

NOUVEAU!
PLUS LES 2 MOIS

N° 7 - Bimestriel - Juin 2012

MONDADORI FRANCE

Exclusif !

Dong Khé 1950 :
Diên Biên Phu
avant l'heure



L'enfer des tirailleurs
marocains

GUERRRES

& Histoire



Ravenne 1512,
le 1^{er} de l'artillerie
moderne

Dossier 32 pages

La supériorité militaire allemande ? Le mythe du siècle !



Cavalier mongol :
pourquoi il était
irrésistible



La trière, 1000 ans
de domination

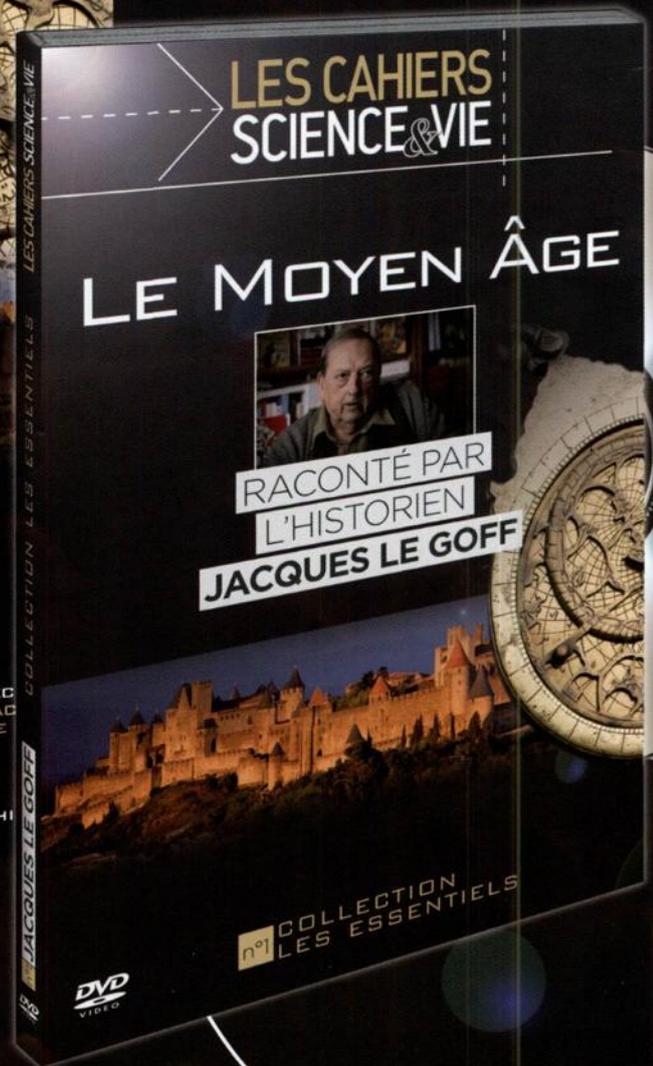


L 17103-7-F: 5,95 € - RD

Offre spéciale

LE HORS-SÉRIE
NUMÉRO DOUBLE
+ L'ENTRETIEN EXCLUSIF
AVEC **JACQUES
LE GOFF** EN DVD

Visuels non contractuels Le magazine et le DVD sont également disponibles à la vente séparément. © 2012 Mondadori France.



Actuellement en kiosque

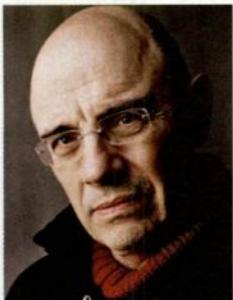
Aux racines
du monde

EDITORIAL

A 21 h 16 le 8 mai 1945, temps universel, à 0h 16 le 9 mai, heure de Moscou, le feld-maréchal Wilhelm Keitel signe l'acte de capitulation sans conditions des forces armées allemandes. Bâton de maréchal en main, monocle vissé dans l'œil, la lippe arrogante, Keitel incarne le Junker prussien (il n'est en réalité ni l'un ni l'autre), représentant d'un Grand Quartier général qui a fait trembler le monde deux fois en trente ans. Face à lui, un petit homme au torse énorme et à la mâchoire de pit-bull, Gueorgui Konstantinovitch Joukov, maréchal de l'Union soviétique. Ancien ouvrier fourreur, nanti d'un niveau scolaire de CE2, Joukov représente cette Armée rouge qui a causé les deux tiers de ses pertes militaires terrestres au Reich, pris sa capitale et acculé son Führer au suicide. À côté de Joukov, un de ses deux témoins, le représentant des forces armées des États-Unis — l'autre vrai vainqueur du conflit —, le général d'aviation Carl Spaatz, fils d'un journaliste besogneux de Pennsylvanie. Keitel n'a sans doute que mépris pour le premier, « bolchevik enjivé », et pour le second, « ploutocrate négrifié ». Jugé coupable de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité à Nuremberg, il sera pendu l'année suivante, le Grand Quartier général dissous, la Prusse, « tanière du militarisme germanique », effacée de la carte de l'Europe par les Alliés. C'est la seconde fois en un siècle que l'Allemagne subit une défaite militaire sans appel. Et pourtant, si l'on sondait aujourd'hui les citoyens des anciens pays alliés contre elle, on verrait — soyons en sûrs et certains — persister l'idée que l'armée allemande incarne l'excellence militaire, dans la doctrine, l'entraînement, le matériel, le commandement et le combat. Cet énorme paradoxe du « vaincu vainqueur » est au centre de l'histoire militaire du xx^e siècle. Il soulève quasiment tous les problèmes de fond sur la nature de la guerre moderne et sur la façon très particulière dont s'écrit l'histoire militaire. *Guerres & Histoire* se devait d'en faire le cœur de ce septième numéro. Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, rédacteur en chef

NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**
Rédacteur en chef.
Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef adjoint. N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



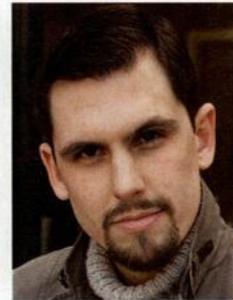
■ **Yacha MacLasha**
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**
Colonel, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire, titulaire de la chaire d'histoire militaire à l'École de guerre.



■ **Laurent Henninger**
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.



■ **Benoist Bihan**
Chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue *Histoire & Stratégie*. Explore l'évolution de l'art de la guerre et plus particulièrement de l'opératique.

SOMMA

SUR LE FRONT

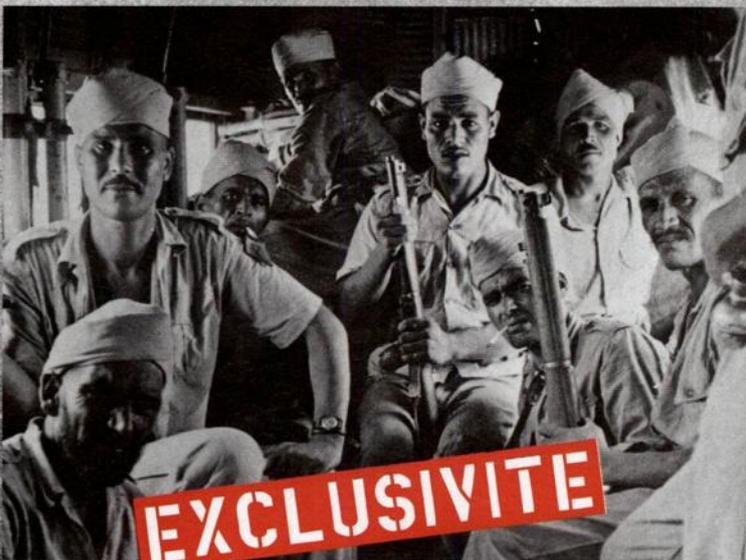
20 → Caméra au poing
Frantz Adam, la guerre de 14 vue au Pocket

Avant Capa, Burrows et McCullin, il y a eu Frantz Adam. Son œil, sa façon de composer les images, de saisir à la fois les hommes et le champ de bataille le font d'emblée figurer parmi les plus grands.

70 → Commémo
Ravenne 1512, et la guerre moderne fut !
Pour la première fois sur un champ de bataille, les canons sont déplacés au cours du combat et se combinent avec les armes classiques – cavalerie et infanterie – pour composer une victoire française parfaite.

80 → Troupes
Cavalier mongol, la machine à conquérir
La flèche, le choc, la mobilité... Si les Mongols ont légué leurs secrets au vent des steppes, on en sait assez cependant pour comprendre comment ils ont conquis, en suçant le sang de leurs incroyables montures, un empire à nul autre pareil.

90 → Aux armes !
Trière rime toujours avec mystère
La trière, l'arme fratricide des cités grecques acharnées à s'entretuer au V^e siècle, est restée un système d'arme insurpassable pendant près d'un millénaire. Et pourtant, on ne sait toujours pas exactement comment fonctionnait ce navire extraordinaire.



6-12 → **Dong Khé, 1950 :
Diên Biên Phu avant l'heure**

Imprévoyance, mauvaise planification, sous-estimation de l'adversaire. Et, par-dessus tout, une grosse erreur du commandement. À Dong Khé, citadelle perdue aux confins du Tonkin, se joue sous les yeux du lieutenant Jaubert la répétition du drame de l'Indochine.

RUBRIQUES

14 → Actualités...
... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

30 → Vos questions à la une !
Écrivez-nous, nous répondons.

76 → 1 image, 1 histoire
Radio : le fil invisible qui relie les armées

88 → L'évocation
Tour de cochon pour hommes-grenouilles

96 → L'œil du cinéma
Guerre de Sécession : bleus, gris et... noirs

98 → Interview de Jacques Sapir
Réécrire le passé selon les règles

100 → À lire, à voir, à jouer
Actualités de l'édition, des expositions, des sorties DVD, du théâtre, du jeu vidéo et du wargame.

111 → Quiz
Connaissez-vous les Gaulois ?

112 → Courrier des lecteurs

CHRONIQUES

79 → Opérations spéciales
par Jean-Dominique Merchet
Devenir apache

87 → La chronique de Laurent Henninger
De l'âge du soldat et de son capitaine

114 → D'estoc et de taille par Charles Turquin
Alors, soldat, la soupe est bonne ?

36-67 →

La supériorité militaire allemande Le mythe du siècle !

38 → 1745-1945, deux siècles de fureur
et de mythes

De Frédéric II à la chute d'Hitler, l'armée allemande a occupé le centre de la scène européenne. Avec des hauts et des bas. Si Moltke l'Ancien a dominé son époque, Frédéric a connu maints échecs. Et l'Allemagne est la seule puissance à avoir perdu deux guerres mondiales.

46 → Cannes : la pensée allemande prise
à son propre piège

La célèbre victoire d'Hannibal – un piège actionné par les Romains – obsède tant les militaires outre-Rhin qu'elle y devient la recette miracle. Et finit par scléroser la pensée stratégique.

48 → Ce que l'art militaire doit à l'Allemagne

Du Grand État-Major à la coordination radio sol-air en passant par le pont aérien, la délégation de la décision aux officiers les mieux placés, le *Kriegsspiel*... Les Allemands ont été de formidables innovateurs, dont il est bon de rappeler – sans les exagérer – les mérites.

54 → Les officiers, une caste en dehors de l'État

L'excellence tactique allemande remonte aux premiers rois de Prusse : ils ont façonné un corps des officiers sans égal en Europe... mais qui a souvent plus défendu ses propres intérêts que ceux de sa nation.

56 → Comment perdre les guerres mondiales en
trois leçons

La recherche maladroite d'une grande bataille décisive, l'ignorance des nécessités industrielles et économiques de la guerre totale, la surenchère stérile pour seule stratégie... Telles sont les trois raisons majeures des deux échecs allemands.

64 → Quand les vaincus écrivent l'Histoire

Fort habilement, les perdants de 1945 ont su profiter de la naïveté bienveillante et de l'anticommunisme de leurs vainqueurs occidentaux pour s'attribuer les mérites des victoires et rejeter sur le nazisme la responsabilité de leurs propres défaites. Et on y croit toujours !



Un revers annoncé

En 1949, le conflit indochinois est en plein pourrissement. La saignée des unités continue, avec près de 1000 officiers tués depuis septembre 1945. Et l'empereur Bao Dai, de retour au pays, renâcle à s'engager auprès du « protecteur » français. Le 15 juin 1949, le général Revers, chef d'état-major de l'armée de terre, préconise dans son rapport au gouvernement Queuille, afin de sortir de l'enlèvement, l'évacuation de la forteresse de Cao Bang, indéfendable et cible évidente pour le Viêt-minh et ses alliés chinois. Il faut aussi quitter la zone, devenue intenable, longeant la RC4 et la frontière chinoise et limiter la défense de la frontière de Chine à sa partie essentielle, de Moncay à That Khé.

Le Viêt-minh, grâce à des indiscretions en France, connaît le rapport Revers. Il sait qu'il faut saigner les Français dans cette région où ils ont éparpillé leurs forces, décimer leurs meilleures unités avant leur repli vers la plaine de Hanoi. Mais Revers n'est pas suivi : Paris refuse d'évacuer des places comme Lang Son, haut lieu de la conquête indochinoise, et, pour des raisons de souveraineté, de dégarnir la frontière chinoise. En mai 1950, seules des évacuations de postes secondaires isolés ont été ordonnées. Cao Bang garde ses légionnaires et ses tirailleurs du 8^e RTM. À Dong Khé, 44 km au sud, le RTM complète le dispositif qui implosera bientôt. En octobre, les meilleurs bataillons français ont été engloutis dans le piège Viêt-minh.



Les paras du 3^e BCCP embarquent pour Dong Khé sur l'aérodrome de Bach Mai (près d'Hanoi) dans l'après-midi du 27 mai 1950. Ils vont y sauver le reste de l'unité Jaubert.



chez le Viêt-minh : 3000 hommes sur le Na Kéo, un piton au sud-est de Dong Khé surnommé le « chapeau de gendarme », 1000 autres vers le col de Lung Phai. Mais tout le monde sait que les Viêts préparent un gros coup. Seulement, on l'attend plutôt à Cao Bang, à 44 km au nord, pas chez nous. La dernière ronde de nuit menée par le sergent-major Marty à 4 heures, ce jeudi 25 mai 1950, n'a rien vu, rien entendu. Une ultime patrouille envoyée sur la piste de Ta Lung (nord-est), la nuit du 21 au 22 mai, est rentrée bredouille. Et depuis, la météo exécrable a interdit les sorties.

Comment l'assaut démarre-t-il ?

Le réveil sonne à 5h45, comme d'habitude. Les tirailleurs se rassemblent à 6h30 dans la cour de la citadelle, pour la répartition du travail. La prise d'armes est à peine finie qu'une salve d'obus de mortier s'abat, qui vise apparemment les pièces de 57 et de 105 dans leurs casemates. Les coups sont partis des calcaires, au nord et au nord-ouest. Après un instant de panique, les tirailleurs foncent rejoindre leurs emplacements de combat.

Où vous trouvez-vous ?

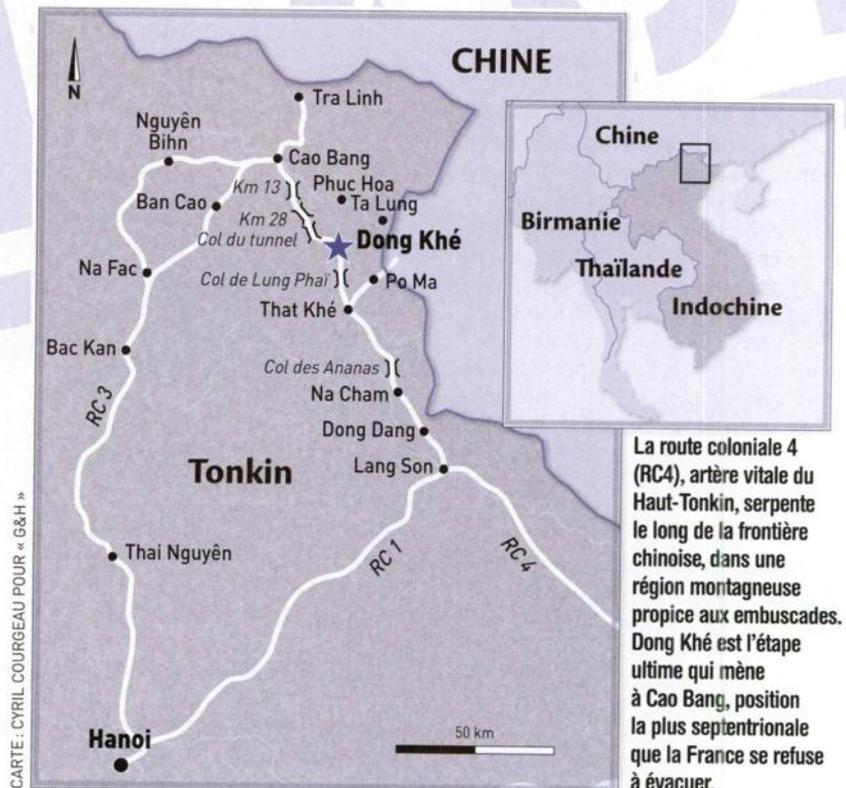
Lieutenant à la 3^e compagnie, j'assure la défense du PA sud et du « Pagodon », un mamelon tout proche où j'ai disposé une section avec une mitrailleuse. Mon adjoint-chef, le sergent-chef Rémond, fait partie des premiers tués. Le bombardement s'intensifie. Les Viêts semblent disposer d'une puissante

base de feu sur 3 ou 4 km de profondeur : canons de 75, mortiers de 81, armes automatiques, et toutes ces pièces s'acharnent sur la citadelle. De 7 heures à 9 heures, plusieurs dizaines d'obus s'abattent sur les glacis nord et ouest. À 10h30, les tirs cessent brusquement. Depuis les calcaires nord, pendant les rares calmies, on entend une voix : « Allô, allô, Français, cessez de tirer, rendez-vous ! » De l'autre côté du camp, le caporal Granger, du 146^e CLSM,

réussit en trois rafales à abattre le Viêt au porte-voix.

Répliquez-vous à l'artillerie ?

C'est très difficile, car des tirs de fumigène obscurcissent le ciel et réduisent la visibilité. Malgré tout, nos canons encore en état mettent plusieurs coups au but et font taire quelques mortiers viêts, plus un ou deux canons de 75. Mais nos canons de 105 sont vite inutilisables. Celui de la face nord est bloqué par



CARTE : CYRIL COURGEAU POUR « G&H »

La route coloniale 4 (RC4), artère vitale du Haut-Tonkin, serpente le long de la frontière chinoise, dans une région montagneuse propice aux embuscades. Dong Khé est l'étape ultime qui mène à Cao Bang, position la plus septentrionale que la France se refuse à évacuer.

l'éboulement de son alvéole. Celui de la face sud a deux leviers de manœuvre coupés, un galet d'ouverture de culasse détérioré.

L'aviation intervient alors...

Heureusement. Mais le plafond est très bas, le temps gris et brumeux. Un pilote casse-cou que nous connaissons bien, le commandant Boudier (chef du groupe de chasse GC I/5 « Vendée » équipé de P-63 Kingcobra), pique dans la brume, passe au-dessus de la citadelle en rase-mottes en battant des ailes et disparaît dans les nuages. Quand la brume se lève, les chasseurs reviennent mais nous n'avons aucune liaison sol-air. On tire des obus fumigènes sur les objectifs pour les désigner aux pilotes, qui font quelques passages à la mitrailleuse, sans nous aider beaucoup. D'autant que les Viêts cessent le tir quand ils sont là et le reprennent dès qu'ils partent.

Comment la situation bascule-t-elle ?

Avec la mort du capitaine Casanova. Jusque-là, le moral de la garnison est au beau fixe, malgré l'avalanche d'obus. Il n'y a pas de raison de s'en faire : le 10^e tabor est parti de That Khé à marche forcée pour nous secourir, et le soutien de l'aviation ne peut que s'intensifier. Il suffit de baisser la tête et d'attendre que ça se tasse. Et puis à 13h15, Casanova, qui se trouve dans le PC de la citadelle, est averti que le central téléphonique, les magasins à vivres et à parachutes ont encaissé des coups au but. Il se précipite pour récupérer une mitrailleuse de 12,7 mm et des bandes de munitions entreposées dans le magasin, après avoir confié la direction des opérations au lieutenant Brondel. Un obus de mortier le cueille sur le pas de la porte. Il s'effondre, le dos et la nuque criblés d'éclats. Brondel, qui ne le voit pas revenir, dépêche le caporal Gauzy à sa recherche. À 13h30, celui-ci lui annonce hors d'haleine la mort du chef de bataillon. Le capitaine Brun, qui commande la 3^e compagnie en contrebas de la citadelle, prend alors le commandement des opérations, laissant Brondel en charge de la citadelle.

Comment les tirailleurs marocains réagissent-ils à cette nouvelle ?

Le capitaine Casanova jouissait d'une grande popularité. Orphelins de leur chef, les Marocains, qui n'aiment rien tant que l'offensive, accusent le coup. Pour ne rien arranger, le bombardement redouble, ce qui laisse augurer un assaut imminent.

LARBI ABOUNAIANE : UN MAROCAIN AU TONKIN

G&H : Où êtes-vous quand l'attaque se déclenche le matin du 25 mai ?

Larbi Abounaidane : Je commande un avant-poste sur un piton, à 1 km à l'ouest de Dong Khé, au-delà du terrain d'aviation. J'ai 38 hommes, de bons tirailleurs, et une section d'artilleurs avec deux mortiers. Nous avons entendu que ça tapait fort, deux jours et deux nuits durant. Personne n'a osé descendre du poste pour en savoir plus. Le capitaine Casanova, qui m'avait envoyé là-bas, avait donné des instructions précises : « *Quoi qu'il arrive, ne bouge pas de ton perchoir. S'il y a du grabuge, on viendra te chercher.* » Il n'a jamais appelé. Et nous avons attendu.

Avez-vous appris la mort du capitaine Casanova au début de l'attaque ?

Non, je ne l'ai su que bien après. Sa mort fut un grand malheur pour nous tous. C'était un officier très estimé, qui respectait ses hommes et leur faisait confiance au combat.

Que vous est-il arrivé ?

Le poste a été pris à revers, car nous pensions qu'ils s'attaqueraient d'abord à nous avant de s'en prendre à la citadelle. Le temps de retourner les mortiers et nous étions pris. Nous nous sommes défendus, à bout de munitions, mais mes hommes ont été tués, les uns après les autres. Il ne restait plus que moi dans le poste. Mon arme était vide. Un bodoi s'est approché de moi et m'a fait signe avec sa baïonnette de lever les bras en l'air. J'ai dû marcher sur les corps de mes camarades, les enjamber. Je n'avais pas le choix. Un Viêt m'a poussé et nous avons marché plusieurs kilomètres. J'étais le seul survivant du poste.

Où les Viêts vous ont-ils emmené ?

J'ai marché droit devant, sur les

sentiers menant au col de Lung Phai. Dès le premier jour, une semelle de ma chaussure s'est décollée, alors j'ai fini pieds nus. À la nuit tombée, dans la brousse, j'ai retrouvé dans une hutte d'autres prisonniers, dont des tirailleurs d'autres sections. Nous étions affamés. Nous n'avons rien eu à manger jusqu'au lendemain soir, lorsqu'ils nous ont enfin donné du riz. Nous n'avions pas le droit de parler, nous dormions à la belle étoile, et le jour, ils nous faisaient ramasser les colis et le matériel qu'ils avaient pris aux Français. C'est comme ça que j'ai eu des côtes cassées. Mais il fallait se taire et avancer. Ceux qui ont dit qu'ils étaient fatigués ont été abattus sur place, sous mes yeux.

Avez-vous revu des hommes de la garnison de Dong Khé ?

À part les tirailleurs prisonniers avec moi, un jour, sur la route, nous sommes passés devant une montagne de cadavres, entassés là, comme ça, tous égorgés. C'était les partisans, nos supplétifs du 146^e CLSM, empilés comme des sacs de riz. Les Viêts les avaient exécutés pour l'exemple. À leurs yeux, c'étaient des traîtres.

Avec le recul, diriez-vous que ce fut une erreur d'évacuer Dong Khé ?

Je ne sais pas. Que pouvions-nous faire ? Nous étions arrivés en Indochine, confiants, sûrs de notre force. À peine un an de combats et, d'un seul coup, nous avons été taillés en pièces. Je n'en reviens pas. Nous étions forts. Mais le Viêt-minh était plus fort, c'est tout. Avec ces renforts venus de Chine, ils étaient plus nombreux et mieux armés que nous. Pendant ma première marche de prisonnier, je voyais défiler les Viêts, leurs armes lourdes, et ils étaient en nombre terrible. Et puis ils étaient de sacrés bons soldats, eux aussi. ■



Décoré de la croix de guerre en 1949 au Tonkin, le sergent-chef Larbi Abounaidane, matricule 2992, du 8^e RTM, est fait prisonnier à deux reprises sur la RC4, en mai puis en octobre 1950 : il s'échappe une première fois avant d'être repris. Rapatrié sanitaire par la Croix-Rouge en novembre 1950, il est radié des cadres en 1951. Devenu ouvrier agricole dans son pays, il partage désormais sa vie de retraité entre le Maroc et le Sud-Ouest de la France. L'administration française n'ayant jamais accepté de reconnaître son statut de prisonnier de guerre et de lui payer une pension d'ancien combattant, il survit aujourd'hui avec une indemnité de solidarité de 167 euros par mois. En février 2012, la justice militaire a rejeté une nouvelle fois sa demande de pension de retraite, estimant qu'il avait servi moins de dix ans dans l'armée française et que rien ne permettait de justifier sa captivité de quatre mois. À 86 ans, il a décidé de se pourvoir en cassation devant le Conseil d'État.

Et puis le 10^e tabor, emmené par le lieutenant-colonel Le Page, un artilleur expérimenté, a entamé sa progression le long des crêtes à l'est de la RC4, pour éviter le dangereux col de Lung Phai. Il y a 23 km de terrain épouvantable, une succession de crêtes à gravir, ce qui ralentit considérablement la progression.

Quelle décision prend alors le haut commandement français ?

À Hanoi, c'est la perplexité. Malgré

les renseignements remontés du terrain, qui annoncent une offensive viêt imminente dans la haute région, le renseignement militaire s'étonne. Dong Khé est-elle la vraie cible, ou une diversion pendant que **Glap** s'apprête à attaquer Cao Bang, comme tout paraît l'indiquer ? Dans tous les cas, il faut agir, car Dong Khé, verrou sur la route de la Chine, menace de tomber. Un largage de parachutistes est envisagé dès l'après-midi du 25. Le 3^e BCCP dirigé par le commandant

Un **tabor** (« bataillon » en turc) est l'unité encadrant 3 à 4 goums, des compagnies d'infanterie légère formées de soldats marocains sous commandement français. Neuf tabors sont engagés en Indochine, où ils perdent 787 hommes. Les tabors disparaissent en 1956 avec l'indépendance du Maroc.

« Le 10^e tabor est parti de That Khé pour nous secourir. Bloqués par les Viêts, les gومiers arriveront trop tard. »

Le jargon de l'Indo

BCCP: bataillon colonial de commandos parachutistes.
BM: bataillon de marche.
Bodoi: soldat des unités régulières du Viêt-minh.
CEFEQ: corps expéditionnaire français en Extrême-Orient.
CLSM: compagnie légère de supplétifs militaires.
Nhaqué: paysan vietnamien (prononcer « niacoué »).
PA: point d'appui.
RA: Régiment d'artillerie.
RTM: Régiment de tirailleurs marocains.

Né en 1911, Vo Nguyễn Giap adhère au parti communiste en 1939. Ho Chi Minh le charge d'abord de la guérilla contre les Japonais puis contre les Français et, enfin, contre les Américains et le régime de Saïgon. Après la victoire de 1975, il participe au gouvernement du Viêt Nam réunifié, avant de tomber en disgrâce en 1982. Réhabilité, il vit sa retraite à Hanoi.

Decorse est alerté. Mais le mauvais temps fait repousser l'opération au lendemain.

Que se passe-t-il dans la nuit du 25 au 26 mai ?

Le matraquage se poursuit jusqu'à la nuit, puis faiblit. Des tentatives d'infiltration depuis le terrain d'aviation sont repoussées entre minuit et 1 h 30. Tous les bâtiments de la citadelle sont détruits, le blockhaus nord-est s'est écroulé. Au milieu des ruines, la station radio a assez bien résisté, protégée par des murs de 80 cm d'épaisseur. Le bilan humain reste léger : quatre morts, dont Casanova, et vingt blessés. Nous profitons d'un répit relatif de 3 à 6 heures. Il tombe à pic, après vingt heures de combats. Le moral remonte chez les tirailleurs, avec le sommeil et les vivres.

Et avec le jour et le temps qui se dégage, l'aviation peut revenir...

C'est d'abord le bombardement viêt qui reprend au petit jour. Mais dès 7 h 50, les premiers Kingcobra surgissent et mitraillent les calcaires, sous les vivats des tirailleurs. Le soutien aérien dure toute la journée, sans résultat décisif : les canons viêts

se taisent lors de chaque passe puis se remettent à aboyer sitôt le danger passé. À 19 h 15, le dernier Kingcobra balance les ailes en guise d'encouragement et s'éloigne vers Hanoi. Tout le monde sait que la nuit sera terrible.

C'est en effet l'assaut final...

Sitôt le dernier avion parti, une salve d'obus s'abat sur ce qui reste de la citadelle et des points fortifiés du périmètre. Deux canons et dix mortiers viêts tirent en cadence rapide, soutenus par des armes automatiques. Dans mon dos, je vois la citadelle flamber. À 22 heures, une attaque massive est déclenchée de l'autre côté du périmètre, sur les flancs nord et nord-ouest du camp, là où se trouvent les hommes du lieutenant Assid ben Bouchta et les partisans du 146^e CLSM. Les premières vagues sont endiguées par les grenades et nos derniers mortiers. À 22 h 30, le piton nord est en flammes : c'est le premier objectif des

vagues d'assaut. Tirailleurs et supplétifs refluent vers la citadelle, tandis que les Viêts s'infiltrèrent dans le village. On se bat un peu partout au corps à corps, tandis que le flanc sud, où je me trouve, reste relativement calme.

Dong Khé est au bord de l'effondrement. Que faire ?

Le capitaine Brun sait qu'il faut tenir au moins jusqu'au jour, quand l'aviation et les paras pourront intervenir. Mais il estime également que le 10^e tabor n'est plus qu'à 6 ou 7 km, j'ignore pourquoi. Car, en réalité, le tabor est bloqué par les Viêts, loin sur les crêtes à l'est de la RC4. À 22 h 45, notre périmètre est



Des goudiers présentent les armes à Na Cham, sur la RC4. Les soldats nord-africains — tabors tirailleurs et spahis algériens, marocains et tunisiens — ont participé activement à la guerre d'Indochine, où 35 000 des leurs ont été engagés en tout. 8 350 y ont laissé la vie.



Cette vue de Dong Khé, prise le 27 mai après l'attaque, montre bien la position enclavée de la citadelle, entourée de pitons escarpés, les « calcaires », recouverts de jungle. Noter la piste d'atterrissage, en bas à gauche de l'image.

Commandée par le colonel Vuong Thua Vu, la **Brigade 308** avec ses 15 000 hommes constitue la principale force engagée par le général Giap dans le cadre du plan « Le Hong Phong I » qui doit bouter les Français hors du Haut-Tonkin.

Pour en savoir +

- *La Bataille de Dong Khé*, Erwan Bergot, Presses de la Cité, 1986.
- *Les Soldats perdus : de Cao Bang aux camps de rééducation du Viêt-minh*, Louis Stien, Calmann-Lévy, 2005.
- *Histoire de la guerre d'Indochine*, Lucien Bodard, Grasset, 2003 (réédition).
- *Les Combats de la RC4*, Georges Longeret, Jacques Laurent, Cyril Bondroit, Indo-Éditions, 2004.
- *L'Armée française dans la guerre d'Indochine (1946-1954)*, Maurice Vaisse, Alain Bizard, Ed. Complexe, 2000.
- *Soldats d'Indochine, 1945-1954*, Michel Bodin, L'Harmattan, Recherches asiatiques, 1997.

enfoncé : le blockhaus nord-ouest doit être évacué, malgré de furieux corps à corps. Le lieutenant Assid ben Bouchta et les partisans du 146^e CLSM du sous-lieutenant Devals se replient sur l'infirmerie et les écuries, au pied de la citadelle. Les Viêts s'infiltrèrent partout dans le village.

Mais la citadelle tient encore...

Oui. Hélas, à 2 heures, Brun prend une décision lourde de conséquences. Jugeant le poste perdu, obnubilé par la colonne de gومiers partie de That Khé, il décide d'aller à leur rencontre et d'abandonner Dong Khé. Une fusée éclairante verte donnant le signal de l'évacuation est tirée à 2 h 15. Les unités ont ordre de se regrouper à la sortie sud du village, devant mon point d'appui. Mais tout le monde ne voit pas la fusée, et c'est la confusion.

Que pensez-vous de l'évacuation ?

C'est un véritable abandon de poste devant l'ennemi, indigne d'un chef responsable. En outre, nos tirailleurs ne sont pas très bons en cas d'évacuation : une certaine agitation s'empare d'eux et peut dégénérer en panique. Jamais, j'en suis convaincu, Casanova n'aurait pris cette décision. Au lieu de cela, Brun arrive devant mon blockhaus et on me somme de suivre le mouvement. Il y a 2 km à découvrir, un gué à traverser avant l'abri de la jungle. Sous un feu croisé, c'est du suicide. Je refuse net. J'ai un groupe de tirailleurs au sommet du Pagodon. Je vais d'abord aller le chercher, et non pas l'abandonner.

Que fait Brun, après votre refus ?

Il s'engage avec 200 hommes et le médecin-chef Paule Gravejal, la seule femme du camp. On ne la reverra plus. Brun a envoyé en avant-garde une cinquantaine d'hommes avec ben Bouchta et Brondel. Empruntant

la RC4 au pas de course, ils arrivent à That Khé le 27 mai à 7 h 30. Derrière eux, le piège se referme. Les rebelles tiennent les sommets le long de la RC4 aux sorties de Dong Khé. La colonne Brun se disloque dans la jungle. Seule une poignée de tirailleurs, emmenée par les sergents-chefs Abdelkader et Bekari, atteint That Khé. Quant à Brun, il est fait prisonnier, ramené à Dong Khé et présenté au colonel Dang Van Viet, commandant le régiment TD 174, unité d'élite de la **brigade 308** qui vient de s'emparer de la citadelle. Ce dernier s'avoue surpris : l'attaque n'était qu'une « répétition générale », un exercice. Les Français n'étaient pas censés plier si vite.

Quelle aurait été la bonne option ?

Se regrouper dans la citadelle et ses abords immédiats, et tenir la nuit. Nous étions assez pour résister, même avec un peu de casse. Dès l'aube, les paras auraient sauté et nous n'aurions pas perdu la face.

Et vous, que devenez-vous ?

Après le départ de Brun, je regroupe ma section restée sur le Pagodon et nous redescendons sur la route. Personne. Tout le monde a filé. Seul le village en feu éclaire sinistrement la citadelle. On entend les Viêts crier de joie. Trop tard pour rejoindre la RC4 et That Khé : je décide de me planquer à mi-pente sur mon piton pour attendre — je ne sais trop quoi, d'ailleurs. Les tirailleurs n'en mènent pas large, mais je suis avec eux. Ils ont confiance en moi, et moi en eux. Quand le jour arrive, nous sommes coincés dans notre broussaille. Les Viêts sont partout et récupèrent tout ce qu'ils peuvent. La journée est longue, sans manger, boire, tousser, fumer. Sans le moindre bruit. Les Viêts passent plusieurs fois à quelques mètres, ignorant notre présence. Puis à 17 heures, après un retour des

Kingcobra, nous entendons le bruit caractéristique d'avions de transport : c'est le 3^e BCCP qui a enfin reçu le feu vert pour sauter sur Dong Khé. En moins d'une demi-heure, l'affaire est réglée. Les Viêts, surpris, refluent en désordre, laissant 300 tués. C'est un moment de joie intense pour nous. Nous entendons les tirs de quelques combats. Avant de rejoindre les paras, il vaut mieux prendre des précautions pour ne pas être confondus avec les Viêts. Je fais attacher un chèche au bout d'un fusil et nous sortons des fourrés en colonne. Je suis en tête avec mon tirailleur qui agite frénétiquement son fusil drapeau. Et nous rencontrons enfin un groupe de paras un peu ahuris.

Le BM/8^e RTM est décimé. Quel accueil recevez-vous ?

Devenu commandant temporaire du 8^e RTM, j'organise à Dong Khé les rescapés pour en faire une petite unité militaire présentable. Les gومiers du lieutenant-colonel Le Page finissent par arriver. J'apprends la quasi-disparition des éléments des deux compagnies parties avec Brun. Au total, près de 300 hommes perdus sur un effectif initial de 380. Quel gâchis en vies humaines et quelle humiliation aussi : dans quelques jours, quand je redescendrai à That Khé, un général refusera de me serrer la main. Pour le commandement, le 8^e RTM a failli à son devoir. Aucune citation ne sera accordée, ce qui est difficile à expliquer aux tirailleurs. C'est dur de subir ainsi la conséquence de l'incompétence d'un chef. D'autant que tout cela n'a servi à rien : dans quatre mois, début octobre 1950, le 8^e RTM sera de retour sur la RC4, pour recueillir la garnison précipitamment évacuée de Cao Bang. Le bataillon sera anéanti avec le reste des troupes françaises prises au piège par le Viêt-minh dans les calcaires de Dong Khé. Là où tout a débuté pour nous. ■

■ L'avis de la rédaction de G&H

Jamais le haut commandement français n'a tiré de leçons de l'avertissement de Dong Khé. Il classe l'affaire, comme si la chute d'un point d'appui aussi vital n'était qu'une péripétie dans cette guerre d'usure. C'est que l'efficacité du 3^e BCCP a transformé *in extremis* une cuisante défaite en victoire chanceuse. Mais l'ennemi, lui, a appris : désormais, les paras seront attendus, le corps de bataille viêt pensera à lever la tête après la conquête d'un poste. La DCA restera sur ses gardes, pour dresser un tir de barrage dissuasif. C'en est fini de la surprise, principal atout des paras. En outre, le germe du doute a été semé parmi les unités du corps expéditionnaire affectées à la frontière. Les Viêts ne sont plus des nhaqués, des paysans mal armés, mal entraînés. Ils sont devenus de redoutables soldats disciplinés et fanatiques. Nouveauté : ils sont soutenus par une artillerie en progrès constants, même si elle ne tire encore qu'à vue en 1950. Déjà, elle n'a aucun souci de ravitaillement en munitions, grâce aux milliers de coolies faisant la navette avec les dépôts chinois. La recette expérimentée à Dong Khé sera resservie magistralement à Dien Bien Phu.

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE EXCEPTIONNELLE

SCIENCE & VIE

GUERRES & Histoire

1 AN | 6 numéros

29€

au lieu de 35,70€

SEULEMENT

soit **1 N° gratuit**



HIER, TOUT COMMENCE

BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé.

À compléter et retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE ABONNEMENTS - B400 - 60643 CHANTILLY CEDEX

OUI, je profite de cette offre exceptionnelle :
je m'abonne à **Guerras&Histoire** pour 1 an (6 numéros) pour seulement 29€ au lieu de 35,70€* soit 1 numéro gratuit.

> Mes coordonnées :

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Complément d'adresse _____ Code postal _____ Ville _____
(résidence, lieu-dit, bâtiment)

Tél _____ E-mail _____
Grâce à votre n° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de *Guerras&Histoire* (Groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque bancaire ou postal
à l'ordre de *Guerras et Histoire*

CB _____
Date d'expiration _____ Cryptogramme _____
Les 3 chiffres au dos de votre CB.

Date et signature obligatoires

*Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un 1^{er} abonnement livré en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2012. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de *Guerras et Histoire* au prix de 5,95 € frais de port non inclus. Vous ne disposez pas du droit de rétractation de 7 jours pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin.

Vous êtes susceptibles de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

Videla admet ses crimes

L'ancien dictateur argentin au pouvoir entre 1976 et 1983, Jorge Rafael Videla (ci-dessous, en 1977), vient de reconnaître formellement dans une interview que son régime avait enlevé des



HORACIO VILLALOBOS/CORBIS

bébés à leurs parents et kidnappé, assassiné puis fait disparaître des milliers d'opposants politiques, ce dont il était soupçonné depuis longtemps. Âgé aujourd'hui de 86 ans et condamné à la prison à vie en 2010, le général a justifié ces actions par ce qu'il estimait être une nécessité de la lutte antisubversive menée à l'époque par son régime contre la gauche (mais qui frappa aussi durement la droite !). Videla admet ainsi qu'entre 7 000 et 8 000 personnes ont été éliminées ; ses adversaires avancent, eux, le chiffre de 30 000 disparus. En revanche, le général a affirmé que l'enlèvement de bébés à leurs parents militants de gauche n'a pas fait l'objet d'un plan systématique. ■ L.H.

L'armée romaine recrutait parmi les stars sportives

Au début du III^e siècle, les légions romaines utilisaient les mêmes recettes de marketing qu'aujourd'hui. C'est ce qu'indique une inscription retrouvée en 2002 sur le site d'Oinoanda (100 km à l'ouest d'Antalya, en Turquie) tout juste traduite par l'archéologue Nicholas Milner, de l'Institut

britannique d'Ankara. Le texte gravé entre 212 et 214 sur une embase de statue disparue célèbre les talents de recruteur de Lucius Septimius Flavillianus, champion de lutte et de pancrace, une sorte de catch sans chiqué. Véritable gloire locale, Flavillianus était chargé d'envoyer des soldats en Syrie, face aux Parthes, pour le compte de l'empereur Caracalla. Nicholas Milner estime que la motivation la plus probable du champion était tout simplement... l'honneur. ■ P.G.



LEFRED-THOURON POUR « GUERRES & HISTOIRE »



OR

L'Ukraine bloque un film sur « le match de la mort »



depuis près d'un an par les nazis, l'équipe des Ukrainiens remporte un match de football contre les militaires allemands sur le score de 5 à 3 (ci-contre, l'affiche de la rencontre). Vingt-neuf jours plus tard, tous les joueurs, sauf un, sont accusés d'être des espions du NKVD, la police politique de Staline — ce que les historiens

d'aujourd'hui n'excluent pas, car plusieurs d'entre eux venaient du Dynamo de Kiev, sponsorisé par le NKVD —, et envoyés au camp de concentration de Syrets. Quatre d'entre eux auraient été exécutés. Les autres, avec l'aide de la police ukrainienne, s'évadent. Le Russe Andrei Malyukov vient de réaliser un film, *Le Match* (photos ci-dessus), qui exalte l'héroïsme des joueurs ukrainiens et dénonce la collaboration des nationalistes ukrainiens. La sortie était prévue pour coïncider avec le 67^e anniversaire de la victoire dans la Grande Guerre patriotique et avec l'ouverture du championnat d'Europe de football en Ukraine et en Pologne, le 8 juin 2012. Mais les autorités ukrainiennes, par crainte des émotions violentes que le film peut susciter, notamment vis-à-vis des supporters allemands, ont décidé de la repousser. ■ Y.McL.

Les autorités britanniques ont remis aux Archives nationales deux documents tenus ultrasecrets jusque-là. Il s'agit de deux manuscrits de mathématiques en avance de trente ans sur leur époque (« Sur les statistiques des répétitions » et « Applications des probabilités à la cryptographie ») dus à Alan Turing, le génie qui a permis le déchiffrement des messages émis durant la Seconde Guerre mondiale par les machines allemandes de chiffrement Enigma ••• La tombe des parents d'Hitler, située à Leonding, à 10 km de Linz (Autriche), a été



Les Britanniques discutaient avec l'armée de Vichy dans le dos de Churchill

En décembre 1941, un émissaire anonyme de l'armée d'armistice laissée par les Allemands au régime de Pétain discute à Londres avec l'état-major de l'armée britannique de la possibilité, dans la perspective d'un débarquement allié en métropole, d'envoyer un convoi à La Rochelle ou Bordeaux afin de réarmer huit divisions vichystes destinées à ouvrir un corridor en territoire occupé. Ce projet « *most secret* » semble approuvé par le général Alan Brooke, chef de l'État-Major général impérial, et, côté français, par les généraux Picquendar (chef d'état-major) et Weygand (délégué général en Afrique française). C'est ce que montre un document daté du 12 mai 1942 retrouvé par l'historien Eric Grove, de l'université de Salford. La trouvaille a d'abord

le mérite de rappeler les relations (connues depuis la thèse de Robert Paxton*) entre l'armée de Vichy et les Britanniques. « *Malgré les combats qui les opposent à cette époque à Madagascar, Alan Brooke estime manifestement qu'il y a militairement plus à gagner à Vichy que chez de Gaulle, qui vient ironiquement, via le général Billotte, son chef d'état-major, de soumettre une demande d'équipement similaire* », commente Eric Grove. Reste à savoir qui sont les officiers français impliqués. On sait que le 3^e bureau (le service opérations, instruction et cartographie de l'état-major) du colonel Touzet du Vigier travaille clandestinement à la remise sur pied d'une armée crédible, comme le confirment les travaux de Vincent Dupont, doctorant au Centre d'histoire

des sociétés, des sciences et des conflits (Amiens). Difficile cependant d'accréditer un « double jeu » de Vichy dans l'affaire : du Vigier n'a pas l'aval de Pétain ou Darlan, qui reprend en main l'armée fin 1941 (du Vigier est muté en Algérie, Weygand limogé). « *L'armée de Vichy passe son temps à faire des plans et imagine tous les scénarios possibles*, note Claude d'Abzac-Epezy, spécialiste de la période. *Le maître mot est la survie quoi qu'il arrive, donc ne pas se tromper de vainqueur. En décembre 1941, l'attaque de l'URSS et Pearl Harbor laissent espérer un retournement de situation en faveur des Alliés.* » Le plus étonnant réside dans le fait qu'Alan Brooke ait demandé de cacher les discussions au Foreign Office et à Winston Churchill (sans oublier de Gaulle, dont on imagine

la fureur). Le Premier Ministre se serait-il fâché à l'idée de discuter avec l'ennemi irréductible de Dakar et de Syrie (*ci-dessus, des artilleurs des forces vichystes en Syrie en juin 1941*) ? Ce n'est pas l'avis de François Delpla, grand connaisseur de Churchill (*voir son dernier ouvrage p. 100*), qui pense, au contraire, qu'Alan Brooke, connaissant les velléités offensives de son Premier Ministre, n'aurait pas souhaité lui offrir le prétexte d'une intervention prématurée en France. Plus probablement encore, souligne l'historien, « *la dissimulation de projets militaires aux politiques très loin du stade de la réalisation peut procéder tout bonnement du souci d'attendre que l'affaire mûrisse.* » ■ P.G.

* *L'Armée de Vichy* (postface de Claude d'Abzac-Epezy), Seuil, 2006.

vidée des restes qui s'y trouvaient et toute marque de son existence effacée. La décision, prise par une descendante de la première femme d'Alois Hitler, a pour but d'éviter les rassemblements périodiques de néonazis qui se tenaient dans le cimetière ••• Le ministère de la Culture de Géorgie annonce que le musée consacré à Staline dans sa ville natale de Gori va subir une transformation complète. Jusque-là exaltant le dictateur soviétique, il deviendra un lieu dévolu à l'explication des crimes du stalinisme. « *L'actuel musée est tout*



Le Royaume-Uni a effacé son passé colonial gênant

Des milliers de documents mettant en évidence des crimes commis dans les colonies britanniques ont été volontairement détruits afin de prévenir leur exploitation par les pays accédant à l'indépendance, révèle une enquête officielle. Des papiers retrouvés, malgré les soins jaloux

pris pour brouiller les pistes, montrent que la destruction des documents les plus compromettants a été décidée en 1961, sous l'autorité de Iain McLeod, ministre des Colonies du gouvernement conservateur de Harold Macmillan. Ont ainsi été effacées des références à la torture de

prisonniers au Kenya suivant l'insurrection des Mau Mau entre 1952 et 1956, le massacre de villageois malais par l'armée en 1948, les archives du centre de torture d'Aden (*ci-dessus, un soldat britannique molleste un manifestant yéménite*) et d'autres relatives à la répression en Guyane

britannique (actuel Guyana) au début des années 1960. Tout n'a pas cependant pu être détruit : c'est la découverte de pièces relatives à l'insurrection des Mau Mau, suite à une plainte déposée par des victimes (*voir G&H n° 2, p. 15*), qui a déclenché l'enquête et révélé le scandale. ■ P.G.



On va plonger sur la Lune

Bonne nouvelle : grâce aux relevés sonar réalisés en mars par le drone sous-marin Idef⁴ d'Ifremer (*image ci-contre*), on a retrouvé *La Lune* ! « Ce navire de guerre de Louis XIV, armé de 48 canons, a coulé brutalement en 1664 par 90 m de fond à quelques encablures de notre base de Toulon, raconte Vincent Rigaud, directeur de l'unité systèmes sous-marins d'Ifremer. C'est là que nous l'avons repéré par hasard en 1993, lors d'une plongée d'essai du sous-marin Nautile. » Restait à localiser précisément et à cartographier

l'épave, en vue d'une campagne de fouilles par le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines (Drassm). Or, les images montrent une épave de 42 m posée à plat, seuls quelques canons affleurant hors du sédiment, ce qui laisse espérer que les membrures de bois aient pu être préservées, explique Vincent Rigaud. Protégée du pillage, l'épave représente un énorme potentiel selon la Drassm, qui voit en elle un « *Pompéi sous-marin* ». Une expédition, qui pourrait exploiter le scaphandre rigide Newtsuit, est en cours de préparation. ■ P.G.

« simplement incompatible avec le présent de la Géorgie et encore plus avec son futur », a déclaré Nikoloz Rurua, le ministre de la Culture

••• Le 20 juin 2012, à l'hôtel Drouot, la maison de ventes Binoche et Giquello dispersera aux enchères un ensemble d'objets historiques provenant principalement de la famille Ney d'Elchingen et de la Moskova. Du premier duc d'Elchingen et premier prince de la Moskova seront présentés son habit et son manteau de cour en velours de soie, classés dernièrement « trésor national » ••• Les banques

ACTUALITES

Malouines : le secrétaire d'État américain aurait été proargentin

Selon des documents récemment rendus publics par la bibliothèque Ronald Reagan, les États-Unis auraient pu prendre parti en faveur des Argentins durant la guerre des Malouines de 1982. On savait que, dans un premier temps (quelques jours), Washington avait refusé de choisir entre ses deux alliés qu'étaient Londres et Buenos Aires. C'est durant cette période que le secrétaire d'État (le ministre des

Affaires étrangères américain) de l'époque, le général Alexander Haig, un faucon anticommuniste de la ligne la plus dure, a tenté de manœuvrer dans l'ombre pour que son pays soutienne les militaires argentins et prenne ainsi parti contre le vieil allié britannique. La tentative échoua grâce à l'étonnante habileté politique de Ronald Reagan. Le Président arbitra en faveur d'un règlement négocié qu'il savait parfaitement inacceptable par la junte de Buenos Aires qui n'entendait pas renoncer à un seul millimètre de la maigre, vaine — et brève — gloire militaire acquise lors de la conquête de l'archipel. ■ L.H.



Quand le FBI était obsédé par Hitler

Tant avant guerre qu'après, le FBI a accordé une étonnante et persistante attention à Adolf Hitler, révèle un article du journal israélien *Haaretz* fondé sur des archives récemment publiées. Des efforts considérables sont ainsi déployés en 1933 pour suivre la trace — et prévenir les Allemands — de supposés complots montés

par les Juifs américains pour tuer Hitler. Après 1945, en revanche, les agents bombardent leur direction de rapports identifiant formellement le Führer à Washington, à New York, à la Nouvelle-Orléans ou à Madison (Wisconsin). Une lettre écrite en 1947 par John Edgar Hoover, patron du FBI entre 1924 et 1972, révèle que lui-même était persuadé qu'Hitler s'était réfugié en Argentine en sous-marin. ■ P.G.



9 000 criminels nazis ont gagné l'Amérique du Sud

Cinq mille en Argentine, 1500 à 2000 au Brésil, 500 à 1000 au Chili, le reste au Paraguay et en Uruguay. Ce sont les effectifs des criminels de guerre nazis réfugiés après 1945 en Amérique du Sud tels que révélés par des dossiers secrets fouillés notamment à Rio par une équipe de

légistes allemands (à gauche, sur cette photo prise dans les années 1970 au Brésil, Josef Mengele). L'investigation montre que les criminels ont profité de passeports de la Croix-Rouge ou de passeports argentins, fournis en blanc et à 10 000 exemplaires par le dictateur Juan Perón. Les enquêteurs ne désespèrent pas de retrouver des nazis encore en vie, même si les probabilités sont évidemment minces. ■ P.G.

Il y a 150 ans...

Les Français subissaient un échec, les Mexicains gagnaient une fête nationale.

Le 5 mai 1862, en marche vers Mexico, le corps expéditionnaire français, fort de 7300 hommes, est bloqué devant la ville fortifiée de Puebla. Laurencez, le commandant français, ordonne imprudemment une attaque frontale à ses zouaves, chasseurs à pieds et fusiliers marins. Le coup de main est un échec qui coûte près de 500 hommes. Les Français sont contraints de se retirer autour du port de Veracruz. Le rêve fumeux de Napoléon III — créer un empire mexicain sous influence française — commence mal. Il faudra attendre des renforts pour assiéger Puebla et la prendre un an plus tard. Mais ce succès tactique est une grande victoire politique pour Benito Juárez, conforté dans son rôle de héros de l'indépendance du pays. ■

suisses auraient détruit les traces de 3 millions de comptes bancaires (dont 60 000 appartenant à des Juifs désireux de protéger leurs biens des spoliations nazies) ouverts durant la Seconde Guerre mondiale. Le fait, découvert il y a quinze ans par un gardien de nuit, va servir de base à un vaste procès intenté à la demande de deux citoyens israéliens ••• La guerre civile en Syrie risque de détruire, par les explosifs et le pillage, les trésors archéologiques du pays, a prévenu Bassam Jammous, directeur général des Antiquités

Le dictateur du Liberia est jugé coupable de crimes de guerre

Charles Ghankay Taylor (ci-dessous en 2003), dictateur déchu du Liberia (voir portfolio du G&H n° 5), s'est rendu coupable de crimes de guerre et contre l'humanité en Sierra Leone : telle est la décision rendue le 26 avril dernier par le tribunal spécial de Sierra Leone (une juridiction



spéciale associant l'État de Sierra Leone et l'ONU, basée à La Haye, aux Pays-Bas). Taylor est accusé d'avoir directement soutenu et encouragé, depuis le Liberia voisin, l'action des groupes armés sierra-léonais qui ont renversé le président Joseph Momoh, en 1992, puis soumis le pays à un régime d'épouvante à base de meurtres, viols et mutilations systématiques. Le tout alimenté par le trafic des « diamants du sang ». La guerre, officiellement terminée début 2002, a probablement causé plus de 50 000 morts et l'exode de 2,5 millions de Sierra-Léonais. La sentence (qui exclut la peine de mort) devait être communiquée le 30 mai à Charles Taylor. ■ P.G.



Les secrets des combattants de Lützen en 1632 bientôt percés ?

La bataille de Lützen, en Saxe, reste l'une des plus importantes de la guerre de Trente Ans, qui ravagea l'Europe centrale — et tout particulièrement l'Allemagne — entre 1618 et 1648 (traités de Westphalie). Elle fut remportée le 16 novembre 1632 par les Suédois protestants contre les troupes catholiques du Saint Empire romain germanique commandées par le grand chef mercenaire Wallenstein, même si le roi de Suède, Gustave II Adolphe (représenté ici pendant

la bataille), y trouva la mort en menant une charge de sa cavalerie. Au total, cette bataille fit entre 6 000 et 10 000 morts. Les restes de 175 d'entre eux viennent d'être retrouvés dans une fosse commune par des archéologues allemands. Les scientifiques estiment que plusieurs années de travail seront nécessaires, ainsi que la mise en œuvre des technologies les plus avancées, pour déterminer l'âge, l'origine, l'état de santé et les causes exactes de la mort de chacun de ces hommes.

Car on ne sait pratiquement rien d'eux. Étaient-ils des jeunes gens maigres et affamés ou des vétérans bien nourris ? Sont-ils morts principalement du fait des armes blanches ou des armes à feu, et en premier lieu de l'artillerie ? Étaient-ils suédois, écossais, finnois, allemands, flamands, wallons, italiens, suisses, polonais, hongrois ? Il y aurait encore plusieurs dizaines de ces fosses à découvrir et à fouiller, car seul un tiers du champ de bataille a pour l'instant été exploré. À suivre... ■ L.H.

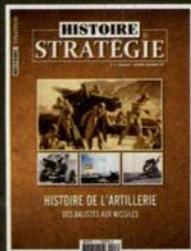
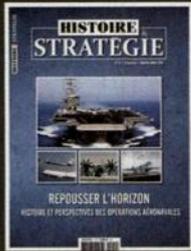
Le chiffre :

600 000 à un million d'Indonésiens sont morts lors de la purge anticommuniste...

... menée dans les années 1960 contre les militants ou sympathisants du parti. C'est ce que révèle un rapport d'une commission nationale sur les droits de l'homme. Le dictateur militaire de l'époque, Suharto, décédé il y a quatre ans, porte la responsabilité directe d'un des grands crimes du xx^e siècle. ■

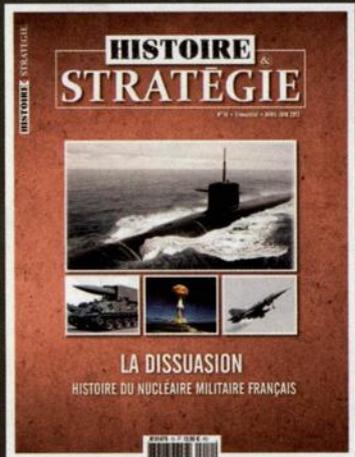
à Damas. Les chars et l'artillerie gouvernementale ont notamment gravement endommagé le Krak des chevaliers, la vieille forteresse croisée ••• La fresque disparue de Léonard de Vinci sur la bataille d'Anghiari (en 1440, entre Milan et la ligue florentine) pourrait se trouver dissimulée derrière celle de Giorgio Vasari peinte sur le mur est de la salle des Cinq-Cents, au Palazzo Vecchio à Florence. C'est la conclusion à laquelle ont abouti les chercheurs, menés par Maurizio Seracini, après avoir utilisé une sonde endoscopique.

En vente en kiosque



H&S

Histoire & Stratégie
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €
Codification Presstalis 01475



DSI

Défense & Sécurité internationale
Mensuel - 116 pages - 6,80 €
Codification Presstalis 08434



WWW.GEOSTRATEGIQUE.COM

Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI
et économisez jusqu'à **40 %!**

~~77,70€~~ **H&S**
55€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 77,70 €.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**
95€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 152,50 €.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :
AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
Tél. : +33 (0) 1 45 55 04 81 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros - 4 + 2 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 55 € Europe/DOM-TOM : 95 € Reste du monde : 115 €

Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros - 8 + 4 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 175 € Reste du monde : 215 €

Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

France métropolitaine : 50 € Europe/DOM-TOM : 70 € Reste du monde : 90 €

Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

France métropolitaine : 90 € Europe/DOM-TOM : 130 € Reste du monde : 170 €

Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 155 € Reste du monde : 195 €

Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)

France métropolitaine : 180 € Europe/DOM-TOM : 300 € Reste du monde : 380 €

Nom _____

Prénom _____

Profession/Organisation _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____

Téléphone _____

E-mail _____

Paiement :

par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)

par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)

par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

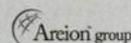
N° de carte _____ / _____ / _____ / _____

Date d'expiration ____ / ____

Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) ____

Signature (obligatoire)

(TARIFS VALABLES JUSQU'AU 31 AOÛT 2012)



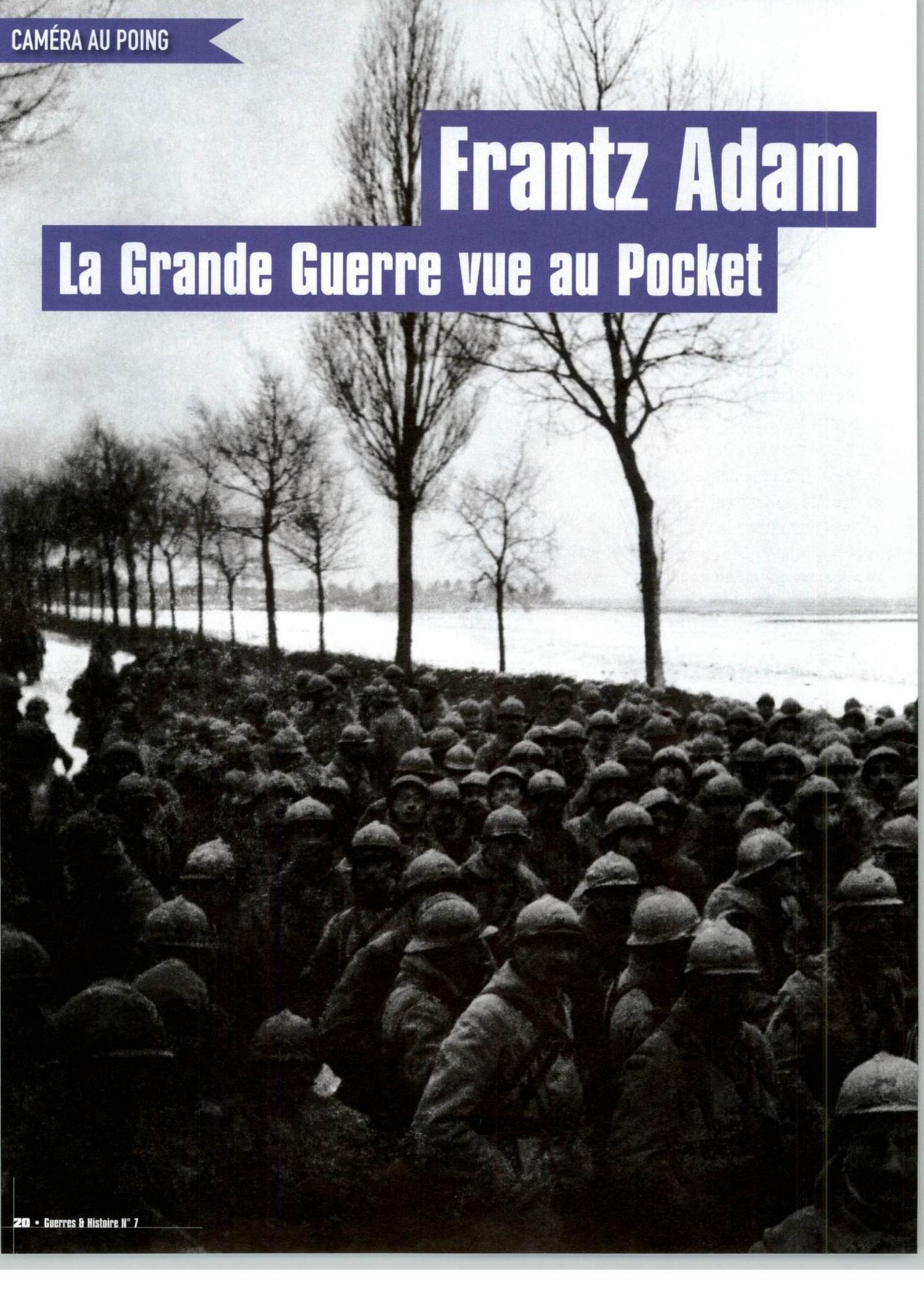
Délaï de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement.
Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.

CAMÉRA AU POING

Frantz Adam

La Grande Guerre vue au Pocket





Frantz Adam (1886-1968), psychiatre de renom et médecin-chef du 23^e régiment d'infanterie, a photographié ses poilus de 1914 à 1918. Muni d'un petit Vest Pocket Kodak et d'un vrai regard, il a laissé des centaines d'images exceptionnelles. Arnaud Bouteloup, son petit-neveu, a retrouvé et restauré patiemment les négatifs. **Voici quelques-unes de ces vues, commentées d'extraits des *Souvenirs* inédits du commandant Adam.**

Photos : Frantz Adam/Collection Arnaud Bouteloup/AFP

La masse du 23^e RI, avec sa musique, sans doute le long de la Meuse. « À Noël, on nous conduisit au camp de Mailly, où l'on nous mena une fois de plus à l'entraînement. On préparait une grande offensive pour le printemps et nous devions naturellement y prendre part. L'hiver 1916-1917 fut très rude ; il particulièrement froid à la fin de janvier alors que, par étapes, nous gagnions la région de Reims. »





En haut à gauche. Verdun automne 1917, un monde lunaire haché par 15 millions d'obus : « Le spectacle était à la fois féérique et infernal. »
En bas à gauche. Préparatifs pour la bataille de la Somme (été 1916) : « On croisait des troupes de toutes armes et de tous services, des soldats de couleur, des Anglais et même des Allemands qui, les uns récemment capturés arrivaient des lignes, les autres, prisonniers depuis quelque temps déjà, travaillaient à l'aménagement des camps. Près d'un hôpital de campagne, certains de ces Fritz étaient occupés à creuser des rangées de tombes, pour les victimes des combats auxquels nous allions prendre part ; et nos hommes assistaient indifférents à cette préparation d'un nouveau genre. »
Ci-contre. À Saint-Jean-d'Ormont, dans les Vosges glacées, en 1915.

« Certains des Fritz prisonniers creusaient des tombes pour les victimes des combats à venir. »

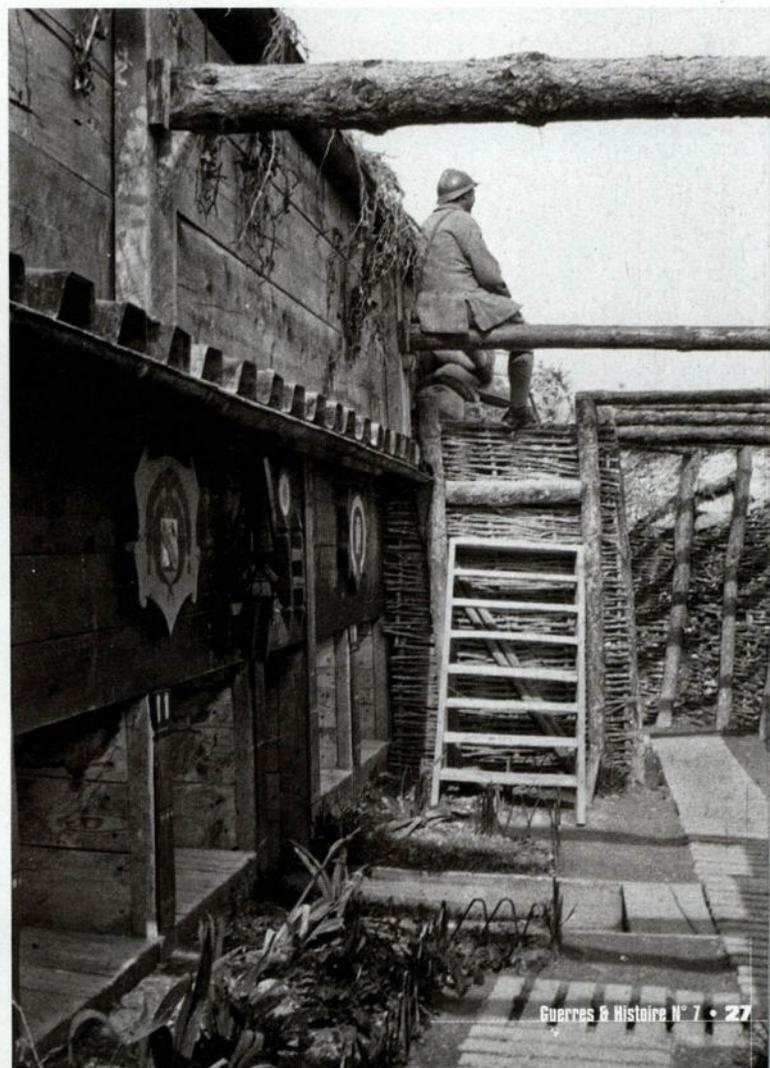


**« Certains demeurèrent des
journées entières les pieds dans
la boue, sans s'asseoir. »**

« Si invraisemblable que la chose puisse paraître, certains de nos hommes demeurèrent au bois Le Chaume des journées entières les pieds dans la boue, sans pouvoir s'asseoir, attendant avec impatience la tombée de la nuit pour se hisser sur les parapets où, s'ils risquaient de recevoir une balle aveugle, ils se trouvaient du moins à peu près au sec. »

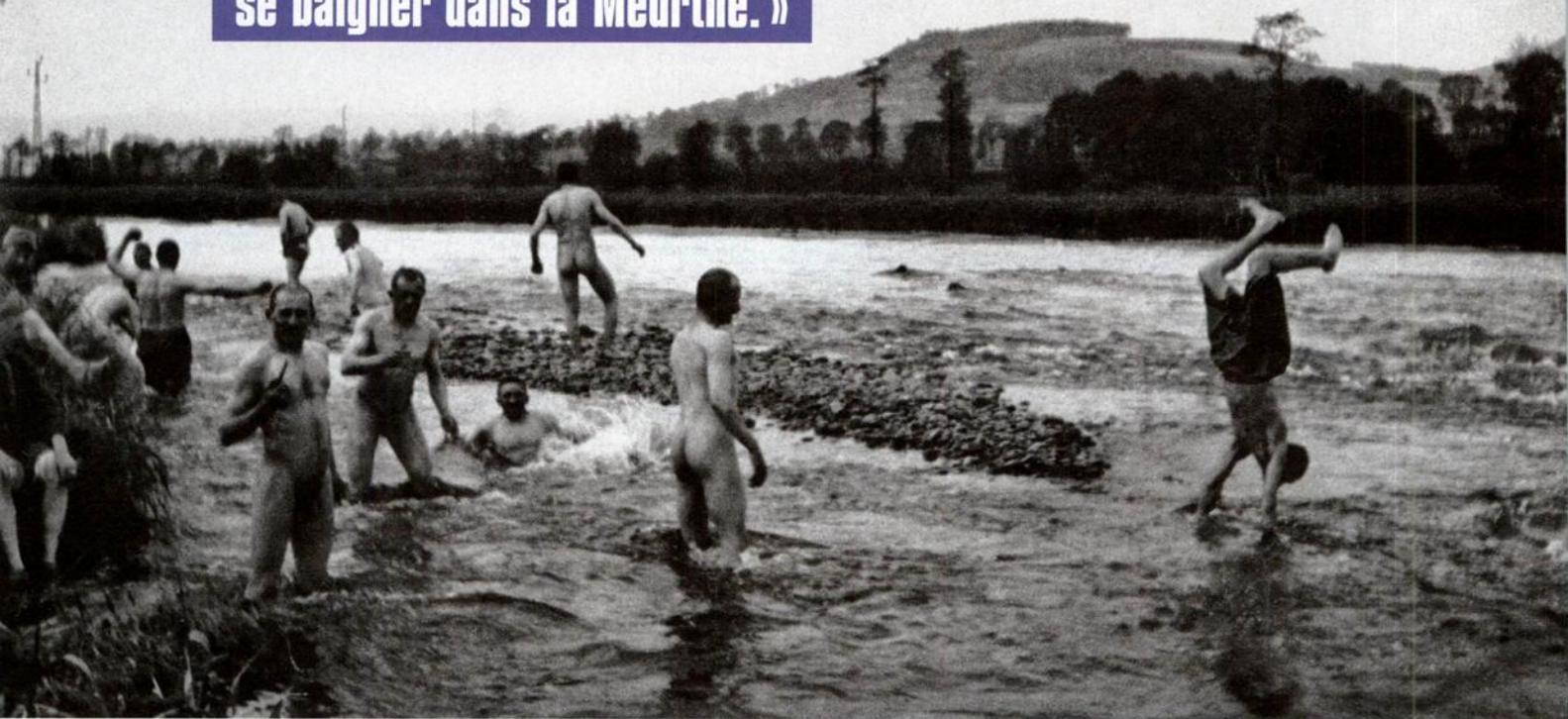


En haut. Tahure (Marne): « Le 17 juin 1917 le régiment montait en ligne dans le secteur champenois où naît la paisible Dormoise. Les sources de cette rivière se trouvaient devant nos tranchées, établies sur l'emplacement du village de Tahure dont il ne restait pas une pierre, si bien que l'on eût pu croire que la région n'avait jamais été habitée. »
En bas, à gauche. Mont Kemmel en Belgique début mai 1918. Deux tués français.
En bas, à droite. Tahure. Des tranchées modèles... rares côté français, à la différence de celles des Allemands qui se sont installées durablement sur la défensive.

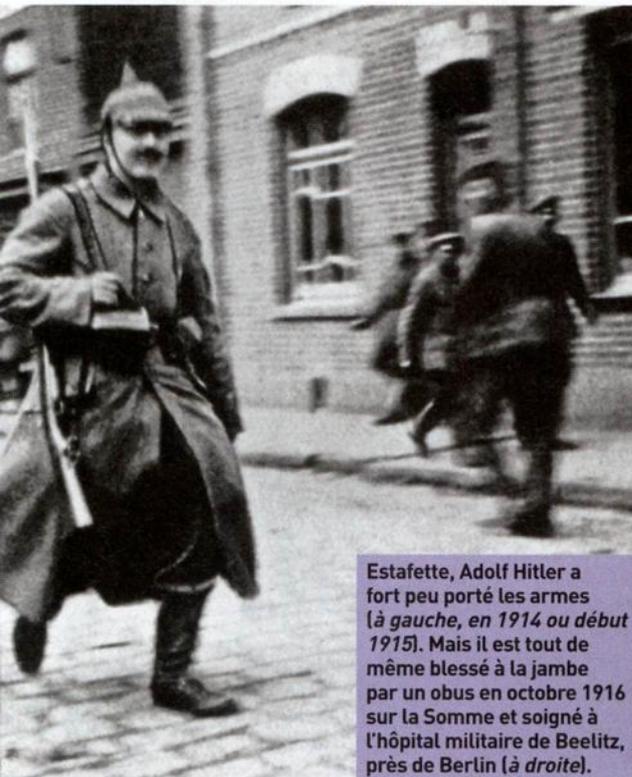


« En mai, on nous envoya à l'arrière pour être vaccinés. Déjà, on pouvait se baigner dans la Meurthe. »

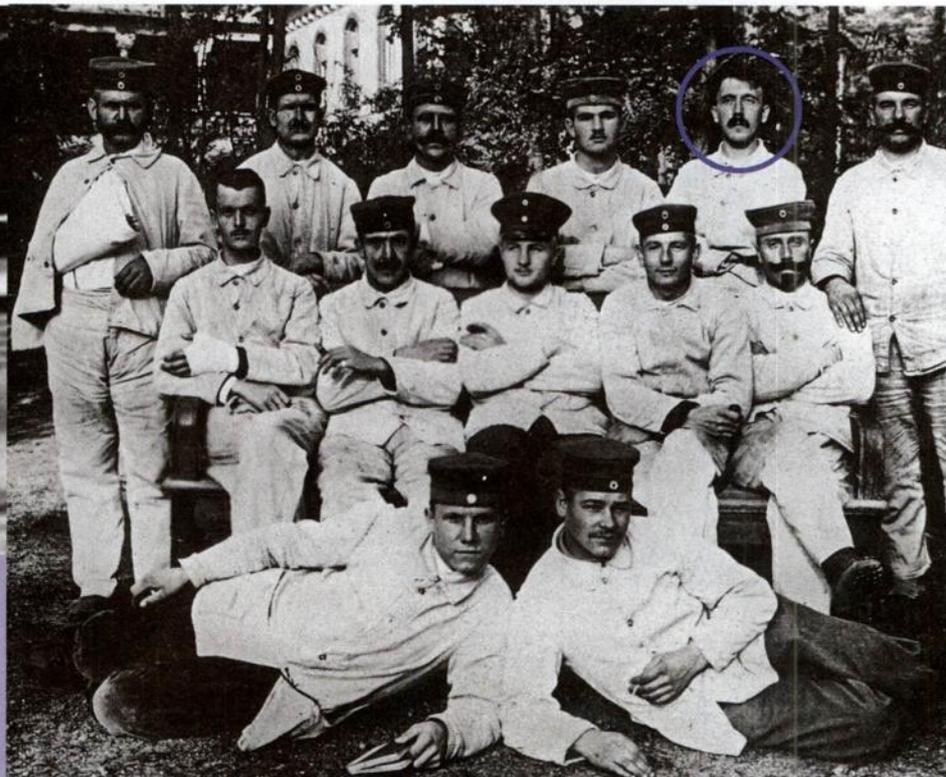
Mai 1915. « Le premier mai on nous envoya à l'arrière pour être vaccinés contre la fièvre typhoïde. Cantonnés aux portes de Saint-Dié, à Marzelay et la Pêcherie, nous passâmes là un mois délicieux; le temps était radieux et déjà on pouvait se baigner dans la Meurthe. »



Vosges, avril 1915. Quelques « bonshommes » du 23^e RI, groupe soudé par une expérience atroce, qui les coupe de « ceux de l'arrière ».

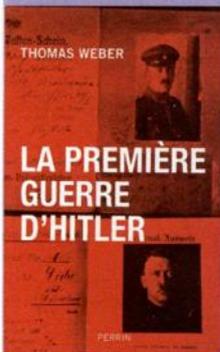


Estafette, Adolf Hitler a fort peu porté les armes (à gauche, en 1914 ou début 1915). Mais il est tout de même blessé à la jambe par un obus en octobre 1916 sur la Somme et soigné à l'hôpital militaire de Beelitz, près de Berlin (à droite).



Hitler a-t-il été l'excellent soldat de la Première Guerre mondiale qu'on nous dépeint toujours ?

GUKA OTKHMEZURI, PARIS (6*)



Adolf Hitler s'est servi copieusement de son passé d'ancien combattant pour asseoir sa popularité et sa crédibilité militaire.

L'historien **Thomas Weber**, qui vient de publier *La Première Guerre d'Hitler* (Perrin, 25 euros), établit que le futur Führer était mal vu des vétérans de son unité...

G&H: Quel a été le rôle d'Hitler au front ?

Thomas Weber: Il était ce que les soldats des tranchées appelaient *Etappenschwein* (cochon de l'arrière): loin de la première ligne, sans être exposé au feu que subissait l'infanterie, bien nourri et bien logé.

Pourtant, il a reçu la croix de fer de première classe, décoration rare pour les soldats...

Il entretenait de bonnes relations avec les officiers, surtout avec Hugo Gutmann, qui commandait en second un bataillon du régiment List [16^e régiment d'infanterie de réserve bavarois, NDLR] et qui a appuyé Hitler pour qu'il obtienne la décoration. Mais il faut ajouter qu'Hitler excellait dans son travail, même s'il n'était pas risqué !

Gutmann était juif, pourquoi aurait-il privilégié un antisémite comme Hitler ?

Selon la théorie nazie orthodoxe, Hitler détestait en effet les Juifs de son régiment, en particulier Hugo Gutmann. Or, j'ai trouvé des témoignages qui démontrent qu'à cette époque Hitler n'a jamais manifesté d'hostilité envers les Juifs, et, dans le cas contraire, il aurait été bizarre que Gutmann, qui l'a

bien connu, l'ait présenté pour lui faire attribuer cette décoration prestigieuse. L'antisémitisme meurtrier d'Hitler a donc dû se développer après la guerre, vers l'automne 1919. On n'en sait rien, en réalité. Ce qu'on sait, c'est que ses opinions ont varié, puisqu'Hitler a même servi la république soviétique de Munich au printemps 1919 !

Hitler, défenseur d'une république « soviétique » ? C'est incroyable...

Hitler n'était pas encore démobilisé et servait dans une unité (qui n'était plus le régiment List) stationnée à Munich. Celle-ci l'a élu représentant des soldats dans le soviet de la nouvelle république. Dans ce cadre, il collaborait étroitement avec le gouvernement communiste local, à la différence des autres futurs membres du NSDAP [le parti nazi]. Ce que les frères Strasser [Otto et Gregor, deux leaders du NSDAP, NDLR]

lui ont reproché plus tard, en lui demandant : « Où étais-tu, toi, quand nous combattions les communistes ? »

Est-ce que ces accusations ont coûté la vie à Gregor Strasser, tué en 1934 pendant la « Nuit des longs couteaux » ?

C'est de la spéculation, mais cela est fort possible, car, à cette époque, plusieurs personnes de l'entourage du Führer qui connaissaient bien son passé ont été éliminées. D'ailleurs, il reste à éclaircir jusqu'à quel point les hommes qui entouraient Ernst Röhm étaient au courant du passé d'Hitler et en particulier de son activité au sein du soviet de Munich en 1919. Mais il est trop tôt pour en dire plus...

Les anciens de son régiment ont-ils tiré fierté de ce qu'est devenu Hitler ?

Non. En 1933, moins de 3 % des anciens du régiment avaient

REponses

rejoint le parti nazi. Entre 1933 et 1945, seulement 15 % s'y sont inscrits, chiffre faible vu le contexte. Hitler a osé une seule fois participer à une réunion de vétérans, en 1922. En 1934, quand les nazis ont organisé une grande réunion du régiment pour commémorer le 20^e anniversaire du début de la guerre, Hitler a préféré ne pas y participer, tant il y avait d'anciens contre lui. Peu après la prise du pouvoir par le Führer, Korbinian Ruth, l'ex-commandant de la compagnie d'Hitler, a publié un article : il décrivait comment Hitler avait vécu sa guerre dans la sécurité relative d'un quartier général, qu'il n'avait probablement jamais tiré un coup de feu, qu'il devait ses décorations au piston des officiers chargés de les attribuer... Ruth a été arrêté en 1933 et interné à Dachau, où on lui a proposé de se taire et d'être libéré, ou de rester. Il a choisi la liberté. En 1940, Fritz Wiedemann, commandant en second du régiment List et assistant personnel d'Hitler entre 1934 et 1939, a rencontré les services secrets britanniques pour discuter d'un projet d'élimination d'Hitler. L'initiative n'a pas eu de suite. Plusieurs Juifs du régiment ont également fini dans les camps d'extermination.

Et Hugo Gutmann ?

Il a été arrêté à Nuremberg en juillet 1937 pour ses contacts avec un groupe d'opposants à Hitler. Dans la prison de la Gestapo, plusieurs gardiens étaient par chance des anciens du régiment List et Gutmann a été bien traité. Grâce à l'intervention d'un ex-officier de la même unité, il a été libéré et a fini par se réfugier dans le Missouri, aux États-Unis, avec sa famille. Il y a vécu sous le nom d'Henry Grant. Ni lui ni son fils n'ont jamais révélé leur identité, ce qui est logique : quel Juif aurait aimé révéler qu'il avait soutenu Hitler pour lui faire attribuer la croix de fer ? ■

Propos recueillis par Yacha MacLasha

La citation

« Écoutez bien la parole qui monte de la troupe. Car l'on sait que l'or se cache sous vos pieds. »

Nabeshima Naoshige (1538-1618), cité par William Wilson dans Ideals of Samurai, 1982.

Le mot :

« un bleu »

Au XIX^e siècle, les conscrits d'origine paysanne, c'est-à-dire l'immense majorité des recrues, se présentaient au conseil de révision puis à la caserne vêtus de leur ample blouse de travail qui était de couleur bleue. Le « bleu » est devenu synonyme de soldat novice et mal dégrossi. ■



Pourquoi les Mongols, après avoir battu toutes les armées occidentales, ont-ils rebroussé chemin ?

MICHEL DELPIERRE, LE TRÉPORT (76)

Parce que leurs chefs, Batu Khan (petit-fils de Gengis Khan) et Subotai (son plus grand général), venaient d'être rattrapés par des courriers leur enjoignant de retourner au plus vite dans leur capitale de Qaraqorum pour procéder à l'élection du grand khan, Ogodeï (un des fils de Gengis et oncle de Batu) venant de mourir en 1241 (voir aussi article p. 80). La vraie question est donc bien celle-ci : « pourquoi ne sont-ils

pas revenus ensuite ? », alors qu'ils avaient simultanément vaincu une armée polono-teutonique à Legnica, en Pologne, et une armée hongroise à Mohi (respectivement, les 9 et 11 avril 1241)... Vraisemblablement parce que la conquête de l'Europe ne rentrait pas dans leurs plans car un territoire recouvert de forêts ne présentait pratiquement aucun intérêt pour un peuple de pasteurs recherchant avant tout des

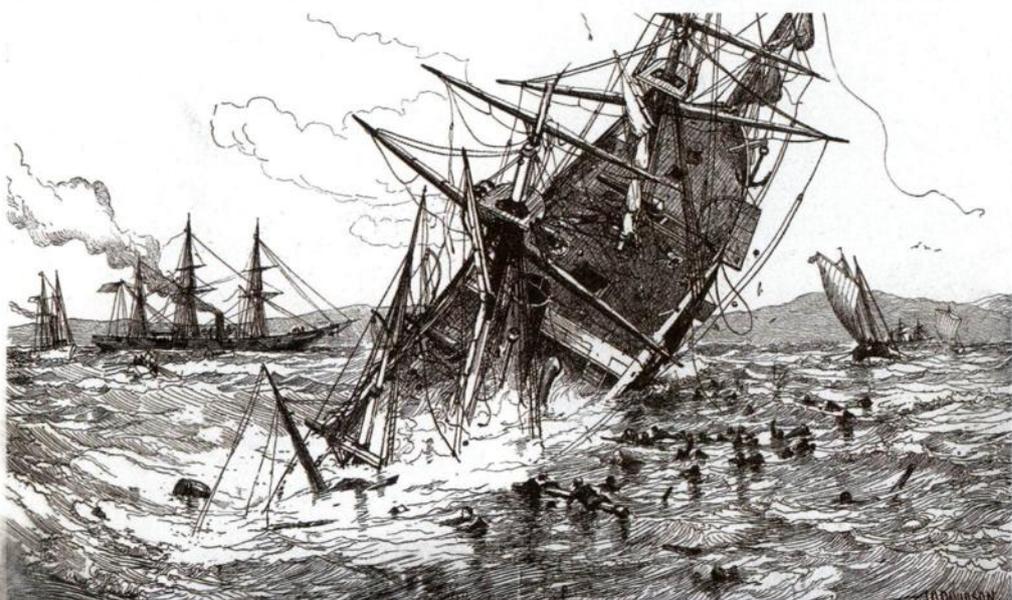
pâturages pour ses troupeaux. En outre, on sait maintenant que cet éloignement radical de leurs steppes constituait aussi un véritable trauma pour ces simples cavaliers. Phénomène à rapprocher — toutes choses étant égales par ailleurs — des mutineries déclenchées dans les troupes d'Alexandre le Grand rongées par le mal du pays alors qu'elles atteignaient les frontières de l'Inde. ■ L.H.

Quand l'artillerie est-elle apparue pour la première fois sur des navires ?

ANDRÉ CASTEX, MONTLHÉRY (91)

Les premiers canons attestés (en bambou) sont mentionnés en Chine début XII^e siècle. Rien n'empêche dès lors leur installation à bord de navires. Il semblerait qu'une flotte mongole ait été refoulée en 1161 par des navires de l'empereur Song équipés de fusées primitives. Après cela, rien de bien précis avant 1405 et les jonques géantes de Zheng He, le grand amiral de la flotte Ming. En Europe, où la première mention crédible de canons apparaît à Florence en 1326, une quittance datée du 2 juillet 1338 à Rouen signale la présence d'un « pot de fer »

(canon primitif) et de poudre dans le « clos des galées » (le chantier naval). Reste à prouver que l'arme a été montée dans un navire. Cette même année, l'emploi de canons est cependant attesté sur un navire britannique, le *Christofer*, à la bataille d'Arnemuiden, remportée par l'amiral français Hue Quiéret. L'emploi de l'artillerie est aussi rapporté lors de la bataille de l'Écluse, perdue par le même Quiéret face à Edouard III, en 1340. Ainsi, les marines suivent de très près les armées terrestres dans l'adoption des armes à feu. ■ P.G.



Pourquoi la Grande-Bretagne n'a-t-elle pas livré de navires de guerre aux sudistes lors de la guerre de Sécession ?

ARMAND GLORIES, OLETTE (66)

Le Royaume-Uni adopte une attitude neutre pendant la guerre de Sécession pour plusieurs raisons. La première est que lord Palmerston, Premier Ministre de la reine Victoria, ne veut pas risquer un affrontement armé avec l'Union d'Abraham Lincoln, alors que France et Prusse gesticulent de façon inquiétante en Europe. En outre, les Britanniques préfèrent les céréales nordistes au coton sudiste, d'autres sources d'approvisionnement étant disponibles pour l'industrie textile. L'influente City possède par ailleurs plus d'intérêts commerciaux et financiers avec le Nord industriel qu'avec le Sud rural. Enfin, la diplomatie de Lincoln joue efficacement la carte antiesclavagiste, plus

populaire en Europe. Cela dit, les chantiers britanniques n'en fournissent pas moins, plus ou moins clandestinement, une série de corsaires aux confédérés. Armés en mer afin de ne pas contrevenir à l'embargo officiel, ils remportent de spectaculaires succès. Ainsi, le fameux CSS (*Confederate States Ship*) *Alabama*, construit en 1862 près de Liverpool, détruit 65 navires marchands de l'Union avant d'être coulé à son tour en 1864 (voir gravure) devant Cherbourg par l'USS *Kearsarge*. Le CSS *Shenandoah*, acquis en Écosse en 1864, coule, lui, 38 navires adverses. Embarrassé, le gouvernement victorien règlera en 1872 des compensations financières à Washington. ■ P.G.



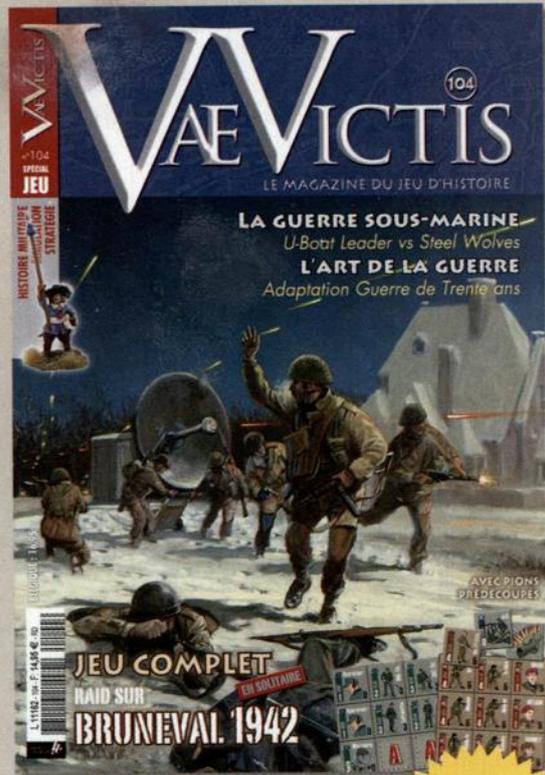
Quels sont les secrets militaires qui expliquent les formidables victoires turques à la fin du Moyen Âge et au XVI^e siècle ?

M. BERTIN-JUSTAU, LA MARTINIQUE

Le « secret » majeur de cette efficacité militaire tient au fait que, entre le XV^e siècle et le milieu du XVI^e siècle, la puissance ottomane est alors l'une des rares à posséder un appareil étatique efficace et très développé. Cela lui permet de disposer d'une armée nombreuse, et avec une large composante d'infanterie (ci-dessus, peinture française de janissaires en 1513), d'une logistique et d'une administration complexes, d'un embryon d'artillerie, d'une cavalerie conservant les avantages tactiques des cavaleries steppiques (mobilité, fluidité, puissance de choc) et d'une marine plus que respectable. En bref, la plus grande puissance occidentale. À la même période, les Européens amenés à combattre les Turcs, en particulier dans les Balkans et la zone danubienne, ne disposent pas d'un instrument stratégique comparable car leur organisation est encore largement féodale, à base de chevalerie, ou, dans le cas des restes de l'Empire byzantin, ne les possèdent plus. Le déclin commencera avec la seconde moitié du XVI^e siècle, car la société comme l'État ottomans entreront en crise et, surtout, parce que les Turcs commenceront alors à être distancés dans les domaines technique et tactique. ■ L.H.

REDECOUVREZ L'HISTOIRE GRÂCE AU JEU

VaeVictis, LE magazine du jeu d'histoire, vous propose tous les deux mois de redécouvrir les grandes batailles et campagnes militaires au travers de nombreux jeux avec pions ou figurines. VaeVictis est à la fois une revue d'histoire militaire, de part ses articles « art de la guerre » qui recadrent l'action dans son contexte d'époque, détaillent les doctrines stratégiques et tactiques du moment, et un magazine d'actualité ludique avec ses ouvertures de boîtes, analyses de jeux, techniques de peinture, nouveautés figurines, etc. Parallèlement à l'édition standard de 84 pages, l'édition «*Spécial Jeu*» contient un jeu complet avec 108 pions prédécoupés, sa carte et son livret de règles en couleurs, sous film ☐



**le Spécial Jeu avec
PIONS PRÉ-DÉCOUPÉS**

14,95€



Actuellement dans VaeVictis n°104

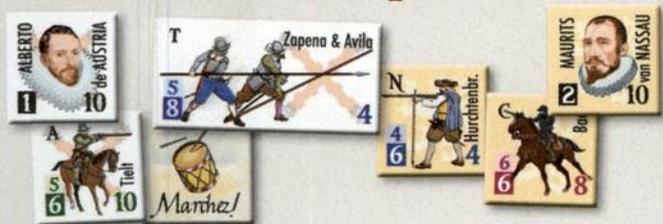
ANALYSES DE JEUX: No Retreat!, FAB-Sicily, Lépante 1571, Battles from the Age of Reason 1740-1783, Shenandoah, Punic Island, Tonkin...
ARTICLES HISTORIQUES: 1942, Operation Biting
FIGURINES: Seigneurs & Sergent, la guerre de Trente ans etc.
ET TOUJOURS: la bibliothèque stratégique, l'actualité des conventions, des sorties de jeux...



**l'édition
classique
6,90€**

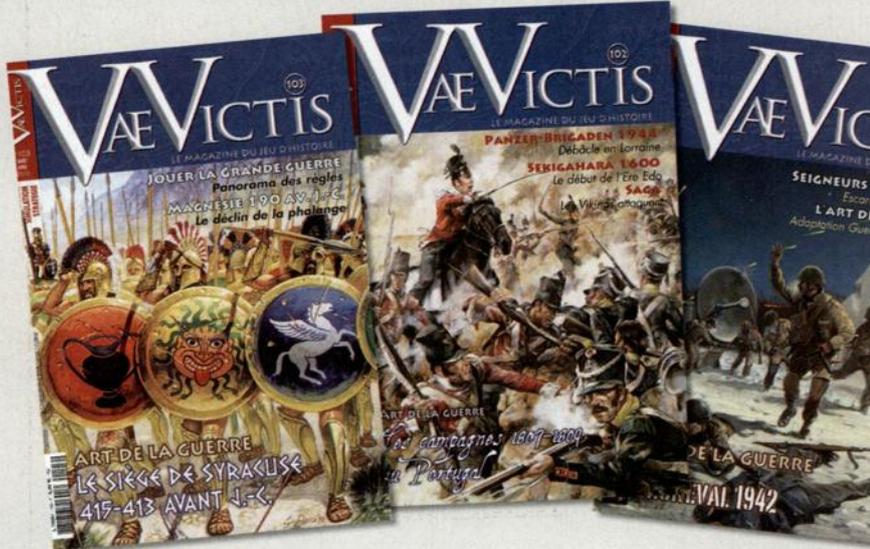


**A paraître fin juin :
VaeVictis n° 105
La bataille de Nieuport 1600**



www.vaevictismag.com

DES GUERRES DE L'ANTIQUITÉ AUX CONFLITS MODERNES





1745-1945, deux siècles de

Par Jean Lopez

Des guerriers invincibles, les Allemands ? Ils ont eu leur heure de gloire, il est vrai, mais pas tellement plus que les autres grandes nations européennes. De Frédéric II — maintes fois défait — à la chute du III^e Reich, cette réputation mérite un réexamen à travers ses cinq piliers fondateurs.

Dans l'histoire moderne, il y a peu d'axiome aussi universellement accepté que celui de l'excellence militaire prussienne puis, après la fondation du Reich en 1871, allemande. La chose semble aller de soi — si l'on parle de la seule armée de terre et, à un degré moindre, de l'aviation — comme la suprématie navale anglaise ou l'hyperpuissance logistique américaine. Un éditeur veut-il vendre un ouvrage sur la Seconde Guerre mondiale ? Trois fois sur quatre, il affichera en couverture un soldat allemand coiffé du célèbre casque d'acier. Le romancier Roger Nimier veut-il définir plaisamment la philosophie ? Il la compare à la Russie, « pleine de marécages et souvent envahie par les Allemands ». Et quand Woody Allen parle de Wagner, c'est pour dire « lorsque j'entends trop sa musique, j'ai envie d'envahir la Pologne ». Qu'est-ce que la renommée militaire teutonne ? Un lieu commun, une idée reçue, la séquelle d'un ancien cauchemar, on hésite. La Prusse elle-même se voyait comme la nouvelle Sparte. Un État au service d'une armée, a-t-on dit, et non l'inverse. Une nation où la condition militaire regardait de haut celles du clerc, du fonctionnaire ou du professeur. N'est-elle pas le seul pays de l'ancienne Europe à se targuer d'avoir eu le roi-soldat par excellence,

Frédéric II ? N'a-t-elle pas réussi à se transformer *par l'épée* d'État minuscule sis aux confins polono-germaniques en une puissance européenne de premier plan, covictorieuse de Napoléon à Waterloo ? Au XIX^e siècle, rien n'a semblé pouvoir lui résister. Ni l'Autriche, jetée à bas de sa position hégémonique dans les Allemagnes, ni la France de Napoléon III, détrônée comme première puissance continentale. Le plus extraordinaire est encore ceci : même les deux défaites sans appel dans les deux guerres mondiales ont grandi la renommée des armes allemandes, tout au moins dans l'opinion générale. N'ont-elles pas, entre 1914 et 1918, en se battant sur deux fronts, tenu tête 52 mois à une vaste coalition alliée ? La Wehrmacht d'Hitler n'a-t-elle pas conquis en quelques victoires assourdissantes un empire s'étendant, en octobre 1942, du cap Nord à l'Égypte et de Brest au Caucase ? Il faudrait remonter à Napoléon ou à Rome pour retrouver semblable performance. Où que l'on se tourne, tout semble jouer la même chanson à la gloire des aigles teutoniques. Excellence doctrinale ? On vous jette Clausewitz au visage, Platon guerrier indépassable. Supériorité technologique ? Et les canons Krupp, les Grosse Bertha, les U-Boote, les V2, les Tigre, les Me 262 de remplir des milliers d'ouvrages laudateurs. Grands capitaines ? La liste des *von quelque chose* s'allonge à n'en plus finir : Moltke, Schlieffen,

Hindenburg, Rundstedt, Manstein, ou, sans particule, Ludendorff, Rommel, Model... L'objectif de ce dossier est précisément de décaper les épaisses couches du mythe pour retrouver l'histoire. Et d'établir cette idée centrale : la pensée militaire allemande est un brillant... fossile dépassé dès le début du XX^e siècle.

Un pays-île qui veut grandir par des guerres courtes

Avant de critiquer, il faut d'abord établir s'il existe une manière allemande de faire la guerre. Bien entendu, un caractère isolé — disons, par exemple, la vitesse imprimée aux opérations — ne peut pas à lui seul la définir : Napoléon a eu aussi le secret des déplacements fulgurants. Peut-on alors dégager un certain nombre de caractéristiques qui, liées ensemble, traceraient un portrait du Mars gothique ? Annonçons la couleur : il existe bien, selon nous, un art allemand de la guerre que l'on peut faire remonter au moins à Frédéric II. Au commencement est la géopolitique. La Prusse était pauvre, « la boîte à sable » de l'Europe, ironisait-on encore au XVIII^e siècle. Un pays grand comme une province française, peu peuplé, couvert de pinèdes sablonneuses. Un État de peu de ressources, donc, qui se trouvera dans la nécessité, pour grandir, d'affronter des voisins plus riches que lui. La parcimonie des moyens engendra le



L'armée allemande au cinéma, ce sont surtout les uniformes rutilants du Grand Frédéric (à gauche, Barry Lyndon de Stanley Kubrick) ou l'élégance feldgrau bottée d'Hollywood. Bien plus rare est le visage des défaites de 1918 et 1945 (À l'Ouest, rien de nouveau de Lewis Milestone au centre, Stalingrad de Joseph Vilsmaier à droite).

furie et de mythes

premier axiome militaire : mener des guerres courtes et rapides, « *kurz und vives* », disait le Grand Frédéric. En clair, ne jamais se laisser entraîner dans un combat d'attrition dont l'État n'a pas les moyens. Quand viendra l'heure de la révolution industrielle, la Prusse, puis sa continuation impériale (pour le dire vite), le Reich de Guillaume II, enfin celui d'Hitler, connaîtront un problème de dépendance économique : nécessité d'exporter, d'acheter des matières premières dans un monde où les océans sont britanniques, les colonies anglaises, françaises, hollandaises... Là encore, les guerres devront être courtes et rapides, sinon le blocus anglais privera de pétrole, de caoutchouc, de métaux non ferreux, de produits alimentaires... La Prusse puis l'Allemagne impériale se vivront comme un pays-île, encerclé par de grandes puissances. Suédois au nord, Russes à l'est, Autrichiens au sud, Français à l'ouest, Britanniques sur les mers... Comment survivre et grandir dans cet univers hostile ? Par la guerre courte, encore une fois, celle du mouvement, des déplacements éclairs qui amènent au plus vite à la bataille. Attention cependant à la caricature : si la guerre a été, on ne peut le contester, une des mères de la Prusse, il y en a eu d'autres, plus positives, l'éducation au premier plan, fermons la parenthèse. Moltke et Bismarck ajouteront : une guerre courte signifie avant tout une guerre sur un seul front, contre un seul ennemi. Mais Frédéric II, Guillaume II, Hitler acceptèrent bien légèrement de se battre simultanément sur plusieurs points cardinaux. La pensée militaire allemande place

la bataille au centre. Elle doit être décisive. Elle doit infliger une punition telle que l'adversaire soit privé d'un coup du gros de ses forces, ou qu'il ait conçu assez d'effroi pour ne pas y revenir. La recherche de l'*Entscheidungsschlacht* — la bataille décisive —, de la *Vernichtungsschlacht* — la bataille d'anéantissement — est l'alpha et l'oméga de la pensée militaire prusso-allemande. L'alpha de ses succès foudroyants. L'oméga de ses limites, vite rencontrées dans les conflits d'envergure, à commencer même par 1870. La liste des victoires spectaculaires mais jamais décisives est longue : Leuthen, Sadowa, Sedan (1870 et 1940), le plan Schlieffen, Tannenberg, les plans Blanc (Pologne 1939), Jaune (France 1940), Barbarossa et sa kyrielle d'encercllements massifs à Minsk, Smolensk, Kiev, Viazma, Briansk, Kharkov... Si l'Angleterre perd toutes les batailles sauf la dernière, l'Allemagne, en tout cas durant « la seconde guerre de Trente Ans » (1914-1945), gagne les plus belles batailles mais finit par s'engloutir dans des désastres.

Surprise et offensive

Cette recherche de la guerre courte décidée en une seule bataille destructrice s'accompagne d'autres traits qui forment un tout cohérent. La surprise, d'abord. Attaquer vite et avec la force maximale, là où l'on n'attend pas, quel meilleur levier multiplicateur des forces ? Les états-majors allemands valoriseront toujours l'audace et le risque, mères des grandes victoires... et des grosses catastrophes. L'importance du déploiement initial ensuite : pouvoir bouger le maximum

de troupes avant que l'ennemi n'ait mobilisé ses gros, ce qui suppose une armée toujours prête et au sommet de ses moyens dès le début des hostilités. 1870, 1914, 1939, 1941 ont fourni quatre illustrations spectaculaires de cette propension.

Le culte de l'offensive encore : chercher la décision par le mouvement et l'attaque, courir au son du canon, contraindre l'ennemi à faire face, poursuivre agressivement, autant d'aspects récurrents de la pratique allemande. À l'opposé, on fuit le grignotage, la guerre de siège, les opérations trop planifiées. Aller vite, chercher l'ennemi, frapper sans retard, voilà qui nécessite un corps d'officiers très particulier. Des hommes formés à la même école, animés des mêmes réflexes, soumis à une même pensée, pliés aux mêmes exercices. Des responsables sachant prendre des initiatives, interpréter les ordres, trouver des solutions personnelles aux problèmes éternels de la guerre : friction, brouillard, mystère de l'intention ennemie... D'où — peut-être l'essentiel de ce dossier — la formation d'une caste homogène, peuplée de professionnels impeccables autant qu'étroits et de sabreurs toujours au bord de l'indiscipline. Quelle autre armée a su allier ainsi, non sans péril, l'eau et le feu ? Parmi ces sabreurs à la tête chaude, citons Du Moulin (Hohenfriedberg, 1745), Blücher (1815), Frédéric-Charles (1866), Steinmetz (1870), von François (1914), Guderian, Rommel... Armés de ces traits principaux, regardons en perspective cavalière ces années 1745-1945, qui ont vu la Prusse puis l'Allemagne mener huit conflits majeurs. ■

Même les deux défaites sans appel en 1918 et 1945 ont grandi la renommée des armes allemandes.

3 - Les trois glorieuses de Moltke l'Ancien (1864-1871)

La bataille de Sadowa en 1866 semble décider à elle seule de la guerre contre l'Autriche. Les Prussiens en tirent la fausse conclusion sur le caractère décisif d'un unique engagement.

De 1864 à 1871, la Prusse réalise l'unité de l'Allemagne par la force, comme le souhaite son chancelier Bismarck, probablement le plus grand homme d'État du XIX^e siècle. L'armée a pour cerveau Helmuth von Moltke. Chef de l'État-Major général, il renoue

avec la tradition de vitesse, d'audace et d'agressivité de Frédéric II, tout en intégrant les techniques et méthodes d'organisation modernes : télégraphe, chemin de fer, planification, section géographique et statistique, section d'histoire militaire, manuel d'instructions pour les chefs des grandes unités, *Kriegsspiel*, etc.

Après une mise en bouche contre le Danemark en 1864, la grande explication contre l'Autriche pour le contrôle du monde germanique a lieu à Sadowa (Königgrätz pour les Allemands), le 3 juillet 1866. L'affaire est chaude, la victoire chanceuse, une fois encore. Les chefs de corps prussiens se montrent indisciplinés, le système logistique s'effondre. Les Autrichiens avaient de la ressource mais l'empereur François-Joseph préfère signer la paix à Prague le 23 août. Côté mythe, le rêve de l'*Entscheidungsschlacht* semble s'accomplir : cette seule bataille

décide de la guerre, vite et à peu de frais. Face à Napoléon III, en 1870, il en va autrement. D'abord, l'ineptie diplomatique de l'empereur, celle de ses chefs militaires (Mac-Mahon, Bazaine...) sont les meilleurs atouts allemands. La mauvaise surprise tient à l'absence de bataille décisive. Sedan (2 septembre 1870), qui livre 80 000 prisonniers et l'empereur, ne décide de rien. Les Français avaient une carte à jouer (voir n° 6, p. 68), les Allemands des faiblesses (à nouveau la logistique). La lutte s'est arrêtée, côté français, du fait de la discorde civile et de l'absence de véritable état-major capable de coordonner les efforts. Autriche 1866, France 1871 : la Prusse a vaincu difficilement des adversaires isolés dans des guerres limitées. Mais, curieusement, après 1871, ses chefs se focaliseront sur les batailles déclarées abusivement décisives et élevées au rang de mythes militaires : Sadowa et Sedan. ■

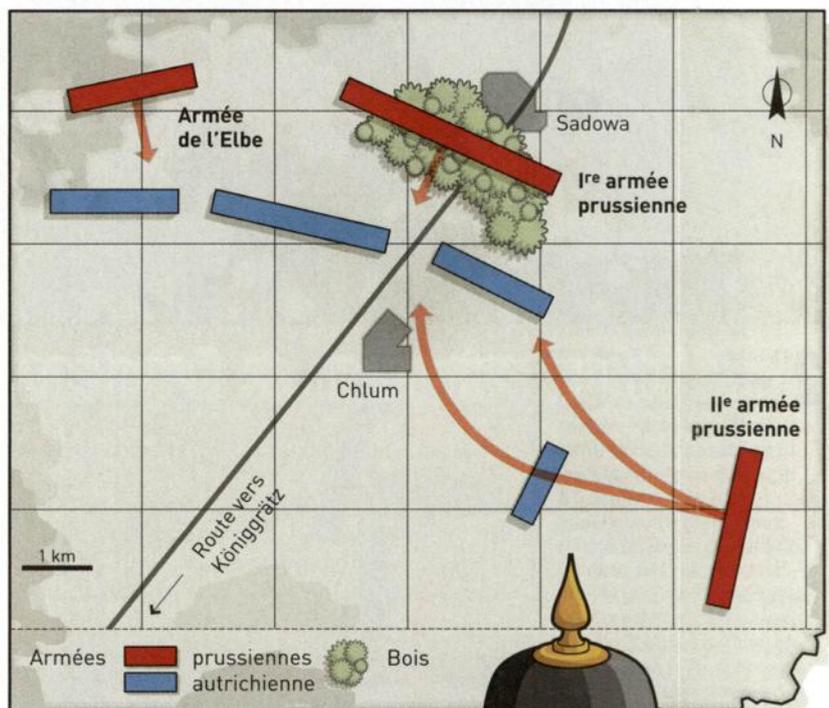


Moltke et son modèle de réflexion



Né en 1800 dans une vieille famille du Mecklembourg, Helmuth von Moltke débute dans l'armée danoise. En 1822, il passe au service de la Prusse, entre à l'*Allgemeine Kriegsschule* à Berlin, est détaché au bureau topographique du Grand État-Major, où il est finalement affecté en 1832. Sa carrière connaît un cours régulier, qui l'amène au poste de chef du Grand État-Major en 1858. Souvent perçu comme un officier de bureau, ce travailleur infatigable est aussi un homme d'une grande culture, aux intérêts multiples. Un voyage dans les Balkans, en 1835, se transforme ainsi

à la demande d'Istanbul en mission officielle de conseil à la réorganisation de l'armée turque. Il faut attendre la guerre contre le Danemark, en 1864, pour que son talent militaire se révèle. Il monte une opération de contournement des lignes de défense danoises qui contraint Copenhague à l'abandon. Dès lors, il s'impose comme le conseiller militaire de son souverain, rôle confirmé par la guerre contre l'Autriche en 1866 : la marche concentrique des trois armées prussiennes qui viennent se rejoindre à Königgrätz (Sadowa) et y battent l'armée de Benedek est son œuvre. Bien qu'il pense alors à la retraite, le roi le maintient à son poste et lui donne à nouveau l'occasion de prouver son talent dans la guerre contre la France en 1870. Ennemi de tout dogmatisme, Moltke ne laisse pas de doctrine, mais un modèle de réflexion. Il a été l'un des premiers à comprendre l'importance pour la guerre des moyens modernes de communication et de la mobilisation des masses armées par l'industrie. Sur le plan théorique, il se borne à quelques grands principes : la mobilisation et les plans d'opérations initiaux doivent faire l'objet d'une préparation minutieuse ; les armées avancent sur des routes séparées pour se rejoindre sur le champ de bataille ; l'objectif est la destruction des forces adverses, ce qui exclut toute stratégie d'usure ; d'une façon générale, il faudra privilégier la recherche de l'attaque de flanc, le débordement. Pour le reste, le chef doit être conscient de ses limites : au-delà des premiers engagements, la guerre n'est qu'un système d'expédients, qui doit évoluer en fonction de la situation sur le terrain. Le chef est celui qui sait prévoir des adaptations en souplesse à une situation mouvante par essence et sait aussi laisser une large initiative à ses subordonnés mieux à même de juger des réalités sur le terrain. Pierre Jardin



1866 : LA BATAILLE DE SADOWA

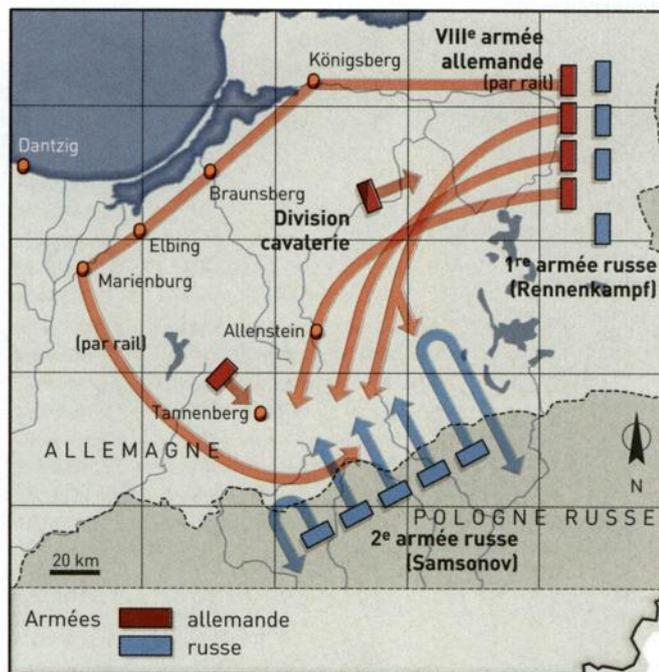
Sur un quadrilatère de 10 sur 5 km, 221 000 Prussiens, commandés (théoriquement) par Moltke, affrontent 215 000 Austro-Saxons sous le général Benedek. Les Autrichiens sont adossés à l'Elbe et à la forteresse de Königgrätz. Benedek ne fait rien pour empêcher la concentration des deux armées prussiennes, la II^e (prince Frédéric-Guillaume), la I^{re} (prince Frédéric-Charles) et l'armée de l'Elbe. Mais Frédéric-Charles décide d'attaquer seul, ce qui met en péril tout le plan de Moltke. Il attire néanmoins sur lui l'attention de Benedek qui réalise trop tard l'arrivée de l'autre armée prussienne. Benedek ordonne la retraite, dont les Prussiens ne peuvent profiter. Sa passivité, les dissensions avec les unités hongroises, ont joué un rôle aussi important que la belle manœuvre d'ensemble imaginée par Moltke... et très partiellement réussie.

4 - La Première Guerre mondiale : seule contre le monde... et poignardée dans le dos

Les Allemands, comme leurs adversaires occidentaux, sont surpris par le caractère de cette guerre, longue, industrielle et longtemps immobile. Ils croient d'abord pouvoir assimiler la campagne contre la France à une gigantesque et unique bataille d'enveloppement, la manœuvre Schlieffen. Erreur énorme qui leur coûte l'entrée en guerre du Royaume-Uni et une guerre sur deux fronts. Face aux Russes, Ludendorff remporte à Tannenberg, en septembre, une « bataille de Cannes » comme on les aime au Grand État-Major : bel enveloppement, destruction de l'adversaire, faibles pertes. Mais, dès novembre 1914, c'est l'enlisement dans les tranchées à l'ouest, où, curieusement, l'Allemagne se montre innovante dans la défensive. Elle s'adonne à sa guerre préférée, celle du mouvement, en Pologne puis dans les pays baltes et en Roumanie (1916).

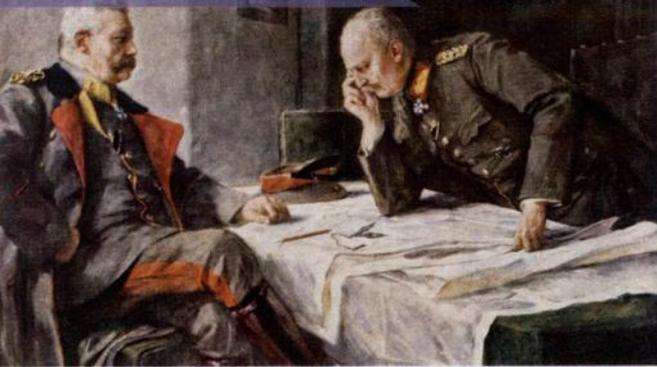
1914 : LA BATAILLE DE TANNENBERG

Deux armées russes de 200 000 hommes chacune, sous Samsonov et Rennenkampf, marchent sur la Prusse-Orientale en août 1914. L'état-major russe est incapable de coordonner leur action, il est vrai précipitée à la demande de la France, pressée par la manœuvre Schlieffen. Si bien que la VIII^e armée (166 000 hommes), commandée par Hindenburg et Ludendorff, peut utiliser ses lignes ferroviaires et sa supériorité dans les moyens de communication pour « traiter » séparément ses deux adversaires et attirer Samsonov dans une bataille de Cannes : le centre plie, les ailes se referment et c'est l'encerclement (26-30 août 1914). Les Russes, écrasés par une artillerie supérieure, perdent 190 000 hommes, les Allemands 20 000. Samsonov se suicide : il avait de quoi, ayant commis toutes les fautes, négligeant même d'utiliser sa cavalerie et ses 42 avions pour savoir où était l'ennemi. La bataille sera nommée d'après la petite ville de Tannenberg pour effacer des mémoires la défaite des chevaliers teutoniques en 1410 face aux Polono-Lituanais.



La manœuvre Schlieffen est une erreur énorme : elle entraîne une guerre sur deux fronts.

Après la course à la mer qui suit la Marne en octobre 1914 (ici les combats de Vimy, dans le Pas-de-Calais), l'Allemagne aboutit, faute d'alternative, à ce qu'elle redoute : un combat d'usure sanglant.



Ludendorff, général de légende

Né en 1865 en Posnanie, Erich Ludendorff est originaire de la solide bourgeoisie. Après un parcours typique d'officier d'état-major, il est promu en 1904 au Grand État-Major et en devient en 1908 le chef de la 2^e section. Il participe aux réformes de 1913 visant à renforcer l'armée par une application plus stricte du principe du service militaire obligatoire. *Oberquartiermeister* de la II^e armée en août 1914, il se distingue par la prise de Liège. Envoyé en Prusse-Orientale comme chef d'état-major de la VIII^e armée d'Hindenburg, il joue un rôle clé dans l'organisation des

manœuvres qui aboutissent à la destruction de l'armée russe à Tannenberg puis aux lacs Mazures. Faute de moyens suffisants, il ne peut cependant réaliser son rêve : l'encerclement de l'armée russe en Biélorussie. En août 1916, il est appelé avec Hindenburg à la tête des armées en remplacement de Falkenhayn, dont la stratégie à l'ouest est un échec. Il rompt le combat à Verdun et reconstitue ses réserves en reculant son front. Puis il organise la guerre totale : mobilisations industrielle (plan Hindenburg), humaine (loi sur le service auxiliaire), morale (propagande et enseignement patriotique

dans la troupe). Après un an de préparatifs, c'est avec une armée profondément remodelée qu'il lance, à partir de mars 1918, la grande bataille de France. Perdant l'initiative en juillet, il livre une défense acharnée, mais doit s'incliner : saignée à blanc, l'armée allemande ne peut plus redresser la situation. Une habile manœuvre politique lui permet néanmoins de faire porter la responsabilité de l'échec à un nouveau gouvernement parlementaire... Ayant ainsi jeté les bases de sa légende personnelle de général invaincu, il tente d'en battre monnaie politiquement, ce qui l'amène pour finir dans l'opposition radicale, aux côtés d'Hitler avec lequel il tente en 1923 le putsch de Munich, avant de se voir évincé par les nazis et de mourir en 1937. P.J.

Suite de la page 43.

Au prix de deux ans et demi d'efforts, elle parvient à faire sortir la Russie du conflit mais l'aveuglement stratégique de Ludendorff y fait entrer les États-Unis en avril 1917 après avoir déclaré la guerre sous-marine à outrance. Les offensives du printemps 1918 lancées par Ludendorff en France renouent avec le mouvement mais aucune des impasses opérationnelles n'est levée et l'on n'aboutit qu'à l'épuisement. Encore un coup de poker, jeu allemand et non... américain. Finalement, l'Allemagne perd la guerre d'attrition, celle que Frédéric et Moltke s'étaient toujours juré d'éviter. Français et Britanniques lui ont damé le pion sur les plans opérationnel, technique, industriel et stratégique (voir dossier du G&H n° 5). Mais la défaite de l'Allemagne sera dissimulée par une escroquerie historique signée Ludendorff, le « coup de poignard dans le dos » donné par les politiciens de gauche. ■

5 - La Deuxième Guerre mondiale : l'apogée du mythe et... la défaite la plus totale

« *La Blitzkrieg a mené à la renaissance motorisée de la pensée de Cannes* », a puissamment résumé l'historien allemand Karl-Heinz Frieser*. En 1935-1936, les Allemands ont cru en effet avoir trouvé les instruments qui rendraient son efficacité à leur conception de la bataille décisive, demandée par Hitler qui veut des campagnes rapides et peu coûteuses en termes économiques. Ces instruments favorisent à la fois la percée (couple blindé/aviation tactique) et le mouvement (moteur et chenilles tout-terrain, ravitaillement aérien, communications radioélectriques). Cette martingale appelée Blitzkrieg leur permet pendant trois années (1939-1942) de percer où et quand ils veulent et de mener dix encerclements d'anthologie qui donnent 4 millions de prisonniers ! Le mythe de la supériorité militaire germanique s'impose alors,

devenant même une arme psychologique aux mains de Goebbels. Pour autant, cette efficacité tactique ne peut en aucun cas permettre au III^e Reich de remporter une guerre mondiale (voir p. 56). Arrêtons-nous sur ces dix encerclements (*Kessel* ou chaudrons comme les appellent les Allemands, voir ci-contre p. 45) car ce sont eux qui ont établi, y compris chez les Alliés, l'idée que la Wehrmacht a

atteint une sorte d'apogée historique qu'aucune autre armée n'égalera jamais. Formidable tour de passe-passe, escroquerie géante, opérés par le perdant avec le concours de ses nouveaux alliés américains au temps de la guerre froide (voir aussi p. 64). ■

* *Der Westfeldzug 1940*, in *Militärgeschichtliches Forschungsamt: Operationen des Zweiten Weltkrieges*, Band 2, München 1996, p. 417.



Heinz Guderian résume le général du III^e Reich : bon professionnel, loyal au régime, obsédé par la recherche de l'encerclement... et prompt à rejeter sur Hitler la responsabilité de ses propres erreurs et des crimes couverts ou perpétrés par la Wehrmacht.



LA RELIGION DU KESSEL

L'étude des encerclements (*Kessel* ou chaudrons) réalisés par la Wehrmacht en 1939-1942 couvre quasiment toute la palette des possibilités connues. Ces encerclements sont le résultat d'une recherche systématique opérée par des états-majors qui partagent tous la mystique de la destruction intégrale dans une bataille géante. Toutes les offensives allemandes de la Seconde Guerre mondiale répondent aux injonctions des penseurs prussiens du XIX^e siècle, dont Clausewitz : « *Nous avons parlé de la victoire totale — elle n'est pas simplement une bataille qu'on gagne, mais la défaite complète de l'ennemi. Une telle victoire exige une attaque par enveloppement, ou une attaque à fronts renversés, chacune assurant toujours un résultat décisif. Il est donc essentiel que tout plan d'opération veille à pourvoir ce type d'attaque.* » Ce dressage monomaniac de l'élite militaire allemande porte des fruits spectaculaires jusqu'en mai 1942... mais perd son efficacité dès que l'adversaire s'assure d'une vraie défense antichar. ■

CAMPAGNE DE POLOGNE

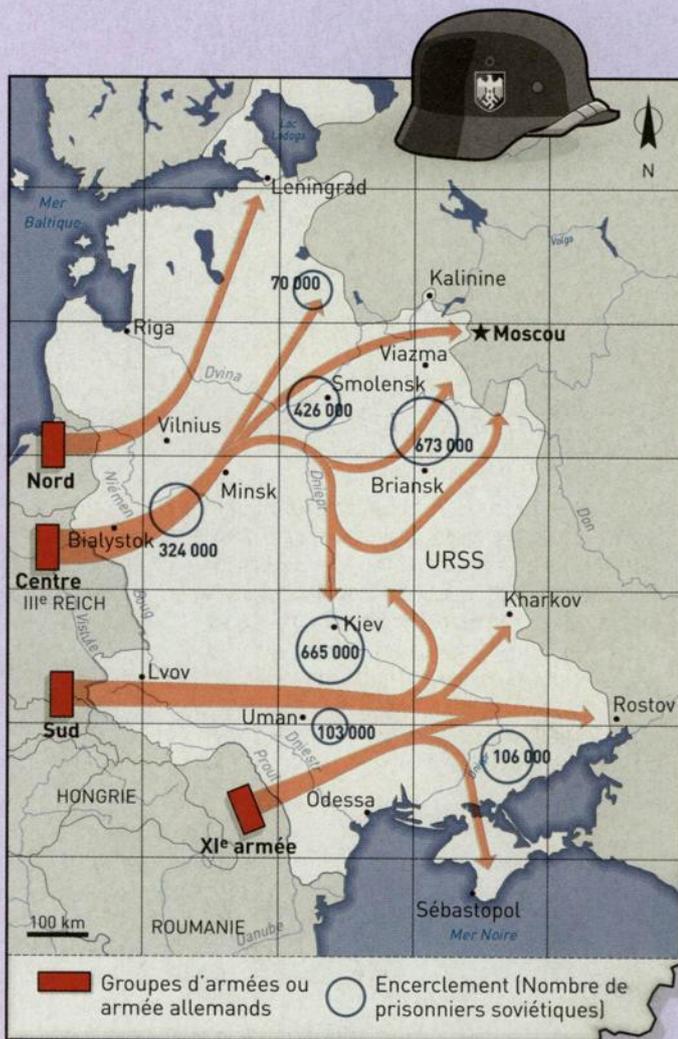
(septembre 1939)

L'encerclement est mené « à l'ancienne » avec des armées d'infanterie, les Panzers servant de détachements rapides. L'armée polonaise est détruite par un quadruple encerclement concentrique lancé depuis des zones de concentration fixes. L'aviation tient essentiellement un rôle d'interdiction du champ de bataille et de ralentisseur des mouvements ennemis.

CAMPAGNE DE FRANCE

(mai-juin 1940)

Un premier enveloppement par une aile marchante — articulée au centre et à une seconde aile de fixation — dresse à la côte le corps expéditionnaire britannique, la partie mobile de l'armée française et toute l'armée belge. Pour la première fois dans l'histoire, une masse de divisions blindées et motorisées est regroupée sous commandement autonome. L'encerclement n'est pas consommé, le tiers des forces (300 000 sur 1,1 million) s'échappe par la mer. En revanche, dans les Vosges (mi-juin), l'encerclement et la destruction des armées de l'Est sont complets (500 000 prisonniers).



OPÉRATION BARBAROSSA

Dans les secteurs des groupes d'armées Centre et Sud, une série d'encerclements croit détruire l'Armée rouge en trois mois. À Bialystok-Minsk (juin 1941), 324 000 prisonniers. Puis plus de 400 000 à Smolensk en juillet, 103 000 à Uman en août, 106 000 sur la mer d'Azov en septembre.

Suivent deux *Kessel* géants, les plus gros de toute l'histoire militaire. À Kiev, en septembre 1941, le front soviétique du sud-ouest est fixé entre Kiev et Tcherkassy par les assauts du groupe d'armées Sud. Surgi du nord, depuis le groupe d'armées Centre, le *Panzergruppe 2* de Guderian abat 300 km sur les arrières rouges pour venir sceller le chaudron à Lochviza. L'entêtement aveugle de Staline assure à la Wehrmacht sa plus grosse prise (665 000 prisonniers, un matériel immense). La marche sur Moscou (opération Typhon) démarre au début d'octobre par une autre catastrophe pour les Soviétiques. Cette fois, les Allemands raffinent dans leur martingale habituelle, le double enveloppement par les ailes. Le schéma de l'offensive consiste en effet en un quadruple enveloppement accouchant d'un double encerclement mené sur un front de 600 km. Trois groupes blindés perforent le front soviétique, s'enfoncent dans la profondeur puis se rabattent de façon à former deux « chaudrons », l'un au nord, autour de Viazma, l'autre au sud, dans la région de Briansk. 673 000 prisonniers, le quart de l'Armée rouge détruite.

Le cas de Kharkov (mai 1942) est très particulier. La bataille s'engage à l'initiative des Soviétiques qui tentent une attaque en tenaille contre Kharkov, sans savoir qu'ils devancent de quelques semaines une attaque générale du groupe d'armées Sud. Ils donnent donc dans un nid de guêpes. Le 16 mai, un corps Panzer, deux corps d'infanterie et une puissante aviation cisailent le saillant formé par l'avance soviétique, prenant au piège ou tuant les 171 000 soldats engagés dans la nasse. À partir de Stalingrad (novembre 1942-février 1943), et hormis quelques coups de pattes en contre-offensive, l'armée allemande, si elle reste tactiquement très bonne, est dépassée par l'art de la guerre soviétique et américain, qui s'accorde bien mieux aux réalités opérationnelles, logistiques et industrielles du monde contemporain. La myopie opérationnelle combinée à l'irrationalité nazie accouche, au printemps 1945, du plus grand désastre militaire et moral de toutes les histoires.



HANS LISKA/RMN/BPK

Ce que l'art militaire doit à

Depuis l'avènement de la Prusse au XVIII^e siècle, les armées allemandes n'ont cessé d'innover, fournissant à leurs adversaires un modèle souvent copié, pas toujours égalé. Même si certaines de ces inventions tiennent plus de l'improvisation sur le tas que d'une véritable réflexion théorique.

Allgemeine Kriegsschule

Les réformes engagées par Scharnhorst en 1807 visent l'ouverture du corps des officiers à une nouvelle élite, choisie

sur ses capacités intellectuelles. Cela suppose la mise en place d'un système cohérent d'enseignement assuré par l'État, au détriment de la formation individuelle par des précepteurs. Ce système comprend les trois *Kriegsschulen* (écoles militaires) de Berlin, Königsberg et Breslau, coiffées par l'*Allgemeine Kriegsschule* (*Kriegsakademie* ou académie militaire après 1859) à Berlin. On y entre par concours, les bourgeois ont ainsi leur chance face aux nobles. Principe de base : si en temps de guerre, l'officier doit se distinguer par ses qualités morales, on ne peut en temps de paix assurer le recrutement qu'en vérifiant la culture générale et de la formation intellectuelle des postulants. Les meilleurs élèves des *Kriegsschulen* peuvent accéder à l'*Allgemeine Kriegsschule*, qui dispense sur trois ans un enseignement mêlant culture générale, sciences de la nature, langues et matières proprement militaires. Les promoteurs du projet veulent former des officiers capables de penser par eux-mêmes. Avec le temps, cependant, l'enseignement se fait plus technique. Ainsi, en 1907, le second Moltke fait refondre les programmes au profit des seules matières jugées nécessaires à la formation de techniciens de la guerre. ■ Pierre Jardin



RUE DES ARCHIVES/SZ PHOTO

Auftragstaktik

« À la guerre, écrit Clausewitz, les trois quarts des événements sur lesquels repose l'action sont plongés dans le brouillard d'une incertitude plus ou moins profonde. » Tout le problème est de savoir si l'on cherche à surmonter l'incertitude par un raffinement extrême du renseignement qui remonte à la tête, ou si l'on admet qu'elle est une donnée incontournable dont il faut s'accommoder. L'état-major allemand opte pour la seconde attitude. L'idée est que le chef fixe la mission (*Auftrag*) et laisse à l'exécutant le choix des moyens. Le terme d'*Auftragstaktik* apparaît tardivement, dans le *Règlement tactique* du général Otto von Moser en 1889, mais le principe général a été posé par Scharnhorst et repris par Gneisenau ou Moltke l'Ancien. Quand il cherche à préciser le rôle du chef d'état-major, Scharnhorst définit une méthode de commandement qui sera la marque de l'armée prussienne : le chef doit donner des instructions qui laissent toute leur place à l'initiative et l'autonomie de l'exécutant, mieux à même de saisir l'évolution de la situation sur le terrain. « Les plans doivent contenir tout ce que le subordonné ne peut décider par lui-même en vue d'obtenir un but précis, mais seulement cela, écrit Moltke. Les situations dans lesquelles l'officier doit agir en se fiant à son seul discernement sont variées. Ce serait prendre les choses à l'envers que de vouloir attendre des ordres dans des situations où des ordres ne peuvent être donnés. » Une telle doctrine suppose un corps d'officiers de haut niveau dont l'indépendance de caractère est

Les écoles de guerre allemandes prodiguent la meilleure formation tactique du monde. Ici, des élèves s'initient en 1903 aux joies des relevés topographiques.

encouragée. Car, selon Moltke, « la discipline est un principe, mais l'homme est au-dessus du principe ». Le prince Frédéric-Charles le rappellera à un officier jugé trop conventionnel : si le roi l'a fait officier d'état-major, c'était pour qu'il sache quand il doit ne pas obéir. ■ P. J.

Blitzkrieg

Blitzkrieg, guerre éclair... C'est probablement l'« innovation » la plus évidente, la plus citée. Et pourtant... Sa définition reste polysémique et ses origines mystérieuses. Parfois perçue comme l'application des principes nazis (innovation, soudaineté, violence, effroi) à la conduite de la guerre ou comme la dimension militaire du plan de conquête mondial voulu par Hitler fait de campagnes courtes entrecoupées de pauses, elle est le plus souvent considérée comme une doctrine opérationnelle révolutionnaire où l'action combinée et concentrée des chars et des avions surprend l'ennemi, permet son encerclement et sa destruction rapide. En fait, la dimension idéologique, pure création de la propagande nazie, ne tient pas : mener des guerres courtes et rapides est un axiome depuis Frédéric le Grand. La dimension géopolitique ne résiste pas mieux. Soutenue par les historiens britanniques Klein et Milward, elle implique un plan dont on ne retrouve nulle trace chez Hitler. Il semble bien aujourd'hui qu'il s'agisse d'une fiction construite après coup, cherchant à donner une cohérence à des contraintes et des paris indépendants. Reste la dimension opérationnelle. Si l'on suit l'Américain Michael Geyer et l'Israélien Shimon Naveh, la *Blitzkrieg* est aussi un mythe doctrinal. Rien de théorisé là-dedans : il s'agit plutôt d'une simple expression de l'excellence tactique allemande, remise à l'heure des technologies modernes par quelques meneurs d'hommes opportunistes, Guderian et Rommel en tête. Combinée au plan Manstein — et à la faiblesse de l'adversaire français —, cette improvisation aboutit à Dunkerque en 1940. Mais en Russie et en Libye, la même tactique sans finalité opérative n'aboutit qu'à épuiser l'attaquant. ■ Nicolas Aubin



L'Allemagne



Mouvement, vitesse, feu blindés... Cette photo de la 23^e Panzerdivision prise sur la route du Caucase à l'automne 1942 résume l'image irrésistible de la Blitzkrieg. À un détail près : à cette époque, ce (faux) concept est déjà un échec.



Cadets

Frédéric-Guillaume I^{er} crée en 1716 le *Preussisches Kadettenkorps* qui doit fournir une éducation aux enfants puînés de

la noblesse. Ces derniers ne peuvent en effet hériter des terres familiales (voir p. 54) et se tournent donc vers le métier des armes. Par définition, on entre donc dans le corps des cadets lorsqu'on est fils de noble, les seules exceptions apparaissant en 1869 pour les fils de sous-officiers morts au combat ou de civils ayant rendu un service exceptionnel et périlleux à l'État. Peu généraliste, très tôt orienté vers une professionnalisation étroite, l'enseignement inculque à de jeunes garçons, dans le cadre plus que spartiate de véritables casernes, le culte du roi, le sens du devoir et le respect de la discipline. Entrés en général vers 11 ans dans le corps, les cadets en sortent à 17 ans après avoir passé un examen leur conférant le titre d'enseigne et leur ouvrant les portes de l'armée. Considéré par beaucoup comme un anachronisme, le corps des cadets est dissous en 1919. ■ P.J.

Coup de main aéroporté

Le 10 mai 1940, à 4h20, neuf planeurs contenant 69 paras allemands fondent silencieusement sur le toit désert du fort d'Eben-Emael, clé de la défense belge sur le canal Albert. Et procèdent à la destruction systématique des coupoles et casemates, appuyés par les Stukas. Surpris, les 650 défenseurs, des artilleurs mal entraînés au combat d'infanterie, tentent de riposter, mais leurs efforts sont vains. Ignorant la faiblesse des assaillants, le fort capitule le 11 mai à 12h27. Parallèlement, trois autres commandos ont pris possession d'autant de ponts, ouvrant la voie aux chars. Ce beau succès, payé de 43 tués seulement, est le fruit des réflexions d'un vrai théoricien, le général Kurt Student, patron des paras depuis 1938. Son plan, mûri avec Hitler le 27 octobre 1939, a servi de modèle à toutes les opérations commandos aéro et hélicoptérées montées depuis. ■ Pierre Grumberg

Des paras allemands franchissent le canal Albert près du fort d'Eben-Emael, le 10 mai 1940. Archétype de la troupe d'élite, ils y démontrent un culot phénoménal et un talent inné d'improvisateurs.



ARMÉE A



Feuerwalze

À partir de 1915, les artilleurs allemands testent un modèle de liaison entre l'artillerie et l'infanterie : le barrage roulant. Le bombardement massif, destiné

à détruire à l'avance les positions ennemies est abandonné au profit de tirs concomitants de l'attaque, pratiquement sans réglages. Le but est de paralyser l'ennemi par une série



de rideaux de feu, déplacés automatiquement dans la profondeur du front adverse, selon un horaire minuté à l'avance, avec des allongements programmés de 200 à 400 m. L'infanterie suit au plus près, des plages d'arrêt, également préprogrammées, lui permettant éventuellement de serrer sur le barrage et de reprendre haleine. Au besoin, elle peut demander une accélération du rythme ou au contraire un ralentissement, voire un retour en arrière. ■ P.J.



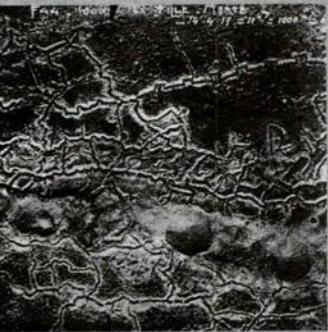
Défense en profondeur

Par principe, l'armée allemande est dressée à l'offensive. Mais le principe se heurte à la réalité lorsqu'à

partir de la fin 1914, les armées s'enterrent et organisent des fortifications de campagne. Des deux côtés, on commence par adopter le principe d'une défense maximale en première ligne, supposée briser une éventuelle attaque et éviter de perdre du terrain. Mais à partir de 1916, Ludendorff impose un système articulé en profondeur, constitué de deux lignes séparées par un profond glacis. Une première ligne faiblement occupée freine l'élan adverse et peut être abandonnée en cas de besoin. Le glacis lui-même, battu par

l'artillerie disposée très en arrière, n'est tenu que par des groupes de combat mobiles ou des postes fixes d'infanterie séparés les uns des autres. Cette

combinaison de moyens absorbe l'énergie de l'ennemi, tout en permettant de discerner la direction générale de son mouvement en vue de la contre-attaque. Celle-ci se déclenche lorsque l'ennemi aborde la seconde ligne ou « ligne de combat principal » (*Hauptkampflinie*), qui est moins une ligne qu'une zone où peuvent se déployer des troupes de choc. Ainsi, même dans la défensive, le principe offensif reste préservé. ■ P.J.



Generalstab

Les déficiences du commandement révélées après le désastre d'Iéna en 1806 amènent les réformateurs groupés autour de Scharnhorst à reprendre la proposition faite en 1801 par le colonel prussien Massenbach : la création d'un état-major permanent. Un tel organe permettrait de regrouper les meilleures têtes de l'armée au sein d'un collectif chargé en temps de paix d'estimer les menaces et de préparer des plans d'opérations. Il jouerait en outre le rôle d'une pépinière fournissant aux différents chefs de corps des assistants chargés de les conseiller et de veiller à l'application d'une doctrine commune. L'idéal est une sorte d'« interchangeabilité », que le général Hans von Seeckt résumera dans l'entre-deux-guerres en disant qu'un officier d'état-major « n'a pas de nom ». Mort en 1813, Scharnhorst ne concrétise pas le projet, créant simplement un embryon de bureau au sein de l'*Allgemeine Departement* du ministère de la Guerre qu'il dirige. C'est son disciple Karl von Grolman qui établit en 1814 la première structure : trois départements chargés de préparer une guerre contre un des adversaires potentiels de la Prusse, France, Autriche et Russie. Il crée aussi une section historique, élément essentiel de la formation des futurs officiers, et une section spéciale, le *Truppengeneralstab*, dont dépendent les officiers détachés auprès des chefs de corps et des divisions — l'organisme berlinois étant dès lors désigné sous le nom de *Grosser Generalstab* (Grand État-Major), afin d'éviter toute confusion. Enfin, Grolman impose à ses *Stäbler* d'aller se retremper au contact de la troupe, tandis que de jeunes officiers sont détachés de leur unité



à Berlin. Avec le temps, le *Grosser Generalstab* s'étoffe d'une section de cartographie et d'une autre de

renseignements, et se ramifie pour s'adapter aux priorités — l'importance de la planification des mouvements de mobilisation renforce ainsi en particulier le rôle de la 2^e section qui en a la charge et celui de la section des chemins de fer. Il établit des liens organiques avec la *Kriegsakademie*, où ses membres enseignent. L'évolution la plus fondamentale est son émancipation progressive par rapport au ministère de la Guerre auquel il reste soumis jusqu'à Moltke l'Ancien. S'imposant par son talent stratégique comme conseiller militaire du roi, Moltke voit sa suprématie confirmée lorsque Guillaume 1^{er} décide le 2 juin 1866 que les ordres concernant les mouvements de l'armée seront adressés directement aux commandants par le chef d'état-major. Ainsi le ministre de la Guerre s'éclipse-t-il devant un chef d'état-major devenu le personnage central du pouvoir militaire en Allemagne. ■ P.J.



Invasion aéroportée stratégique

Armés d'une doctrine aéroportée grâce au général Kurt Student, les Allemands

appliquent dès le début de la Seconde Guerre mondiale l'enveloppement vertical afin de saisir des objectifs ponctuels, comme les aérodromes norvégiens et danois pris le 9 avril 1940. Les pertes sensibles déjà infligées par des défenseurs mal armés ne découragent pas Student de passer à l'échelon supérieur. Le 20 mai 1941, il lance 22 000 paras à l'assaut de la Crète. Fort mal défendue par les Britanniques, l'île tombe le 1^{er} juin, mais les Allemands ont subi 30 % de pertes et perdu 151 avions de transports... Le prix payé pour cette indéniable victoire stratégique montre bien à Hitler les limites des ambitions paras. Il n'y aura pas d'assaut sur Malte, Gibraltar ou l'Irlande du Nord. ■ P.G.



Kampfgruppe

D'un volume pouvant aller de celui d'une compagnie à quasiment celui d'une division, un *Kampfgruppe* (littéralement « groupe de combat », on

traduirait aujourd'hui par « groupement tactique ») est la jonction temporaire d'unités d'armes variées sous un commandement unique, le temps d'accomplir une mission. Bien qu'ancien dans son esprit, ce n'est que dans les années 1930 que le concept du *Kampfgruppe* est réellement formalisé. L'innovation repose sur l'idée de constituer pour chaque mission l'unité la mieux adaptée pour la remplir, dans un esprit tant d'efficacité tactique que d'économie des moyens, seuls ceux nécessaires étant réunis. Cette approche « sur mesure » de la tactique s'avère, à l'usage, extrêmement efficace et joue à fond sur l'esprit de corps divisionnaire de la Wehrmacht pour transcender les rivalités interarmes. Bien que séduisant, ce concept se heurte cependant bientôt à des difficultés : réarticuler en pratique les dispositifs en cours de combat se révèle difficile. En outre, les *Kampfgruppen* exigent des cadres très bien formés, denrée de plus en plus rare à la fin de la guerre. Comme ses adversaires, dont les groupements tactiques interarmes sont souvent moins spécialisés, l'Allemagne doit délaisser l'optimum pour gagner en flexibilité. Pensés comme du sur-mesure, les *Kampfgruppen* deviennent alors du « prêt-à-porter », les divisions les créant une bonne fois pour toutes le temps d'une opération en s'efforçant de les spécialiser sur une catégorie de missions : offensive, défensive, flanc-garde, etc. ■ Benoist Bihan



Kriegsspiel

Lié au jeu d'échecs par ses origines lointaines, le *Kriegsspiel* (« jeu de guerre ») trouve sa forme avec le modèle établi par le colonel prussien Julius von Verdy du Vernois en 1876. Deux partis (rouge et bleu), supposés manœuvrer des forces équivalentes (de l'ordre d'une brigade ou d'une division), s'affrontent au combat sur une carte ou un plan-relief. L'unique règle d'un jeu est la liberté de décision, le but étant de cultiver chez les officiers la rapidité d'analyse et de réaction, en dehors des schémas préétablis. Instruits au préalable des données générales de la situation dans laquelle ils sont supposés se trouver, les deux partis reçoivent un ordre à exécuter, formulé de façon susceptible d'offrir plusieurs options. Chacun doit alors faire ses choix et rédiger ses ordres en conséquence, puis réagir aux mesures adverses. Pour finir, un arbitre dégage la conclusion. Les manœuvres sur le terrain sont un prolongement du *Kriegsspiel*, où l'on recherche le réalisme, en particulier lors des grandes manœuvres annuelles. ■ P.J.

Le Stahlhelm, un casque lourd de symboles

Le fameux *Stahlhelm* (casque d'acier) associé au militarisme allemand n'est adopté qu'en février 1916, six mois après la distribution du casque Adrian par les Français.

Il innove cependant par sa conception rationnelle, confiée à un chercheur de l'Institut technique de Hanovre, Friedrich Schwerdt. Ce dernier s'inspire de la salade, casque du xv^e siècle doté d'un couvre-nuque. Lourd, encombrant, doté de grosses aspérités destinées à fixer une plaque frontale additionnelle, le *Stahlhelm* de 1916 est redessiné en 1935 pour donner naissance au casque allégé et pratique, symbole de la Wehrmacht. Hommage involontaire, c'est à un design similaire qu'aboutissent dans les années 1970 les chercheurs américains du Natick Research Lab chargés d'élaborer le nouveau casque de l'Army, le *Personnel Armor System for Ground Troops*, vite rebaptisé « Fritz ». Cette forme « idéale », confirmée sur ordinateur en croisant données anatomiques, ergonomiques et anthropométriques, est aujourd'hui la référence, notamment dans l'armée française et... la Bundeswehr. P.G.



Quatre innovations majeures : positions en profondeurs (lignes allemandes en 1918, à gauche), barrage roulant (pièces de 105 mm au printemps 1918, au centre), *Kriegsspiel* (en haut à droite, officiers de la Reichswehr autour de la caisse à sable en 1930) et largage massif de paras (image principale, exercice en 1939).



Liaison directe sol-air

Si la Luftwaffe peut s'enorgueillir d'avoir enfanté un vrai théoricien génial, c'est bien de Wolfram von Richthofen (1895-1945) qu'il s'agit. Lieutenant-colonel envoyé combattre en Espagne dans la légion Condor en novembre 1936, il y expérimente ses idées dès l'année suivante.

Son idée ? Intégrer aux états-majors franquistes des officiers de liaison de la Luftwaffe (*Fliegerverbindungsoffiziere* ou *Flivos*, photo ci-contre) dotés de radios. Primitif, ce système est perfectionné à partir de 1940 : des véhicules radio spéciaux sont intégrés aux colonnes de Panzer afin de guider directement les frappes. Richthofen n'a pas tout inventé : la collaboration tactique air-sol est cohérente avec la doctrine édictée en 1935, qui encourage une guerre brutale donc courte (toujours ce fantasme allemand...). En accélérant et fluidifiant le rythme des opérations, les *Flivos* jouent cependant un rôle clé dans les succès de 1940 et 1941. Mais faute d'avions en nombre suffisant et à cause de leur faiblesse logistique, les Allemands ne récolteront jamais totalement les fruits de leur innovation. ■ P.G.

RMN/BPK



Ordre oblique

À Hohenfriedberg, en 1745, Frédéric II surprend les Autrichiens en renforçant l'une de ses ailes, tout en dérochant l'autre, volontairement affaiblie. Cette manœuvre appelée « ordre oblique », en fait, a été inventée par le général thébain Épaminondas à Leuctres en 371 av. J.-C. [voir G&H n° 1]. Peu réutilisé, l'ordre oblique a cependant été oublié... Et Frédéric II s'en fait une

spécialité (elle lui obtiendra notamment le succès de Leuthen, remporté à un contre deux en 1757). Lui seul dispose en effet à l'époque de l'audace, du coup d'œil et aussi de l'armée parfaitement entraînée et mécaniquement disciplinée capable de déployer une aile refusée sans se placer en position vulnérable. ■ Thierry Widemann



Le pont aérien tient plus au brillant talent d'improvisation allemand qu'à la réflexion théorique.



Pont aérien

Le 28 juillet 1936, deux trimoteurs Junkers 52 de la Luftwaffe maquillés en avions civils décollent du Maroc pour Séville, inaugurant le premier pont aérien stratégique de l'histoire.

Il s'agit en effet de faire franchir le détroit de Gibraltar, tenu par la marine espagnole loyale à la république, aux troupes marocaines, élite des troupes du putschiste Franco. L'opération « feu magique » (*Feuerzauber*), montée en quatre jours sur ordre d'Hitler, est une toute petite affaire : la vingtaine de Ju 52 (plus quelques avions italiens) s'usent vite à cause des sables d'Afrique du Nord, ne laissant qu'une poignée d'avions opérationnels. N'empêche, les 13500 soldats chevronnés transportés jusqu'au 11 octobre (soit 180 soldats par jour en moyenne) contribuent à sauver la cause franquiste en péril, au prix d'un unique avion accidenté. Le pont aérien, que le général Arnold, futur commandant en chef de l'aviation américaine, considérera comme la principale innovation de l'aviation militaire de l'entre-deux-guerres, tient plus au brillant talent d'improvisation allemand qu'à la réflexion théorique. ■ P.G.



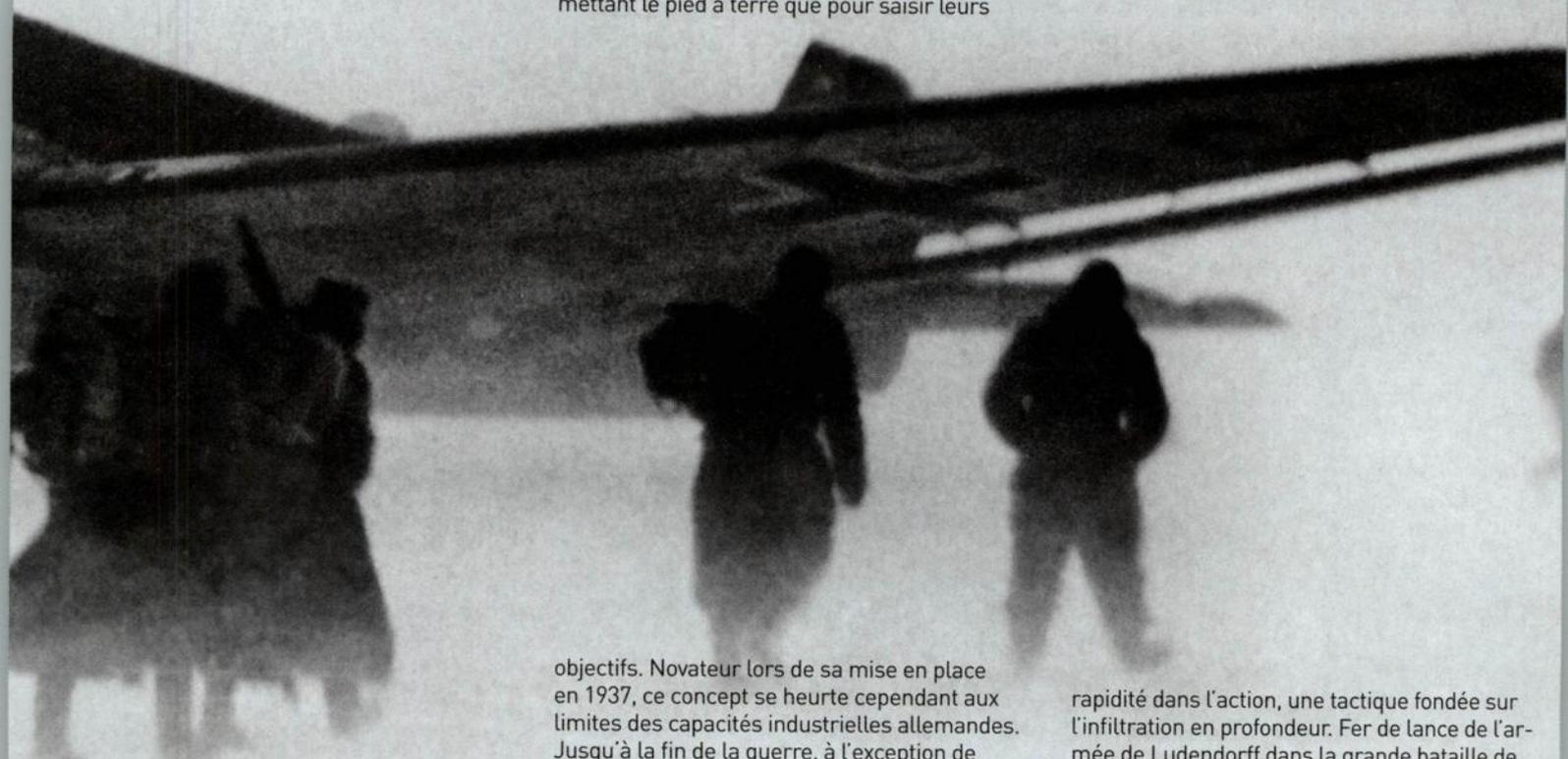
RMIN/BJPK

Panzergranadier

Dès l'origine, l'armée allemande a su considérer le combat blindé comme un tout exigeant des unités interarmes mécanisées, héritières blindées des *Sturmtruppen* (troupes d'assaut) de la Première Guerre mondiale. C'est dans le domaine de l'infanterie que cette intégration se révèle la plus aboutie. Connues à partir de 1942 sous le nom de *Panzergranadiere* (« grenadiers blindés », *photo ci-dessus*), les unités d'infanterie mécanisées de la Wehrmacht font partie intégrante de l'arme blindée. Dotées de semi-chenillés blindés, elles opèrent de concert avec les chars dans les mêmes espaces de combat, et surtout doivent se battre au maximum à partir de leurs véhicules, ne mettant le pied à terre que pour saisir leurs

Stosstruppen

La guerre de positions qui figent les fronts fin 1914 impose de créer des troupes spécialisées dans la reconnaissance en profondeur du dispositif ennemi ou dans la rupture pour ouvrir la voie à une attaque. Dans l'armée allemande, la première unité de ce type, formée de deux compagnies de pionniers, voit le jour en mars 1915. Au printemps 1916, elle donne naissance à un bataillon spécialement entraîné pour les attaques surprises, le « *Sturmabteilung Nr. 45 (Rohr)* », prototype et unité d'instruction de 15 nouveaux bataillons. En 1917, le haut commandement généralise ces unités qui comprennent quatre compagnies d'infanterie, une compagnie de pionniers, une compagnie de mitrailleuses, une section de *Minenwerfer*, une section de lance-flammes et une batterie de mortiers. Indépendamment des armes de poing et grenades, les hommes disposent d'armes automatiques, et les pièces lourdes sont démontables pour pouvoir être portées avec leurs munitions par deux ou trois hommes. Cette complémentarité donne une formidable puissance de feu. La cohésion et l'efficacité des unités sont dues à un entraînement poussé, une discipline parfaite, une très bonne connaissance du terrain, une préparation méticuleuse des entreprises, une grande



Invention de la Luftwaffe pendant la guerre d'Espagne, le pont aérien montre ses limites sur le front russe à l'hiver 1942 (*ci-contre*), où, malgré les promesses de Göring, les transports ne parviennent pas à ravitailler Stalingrad.

objectifs. Novateur lors de sa mise en place en 1937, ce concept se heurte cependant aux limites des capacités industrielles allemandes. Jusqu'à la fin de la guerre, à l'exception de quelques unités d'élite, pas plus d'un bataillon « mécanisé » sur quatre sera en fait doté de semi-chenillés, le reste se déplaçant en camion, ou, pire, à vélo à partir de la fin 1944. Le plagiat étant aussi une forme d'hommage, le concept sera cependant copié après 1945 par l'immense majorité des armées. ■ B.B.

rapidité dans l'action, une tactique fondée sur l'infiltration en profondeur. Fer de lance de l'armée de Ludendorff dans la grande bataille de France en 1918, les *Stosstruppen* y jouent parfaitement leur rôle. Elles constituent le modèle des troupes spéciales que toutes les armées développeront par la suite. ■ P.J.

Les officiers, une caste en

Propos recueillis par Pierre Grumberg

Ses victoires, l'armée prusso-allemande les doit à un corps d'officiers remarquablement formé et compétent, mais victime d'une grave cécité stratégique. Pourquoi ? Parce que cette caste de professionnels de la guerre, jalouse de ses privilèges et de ses intérêts, a toujours échappé au contrôle de l'État, explique l'historien Pierre Jardin.



Ex-membre de la Commission internationale chargée de la publication

des archives diplomatiques allemandes, Pierre Jardin est spécialiste des armées prussienne et allemande. Ancien chargé de recherche au CNRS, il a enseigné à Paris IV puis travaillé au Centre Marc-Bloch de Berlin de 1998 à 2003. Il est notamment l'auteur d'un ouvrage de référence sur la défaite allemande de 1918 et la légende du « coup de poignard dans le dos » : *Aux racines du mal : 1918 le déni de défaite* (Tallandier, 2006).

Conçu par Frédéric-Guillaume IV en 1842, le casque à pointe (*Pickelhaube*) équipe l'armée jusqu'en 1916. Celui de l'officier (ici un dragon) se distingue par les étoiles sur le porte-pointe, une pointe plus haute, des cocardes latérales spéciales... Les trous sont voués à l'aération.

G&H : Le corps des officiers prussien, puis allemand, a vécu depuis ses origines et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale une existence à part. Pourquoi ?

Pierre Jardin : La réponse tient en partie à ses origines. Tout démarre entre 1640 et 1688 avec le Grand Électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, l'arrière-grand-père de Frédéric II. Dans l'Allemagne d'alors, ravagée par la guerre de Trente Ans, les structures politiques ont explosé et les souverains n'ont plus guère de pouvoir. Pour rétablir son autorité et reconstruire l'unité du territoire, Frédéric-Guillaume s'appuie sur la noblesse en lui proposant un contrat. Si celle-ci s'engage à assumer des charges administratives et militaires, elle bénéficiera d'une propriété inaliénable, transmise par primogéniture.

Le Grand Électeur invente aussi pour les cadets de familles un *Kadettenkorps* où son petit-fils Frédéric-Guillaume I^{er} (1713-1740) va puiser les officiers de la puissante armée qu'il organise. La carrière militaire devient une fonction naturelle pour les enfants de la noblesse.

Y a-t-il une autre filière pour devenir officier ?

Frédéric II le dit lui-même, « être officier,

c'est être noble », et exclut toute autre source de recrutement. Ces origines impliquent le partage des valeurs et vertus nobiliaires classiques : sens de l'honneur, courage, dévouement au roi. Elles ont également un sens religieux, au sens protestant. Le *Beruf* — la profession — c'est aussi, littéralement, un appel à remplir une mission indiquée par le doigt de Dieu.

Et pourtant ce corps idéal va s'écrouler en 1806...

À Iéna, Auerstaedt et dans la campagne qui suit, le corps des officiers prussien se révèle au-dessous de tout. Cet effondrement physique et moral aboutit à une crise grave à laquelle le roi Frédéric-Guillaume III (1797-1840) s'efforce de remédier. Il confie alors une commission de réforme de l'armée à un militaire brillant, mais roturier et pas même prussien, **Scharnhorst**.

Quels sont les remèdes que propose Scharnhorst ?

Pour lui, tout le problème vient de ce que « la Prusse n'est pas un peuple avec une armée mais une armée avec un peuple ». Il faut donc renouer le lien entre nation et armée qui fait la force de l'armée française. Appuyée par August von Gneisenau, lui-même catholique d'origine autrichienne, la réforme aboutit à l'armée nouvelle qui reprend la lutte en 1813. Une armée de revanche, formée à l'aide de corps francs et de milices populaires, où l'on constate bientôt qu'un bon officier n'est pas nécessairement d'extraction nobiliaire. Pour la noblesse, c'est la menace de voir son statut social remis en cause, et elle va défendre ses positions. L'*Offizierkorps* va donc évoluer de façon dialectique, entre l'armée nationale voulue par Scharnhorst et élitisme nobiliaire.

Comment les nobles s'y prennent-ils ?

L'officier qu'envisage Scharnhorst possède des qualités militaires classiques — courage, coup d'œil, sens de la décision... — doublées d'une formation intellectuelle : il doit avoir

assimilé des matières abstraites, comme les mathématiques, mais aussi l'histoire, la philosophie... L'ennui est que la vraie sélection s'effectue toujours, par cooptation, au sein des régiments, où la noblesse reste maîtresse.

Il existe pourtant de nouvelles filières...

Il est désormais possible de devenir enseignant en faisant montre de qualités intellectuelles puis officier par le biais d'écoles préparatoires, les *Divisionschulen*. Mais cette filière concurrence celle des écoles de cadets. En pratique, la bourgeoisie va dominer les armes savantes — artillerie, génie — où la maîtrise des maths est indispensable. Les armes classiques — infanterie et surtout cavalerie — restent l'apanage des nobles. À de très rares exceptions, seuls ces derniers accèdent aux régiments de la Garde, l'élite qui permet d'obtenir les postes importants.

La bourgeoisie tente-t-elle de réagir ?

Non. Elle adhère au système par osmose. Les officiers bourgeois se laissent gagner par les rituels, la tradition, l'esprit de corps... À la fin du XIX^e siècle, le corps des officiers reste coupé de la nation : Scharnhorst a échoué dans son ambition.

Les gouvernements ne tentent-ils pas de démocratiser le recrutement ?

Tout le problème est que l'armée est séparée de l'État par le droit ! Jusqu'à la réforme constitutionnelle du 28 octobre 1918 qui soumet le ministre de la Guerre au Reichstag, elle échappe totalement au contrôle parlementaire. Le *Kommandogewalt*, le privilège du commandement, n'appartient qu'au souverain. Le roi (puis l'empereur) confie à son cabinet militaire la gestion des promotions, ce qui joue généralement dans le sens de la tradition.

À travers le système de formation (voir p. 48), Scharnhorst a tout de même en partie réussi son objectif



dehors de l'État



de faire de l'officier un intellectuel capable de réfléchir.

En partie seulement. Moltke l'Ancien est certes un véritable humaniste qui va à l'opéra, au musée, parle trois langues, écrit... Mais avec le temps, les matières considérées comme « non nécessaires » passent à la trappe. Ainsi, l'enseignement de l'histoire se limite seulement à l'histoire militaire ou celle des fortifications ; on ne propose plus de vision globale propre à ouvrir l'esprit. Ludendorff se vantera ainsi plus tard de n'avoir jamais ouvert un livre traitant d'un sujet autre que militaire. Cette sclérose va faire progressivement de l'officier allemand un pur technicien.

La Grande Guerre engendre-t-elle une remise en cause ?

Le problème en 1914 est de multiplier par dix une armée de 400 000 hommes encadrée par des officiers de carrière. La démocratisation s'impose donc, et se révèle efficace, comme en 1813. Rapidement formés, les officiers d'origine bourgeoise assurent le commandement direct au combat et le maniement des armes savantes. Là-dessus interviennent le désastre de 1918 et le traité de Versailles : la Reichswehr se limite à une force de 100 000 hommes, dont 8 000 officiers !

Cette contraction va jouer au profit de la vieille caste : les officiers issus du front sont pratiquement éliminés.

Le gouvernement ne perçoit-il pas les risques ?

Tous les gouvernements de Weimar veulent revenir sur le traité de Versailles et reconstituer une armée à partir du noyau de la Reichswehr : autant disposer dans ce cas de vrais « pros ». Et puis on leur a inculqué dès l'école le respect du corps des officiers.

Quelle va être l'attitude d'Hitler face au corps des officiers, dont il n'est pas issu ?

Il a besoin de la Reichswehr et ne touche pas à ses privilèges. Il leur sacrifie même ses SA. En échange, il obtient son soutien et son ralliement au régime. Ce qui n'est pas étonnant. Les nazis incarnent les traditions nationales, ils veulent un retour dans le concert des puissances européennes, revenir sur le traité de Versailles. Et cela plaît aux officiers, même s'il y a des réticents.

C'est Hitler qui, finalement, établit le contrôle politique des officiers...

Oui. Le service militaire est redevenu obligatoire en 1935, et la

démocratisation intervient à travers le nombre. Beaucoup de nazis entrent à ce moment-là dans l'armée, qui se politise nettement, surtout au niveau des jeunes officiers. Et à l'échelon supérieur, Hitler remplace les officiers de l'ancienne caste, dont il se méfie, par des roturiers, les Keitel, Jodl, Rommel, Model, Reinhardt, Schörner...

La vieille caste ne réagit que rarement : il faut attendre l'attentat du 20 juillet 1944...

Si certains officiers sont réticents face au nazisme, ils se taisent : comment s'opposer, en tout cas au début, à un chef toujours victorieux ? Il faut attendre 1944 pour que les vieux professionnels de l'ancienne caste réalisent enfin que la guerre est perdue. À Berlin, dans le Bendlerblock, là où Stauffenberg et ses camarades ont été exécutés, la plaque qui porte les noms des conjurés énumère le gotha de l'armée prussienne. Cela n'a pas été facile pour eux, car ils avaient prêté serment de fidélité au Führer. Après cela, il n'y a plus que des durs. Et il faut souligner que bien qu'ils aient eu des réticences vis-à-vis d'Hitler, les officiers allemands se sont battus jusqu'au bout. Comme des lions. ■

Des élèves officiers démontrent leurs aptitudes physiques en 1912. La vie des officiers est rythmée par les événements sociaux — prises d'armes, bals... — qui renforcent l'esprit de caste. Ils disposent même de tribunaux spéciaux chargés de trancher les affaires d'honneur.

Gerhard Scharnhorst

naît en 1755 de fermiers aisés hanovriens. Brillant artilleur et écrivain militaire, il passe en 1801 au service de la Prusse qui l'anoblit. Il enseigne alors à la *Kriegsakademie* de Berlin, où Clausewitz est son élève, puis assure en 1806 la fonction de chef d'état-major du duc de Brunswick. Après avoir combattu les Français à Auerstaedt et Eylau, il est nommé ministre de la Guerre par le roi Frédéric-Guillaume III, pour qui il réorganise l'armée prussienne. Il meurt en 1813 à Prague des suites d'une blessure reçue à Lützen.

Comment perdre les guerres

Par Benoist Bihan

N'en déplaise à ses admirateurs, l'armée allemande a perdu les deux plus grandes guerres de l'Histoire. Les limites de l'art et de l'outil militaires germaniques s'y révèlent alors d'autant plus fatales qu'elles s'aggravent mutuellement, sans être compensées par une intelligence stratégique à la hauteur de l'épreuve.

1 - Pensée militaire : l'obsession de la bataille décisive

Victoires perdues (*Verlorene Siege*) est le titre donné aux mémoires du maréchal Erich von Manstein publiées en 1955. Il y fait porter la responsabilité des échecs de la Wehrmacht à Hitler.

La **Reichsheer** désigne l'armée de terre (*Heer*) de la République de Weimar, le terme Reichswehr englobant également la Reichsmarine.

Après 1918 comme après 1945, les généraux allemands ont su se défaire de leurs défaites, les justifiant par des facteurs extérieurs : le « coup de poignard dans le dos » (voir p. 43 et 64) en 1918 et la responsabilité personnelle et unique d'Hitler en 1945. Pure malhonnêteté intellectuelle !

Si d'autres causes profondes de ces défaites invoquées par les généraux semblent moins contestables, comme l'absence de volonté politique à trouver une issue rapide au conflit ou la disproportion des ressources et des alliances, l'allégation de **victoires perdues** — victoires militaires des généraux perdues dans le domaine économique et social en 1918, politique en 1945 — ne résiste pas à l'analyse. En fait, les deux faillites de l'Allemagne sont d'abord celles de son art militaire : si c'est en dernier ressort par le choc des armes que se décident les guerres, c'est bien là que l'Allemagne les a perdues.

Le bon outil pour la mauvaise guerre

L'armée allemande, celle de 1914 à tout le moins, est certainement la mieux préparée techniquement et tactiquement au combat de son époque. Coordination des armes, formation des cadres et des hommes, compréhension de l'effet des armes modernes et intégration de celles-ci dans la conduite du combat sont meilleures au sein de la Kaiserheer, l'armée de terre impériale, que chez ses adversaires — ou ses alliés. Cette excellence technique se maintient pendant l'entre-deux-guerres, où la **Reichsheer**, grâce à son faible volume, peut entraîner ses hommes à un niveau de compétence inégalé. Après une baisse de qualité entre 1937 et 1940, due à l'expansion trop rapide de la Wehrmacht suivant le réarmement, l'excellence technique et tactique est de retour en 1941 pour l'opération Barbarossa. Constat

identique dans la marine, excellente techniquement en 1914-1918 et en 1939-1945, ainsi que dans l'aviation dont les pilotes n'ont rien à envier à leurs adversaires, au moins jusqu'en 1943. Ce degré élevé de compétence technique masque cependant l'essentiel : sa légitime obsession pour l'excellence tactique a fait de l'armée allemande de la première moitié du xx^e siècle un formidable outil... pour remporter les batailles du xix^e siècle. Si la tactique joue en effet un rôle majeur dans le succès militaire, il ne suffit plus d'avoir un système de bataille pour l'emporter dans les campagnes modernes, pour ne rien dire des guerres : à partir du moment où les nations sont susceptibles de mobiliser l'ensemble de leurs forces vives, tant humaines qu'industrielles et financières, celles-ci sont en mesure d'alimenter en permanence le combat. Il devient ainsi extraordinairement difficile d'anéantir l'armée adverse en rase campagne pour désarmer l'adversaire et le conduire à la reddition.

Une stratégie à courte vue

Ce changement majeur, l'armée allemande refuse de le comprendre avant 1914, à l'instar il est vrai de la totalité de ses adversaires : comme leurs homologues français, britanniques, autrichiens et russes, les penseurs militaires allemands s'emploient trop à éviter une guerre longue, assimilée à une véritable apocalypse autant humaine — les pertes étant à juste titre estimées colossales — qu'économique mais aussi sociale et politique. La crainte est telle que tout conflit long n'entraîne un effondrement des sociétés européennes — et même de

la « civilisation » — que les professionnels de la guerre se refusent à considérer autre chose qu'une guerre courte. Ce faisant, ils s'efforcent d'adapter aux armées modernes des méthodes de conduite des opérations d'un autre âge : en Allemagne, celle-ci prend la forme d'une « bataille totale » (*Gesamtschlacht*) continentale, passée à la postérité sous le nom de plan Schlieffen (voir p. 46). La guerre, dans cette perspective, se résume alors à une séquence stratégique unique d'anéantissement, une *Vernichtungsstrategie* : mobilisation/déploiement/*Gesamtschlacht* devant mener à l'enveloppement de l'armée ennemie suivi de sa reddition ou de sa

destruction.

Cette séquence, à répéter contre chaque adversaire, constitue l'alpha et l'oméga de l'art militaire allemand. L'ennui est qu'entre le déploiement des troupes et la fin des hosti-

lités, les méthodes de conduite des opérations demeurent fondamentalement inchangées depuis 1870. Une fois le combat engagé, celui-ci est conçu comme un tout (*Gesamt*) : il n'existe aucune solution de continuité entre les différentes actions militaires conduites d'une aile à l'autre de l'armée. C'est la force, le flot du mouvement qui doivent emporter la décision. Que ce flot s'interrompe cependant, en raison des actions de l'adversaire ou par effondrement logistique, et c'est la catastrophe : en septembre 1914 sur la Marne, par l'attaque opportune de Joffre, ou en novembre 1941 devant Moscou, à cause d'un étirement logistique devenu excessif.

Voilà bien le défaut majeur de l'art militaire allemand : pensé tout entier en fonction de la bataille, il montre ses limites dès lors qu'il faut s'inscrire

L'état-major se refuse à envisager autre chose qu'une guerre courte.

mondiales en trois leçons



Une colonne de prisonniers allemands marche sans surveillance dans une rue française en octobre 1918. Image classique d'une armée vaincue que la *Propagandastaffel* retournera à son profit en mai-juin 1940, photographiant complaisamment les restes dépenaillés de l'armée française...

Les **Paris Kanonen** (canons de Paris) sont des canons de 210 mm à très longue portée (128 km) spécialement conçus pour atteindre Paris depuis l'Aisne. Surnommés à tort Grosse Bertha (une pièce de siège de 420 mm et 10 km de portée) par les Parisiens, ces canons font 265 tués et 620 blessés du 23 mars au 9 août 1918.

Engagé à l'automne 1944, le biracteur Arado **Ar 234** est le premier bombardier à réaction de l'histoire. Rapide (740 km/h) et bien armé (1500 kg de bombes), il est handicapé par des réacteurs peu fiables. Seulement 210 exemplaires en sont construits.

Le **Type XXI** est un sous-marin classique mais doté d'une coque profilée et d'un stock de batteries électriques surdimensionné afin d'améliorer la vitesse en plongée. Seuls quatre sur les 118 construits depuis 1943 sont en état d'opérer au 8 mai 1945.

dans la durée. Ainsi, la séquence stratégique unique mobilisation/déploiement/enveloppement-destruction une fois passée, l'armée allemande qu'il s'agisse de celle de Guillaume II ou d'Hitler peine à s'adapter. Il lui faut ainsi près d'un an et demi entre la fin de la « course à la mer » d'octobre 1914 et Verdun en février 1916 pour envisager le simple maintien du front en vue d'un combat d'usure qu'aucun camp ne peut remporter. À l'attaque de Verdun ou en résistant sur la Somme en 1916, la Kaiserheer démontre qu'elle n'a, en deux ans de guerre, pas repensé ses méthodes offensives et défensives, conduisant à des pertes considérables pour un résultat nul. Cette incapacité à changer se manifeste de même en 1942 à Stalingrad, où la Wehrmacht continue d'attaquer jusqu'au-delà de ses capacités logistiques — et subit un revers d'autant plus grave que l'adversaire soviétique s'est, lui, incroyablement adapté en un an.

La logistique, gross malheur...

La doctrine stratégique reste-t-elle donc immobile ? Pas totalement : entre 1916 et 1939,

la *Gesamtschlacht* passe bien de deux à trois temps — d'enveloppement-destruction à percée-enveloppement-destruction — et sa logique évolue vers un processus d'optimisation des effets de destruction des armements dans le cadre d'un opportunisme tactique (la manœuvre stratégique dépendant désormais des résultats tactiques). Il ne s'agit cependant que d'un raffinement du même dogme. Lorsque celui-ci échoue, l'Allemagne est condamnée à la défensive stratégique, faute de savoir — ou de pouvoir — faire autrement. Et les faiblesses structurelles de forces armées entraînées, organisées et équipées en fonction d'une unique forme d'opération apparaissent alors au grand jour en même temps qu'elles soulignent les limites intellectuelles de l'art militaire germanique. Incapable de s'inscrire dans la perspective d'un conflit long, la pensée allemande néglige assez logiquement ce qui fait durer l'effort, à commencer par la logistique de théâtre. Les Allemands improvisent en permanence le redéploiement de réserves qui sont plus tactiques (locales)

qu'opératives (à la dimension d'un front) : une division d'infanterie par-ci, une *Panzerdivision* par-là, un groupe de bombardiers ou de chasse ailleurs... Et encore, ce redéploiement n'est-il possible que si l'adversaire néglige d'agir en profondeur. Que l'aviation de bombardement frappe les nœuds logistiques, que les convois de ravitaillement soient menacés, qu'une percée subite désorganise les arrières, et la défense s'effondre, comme en 1918 en France ou un peu partout au début de l'année 1944. Le soldat allemand subit alors le rythme qui lui est imposé, jusqu'à la fin, même si son efficacité tactique et technique lui permet d'infliger des pertes terribles. Qu'il faille du temps pour en finir prouve simplement que les adversaires de l'Allemagne n'étaient pas non plus parfaits, et souligne le rôle déterminant des capacités logistiques ; que rien, côté allemand, ne soit venu, même brièvement, renverser le reflux prouve les limites tant opératives que stratégiques des militaires allemands : technocrates de la guerre, ils n'ont jamais réussi à l'envisager dans une autre dimension que celle du combat. ■



Trop bons tacticiens, les Allemands estiment en 1914-1918 pouvoir se passer des chars.

2 - Effort de guerre : les mauvaises priorités

Il serait exagéré de dire que la notion d'effort de guerre naît avec la Première Guerre mondiale. L'affrontement naval entre France et Angleterre au XVIII^e siècle est gagné par la seconde avant tout parce qu'elle n'a besoin d'entretenir qu'une armée de terre minimale. Les guerres napoléoniennes sont autant affaire d'opérations militaires que de lutte entre ressources économiques, financières, humaines et matérielles. La guerre de Sécession (1861-1865) fait elle apparaître

pour la première fois l'importance de l'industrie pour la victoire finale. Si la notion de *Materialschlacht* (littéralement « bataille du matériel ») n'est donc pas neuve, elle tarde cependant à s'imposer dans la stratégie allemande.

Ces réticences tiennent certes au refus initial, tant en 1914-1918 qu'en 1939-1945, de mobiliser toutes les forces vives de la nation, choix qui découle des orientations stratégiques fondamentales des élites militaires et politiques allemandes, à commencer par le refus d'envisager autre chose qu'une guerre courte. Mais même une fois la décision prise de s'engager à fond, l'effort de guerre allemand demeure moins efficace que celui de ses adversaires. La raison tient à une conduite déficiente de l'effort de guerre dans les trois domaines clés que sont la recherche et le développement (R & D) technologiques, les choix de conception des matériels, et enfin la gestion de la production industrielle.

La technologie comme un but en soi

Les priorités en matière de R & D et la manière d'articuler recherche fondamentale, industrie et états-majors

sont les clés de la conduite d'un effort de guerre moderne. Il s'agit d'introduire le matériel le plus adapté au bon moment, mais aussi s'assurer que l'ensemble des outils technologiques à disposition demeurent compétitifs par rapport à ceux de l'adversaire. Or, l'Allemagne ne brille guère sur ces deux points.

Pourquoi ces faiblesses ? En 1914-1918, la faute en revient surtout à l'état-major. Conservateur dans ses choix technologiques, il n'encourage pas — contrairement aux Français ou aux Britanniques — des développements susceptibles de transformer le combat interarmes. Trop bons tacticiens, les Allemands estiment pouvoir se passer des chars. En outre, si cuirassés, sous-marins et avions sont aussi bons (voire temporairement meilleurs) que ceux des adversaires, la tendance est déjà manifeste à rechercher la performance technologique pour elle-même. C'est notable en particulier dans l'artillerie, où l'on multiplie, en dépit d'une piètre utilité militaire, les canons lourds sur voie ferrée type *Paris Kanonen*. Une course à la monstruosité que l'influence nazie (voir encadré p. 60) poursuivra jusqu'au ridicule... Mais,

UNE INDUSTRIE QUI PEINE À MOBILISER

11 %

C'est le supplément de main-d'œuvre consenti par le Reich à la production manufacturière entre 1941 et 1943, alors qu'elle vient d'attaquer l'URSS et les États-Unis.

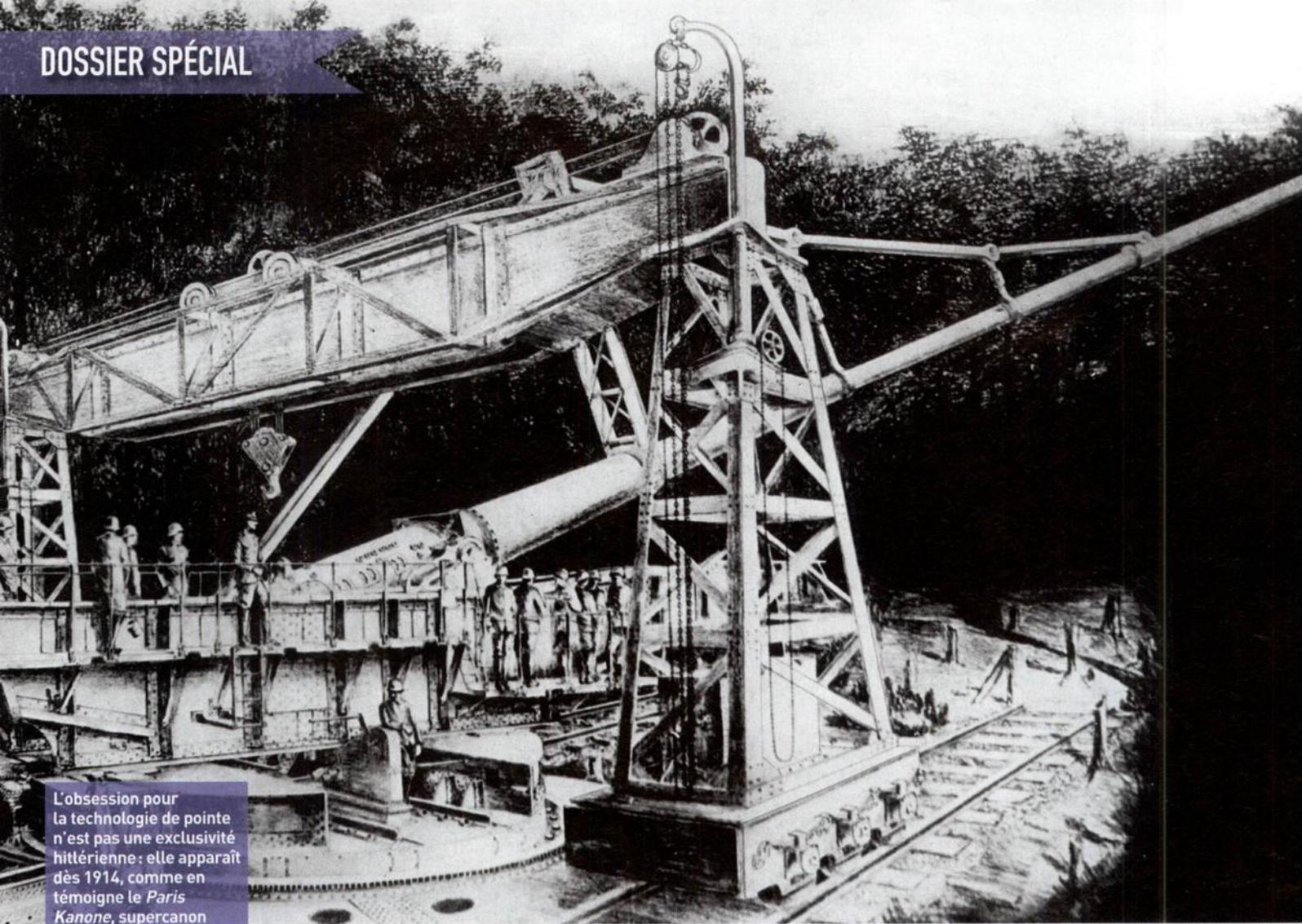
1 300 000

C'est le nombre de domestiques qui travaillent toujours en 1944 au sein des foyers allemands, soit 17 % de moins seulement qu'en 1939. Quant au secteur de l'administration et des services, il augmente entre 1940 et 1941 !

54,5 %

C'est le pourcentage de la main-d'œuvre totale destiné à l'industrie de guerre en Allemagne en 1941, contre 50,9 % au Royaume-Uni. Et pourtant la première produit moins que la seconde...

Ayant tout misé sur la réussite du plan Schlieffen, le Grand État-Major — et le gouvernement — est totalement pris au dépourvu par la défaite de la Marne (reconstituée ici pour le tournage d'un film, probablement *Der Weltkrieg*). Il faudra attendre Verdun pour trouver une idée de rechange.



L'obsession pour la technologie de pointe n'est pas une exclusivité hitlérienne : elle apparaît dès 1914, comme en témoigne le *Paris Kanone*, supercannon capable de tirer à près de 130 km. Un exploit technique bien loin de valoir l'investissement, car l'utilité militaire est quasi nulle.

de 1933 à 1945, le problème de la R & D allemande est surtout son caractère désordonné, déstructuré : les efforts sont menés sans priorité, et surtout en ordre dispersé. La faute en revient à l'incapacité de l'Allemagne à concevoir correctement

ses matériels. Pour qu'un effort de recherche appliquée soit efficace, encore faut-il fixer au bon endroit le curseur de la performance recherchée. Or, dès que l'Allemagne surmonte le conservatisme technologique initial du Grand État-Major après 1917, ce curseur ne cesse de monter jusqu'à aboutir, sous le III^e Reich, à un vrai culte de la performance. Certes, prompt à succomber à l'attrait des « armes miracles » et persuadé que la suprématie de ses armes reflète la supériorité supposée de la « race aryenne », Hitler aggrave la tendance. Mais il serait trop facile de lui imputer les ambitions excessives introduites dans le cahier des charges des chars Panther et Königstiger, des avions à réaction Me 262 et Ar 234, des U-Boote **Type XXI** (voir ces termes p. 58 et encadré p. 61).

Gagner un combat, perdre la guerre

Logique avec elle-même, l'armée allemande s'équipe d'armements accordés avec sa doctrine : à terre, dans les airs, sur ou sous les mers, les armes sont destinées à livrer

et gagner une seule et unique « *Gesamt-Materialschlacht* » : la supériorité des armes doit se combiner à celle des tacticiens pour obtenir la décision finale dans un gigantesque processus, limité dans le temps, d'optimisation des moyens de destruction. Sans penser au lendemain, l'industrie s'épuise donc à fournir des matériels complexes, impossibles à produire en nombre par manque d'une main-d'œuvre qualifiée (appelée au front), du fait de délais de fabrication trop longs aggravés par des méthodes souvent plus artisanales qu'industrielles, et, surtout, par manque de matières premières rares nécessaires aux engins de haute performance. Dans un Reich enclavé et soumis au blocus, le tungstène pour obus antichars ou le nickel pour les aciers viennent à manquer, avec des conséquences immédiates sur la qualité : en 1944-1945, les blindages des chars allemands, en alliages de substitution, deviennent cassants. Ces choix mal avisés entraînent aussi la production d'engins neufs au détriment de pièces détachées, avec les conséquences que l'on peut imaginer sur les taux de disponibilité, etc.

Le nazisme, boulet de l'économie de guerre

Les lubies d'Hitler n'ont pas seules causé la défaite de l'Allemagne, comme tentent de le faire croire les généraux de la Wehrmacht. En revanche, le nazisme a bien plombé l'inefficacité structurelle de l'effort de guerre allemand. Le pouvoir d'Hitler reposant sur des équilibres complexes entre individus au sein du parti nazi mais aussi sur des alliances politiques fragiles avec les chefs militaires et les milieux d'affaire, le régime nazi a dès l'origine pris l'aspect d'une féodalité compliquée, réduisant la possibilité d'un pilotage centralisé de la mobilisation industrielle du pays. Ce système favorise, quel que soit le mérite de leurs idées, des « chouchous » du régime comme Ferdinand Porsche, inventeur de la Volkswagen Coccinelle mais aussi de monstres ineptes comme le chasseur de char Ferdinand (72 t) et le char Maus (souris) de 188 t. Il permet également aux dignitaires du parti comme Himmler et Göring de se tailler des empires industriels. Ces facteurs de chaos sont d'autant plus difficiles à maîtriser que la nature totalitaire du régime exclut tout véritable contre-pouvoir : le nazisme entrave les efforts de ceux qui tentent de le sauver en rationalisant l'effort de guerre, à commencer par le nouveau ministre de l'Armement Albert Speer, nommé en février 1942. Ce dernier parviendra certes à améliorer le rendement, mais (heureusement) trop tard : lorsque ses mesures prennent effet au printemps 1944, le Reich croule sous les bombardements.

Non seulement l'industrie allemande est victime de la qualité excessive des matériels attendus d'elle, mais elle est handicapée par l'incapacité du gouvernement à rationaliser la production. Là où les États-Unis, la Grande-Bretagne ou, en 1914-1918, la France rationalisent leur pro-

duction autour d'un modèle donné de char ou de camion, et l'organisent pour garantir que lorsqu'il existe des doublons ceux-ci renforcent l'efficacité de l'ensemble

(en cas par exemple de problèmes sur un modèle donné), l'Allemagne, qui ne dispose pas, répétons-le, de la même capacité de production, met en concurrence de nombreuses firmes pour la réalisation de prototypes, la production d'appareils de série et de sous-ensembles comme les moteurs.

Au point culminant de cette gabegie, en 1943, l'industrie aéronautique fabrique 425 types et variantes d'avions, et la Wehrmacht aligne 151 types de camions et 150 de motos : un cauchemar pour des logisticiens déjà fort mal lotis.

Une industrie récalcitrante à la planification

La cause principale de la dispersion industrielle tient à deux facteurs surprenants. D'abord, les interférences des militaires envoyés dans les usines et qui ne cessent de réclamer des modifications de détails pour coller aux demandes du front. Ensuite, et de façon d'autant

plus surprenante que l'Allemagne des deux guerres est régie en principe par un État autoritaire, le gouvernement ne parvient pas entièrement à soumettre l'industrie à une planification cohérente. Mais la cause est justement l'autoritarisme du régime et sa structure féodale,

encore aggravée par le nazisme : les barons de l'industrie allemande tiennent des fiefs qui sont autant de groupes de pression, et ils parviennent à préserver

jusqu'au bout leurs prérogatives. Contrairement aux démocraties qui, au nom de la primauté de l'intérêt national, préemptent les intérêts du capital (pour ne rien dire de l'URSS...), l'Allemagne reste le jouet d'intérêts de castes, le « grand capital » allemand étant en 1914-1918 l'allié des militaires, puis à partir de 1933 celui des nazis, pour préserver ses privilèges par crainte d'une révolution que provoquerait la guerre. ■

L'industrie s'épuise à fournir des matériels complexes mais en faible quantité.

■ L'excellence technologique, oui mais pour quoi faire ?

Chasseurs à réaction, aile volante « furtive », missile balistique, sous-marins rapides, missiles sol-air, air-air, air-mer, superchars, fusils d'assaut...

À lire la liste et les performances de ces « armes miracles », on se demande comment les Alliés ont gagné la guerre. Mais voilà, l'efficacité d'une arme ne dépend pas seulement du calibre du canon ou de la vitesse maximale, mais aussi de sa fiabilité, de la consommation, du soutien logistique, du stock de pièces détachées... Autant de faiblesses de l'armement allemand. Complexes par excès d'ambition, de nombreux programmes sont des échecs, comme l'unique bombardier lourd de la Luftwaffe, le He 177. Ou exigent des délais de mise au point délirants. Le « fameux » chasseur à réaction Me 262 n'est disponible en unités qu'en avril 1944, trois ans après son premier vol, à cause de la fiabilité pitoyable de son réacteur. Il en va de même pour la plupart des « armes miracles », distribuées au compte-gouttes et trop tard à des troupes d'élite. Son combat, l'armée allemande le mène en fait jusqu'au bout avec des modèles d'avant-guerre (Panzer IV, Me 109...), tandis que le cheval reste le moteur principal de l'infanterie, comme sous Frédéric II ! Enfin, une arme ne vaut que par sa capacité de destruction et celle des armes tant vantées du Reich est surévaluée : aussi « imparable » qu'il soit, le missile V2 emporte 1000 kg d'explosif à 320 km soit 5,5 fois moins de charge et 3,3 fois moins loin qu'un bombardier britannique Lancaster... La supposée supériorité technologique allemande est, en fait, une légende. L'armement allemand n'a jamais brillé spécialement avant 1939

(en fait, l'innovation était plutôt française en 1914-1918, voir dossier du G&H

n° 5). Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Alliés étaient très largement en avance dans des domaines clés, comme les moteurs d'avion,

l'électronique (radar, brouillage, décryptage automatisé...) et – surtout – la physique nucléaire, seule capable de produire une arme « décisive ». P.G.

La fameuse fusée V2, premier missile balistique au monde, est une belle prouesse technologique. Mais comment l'armée allemande peut-elle espérer un miracle de cet engin imprécis, de portée limitée et dont la capacité destructrice ne dépasse pas celle d'une bombe d'avion ?



3 - Stratégie : l'escalade sans les moyens

Si l'Allemagne a bien été battue en 1918 comme en 1945 par les armes, ces défaites ne marquent pas seulement les limites d'un art militaire, mais aussi le symptôme d'une faillite de sa stratégie d'État. Reposant sur l'emploi exclusif de la force armée pour garantir, par le désarmement de tous ses adversaires possibles, l'obtention de ses objectifs politiques intérieurs comme extérieurs, Berlin se heurte pendant les deux guerres à une succession d'échecs, sans autre réponse qu'une escalade systématique. Ainsi, à l'automne 1914, l'échec sur la Marne de la bataille décisive, la *Gesamtschlacht* voulue par Schlieffen, prend l'Allemagne au dépourvu. Il faut plus d'un an au haut commandement — le gouvernement n'étant vu que comme un fournisseur de moyens — pour concevoir une nouvelle stratégie. Pas question de renoncer à l'emploi de la force : il s'agira cette fois d'atteindre le « moral » des Français, jugé proche

de rompre. L'attaque sur Verdun qui résulte de cette nouvelle approche échoue encore et conduit à un nouveau vide stratégique. Non seulement la France n'est toujours pas battue à l'ouest, mais l'armée russe, à l'est, contre-attaque avec succès en 1916, en dépit de deux années de revers sévères. Faute de solution, les Allemands surenchérisent : la guerre sous-marine devient illimitée en février 1917 (voir encadré ci-contre), puis la société allemande entière est militarisée afin de préparer les offensives dites « de la victoire » en France au printemps et à l'été 1918 (avec un piètre résultat : voir notre dossier dans G&H n° 5). La conception de celles-ci ne va toutefois pas au-delà de la percée initiale : c'est le déchaînement des forces qui doit obtenir par lui-même la décision, la percée devenant un objectif en soi.

Une surenchère futile et irréaliste

Ainsi, de l'armée ennemie à son commerce, des populations civiles (Londres et Paris sont bombardés) au tissu social ennemi (le haut commandement allemand aide les révolutionnaires russes), le catalogue des « cibles » légitimes ne cesse de se rallonger et la stratégie allemande poursuit des buts de plus en plus ambitieux... Sans comprendre que cette escalade dans la violence épuise les ressources en les dispersant et renforce celles de ses adversaires : ainsi, la guerre sous-marine illimitée, destinée à étouffer le Royaume-Uni, précipite l'entrée en guerre des États-Unis ! Pourtant, le haut commandement allemand n'en a cure. Plutôt que de regarder en face l'échec des solutions militaires et la dimension

autodestructrice de l'escalade, Berlin dénigre la réalité et s'obstine à rechercher la victoire à tout prix. En ramenant brutalement sur terre les décideurs civils et la population, l'échec des « offensives de la paix » du premier semestre 1918 en France fait s'effondrer le régime impérial, et la défaite militaire consacrée par l'armistice met fin, un temps, à l'escalade. L'entre-deux-guerres marque un retour temporaire à la vision d'avant 1914, mais la Reichswehr n'a pas les moyens de ses ambitions. L'accession d'Hitler au pouvoir en 1933 et le réarmement à partir de 1935 semblent offrir enfin aux généraux la possibilité de renouer avec les projets de Schlieffen, d'autant plus facilement que la Russie, devenue URSS, est désormais considérée comme isolée politiquement d'un conflit européen. Le réarmement annonce cependant une déception cruelle pour les chefs de la nouvelle Wehrmacht. L'une des raisons du déclenchement des hostilités en 1914 avait été la prise de conscience par les chefs militaires allemands que le temps jouait contre l'Allemagne dans le domaine des équilibres militaires. L'industrialisation de la Russie, en particulier,

■ Les trois gaffes majeures de Berlin

« Pour un mot, neutralité, si souvent ignoré en temps de guerre, pour un chiffon de papier, la Grande-Bretagne va faire la guerre à une nation parente qui ne désire rien d'autre que son amitié ? »

Ainsi parle le chancelier allemand Theobald von Bethmann-Hollweg à sir Edward Goschen, ambassadeur britannique à Berlin, le 4 août 1914. Les Allemands, en application du plan Schlieffen, viennent en effet d'entrer en Belgique, dont la neutralité est garantie par Londres depuis 1839. Les Allemands espèrent que les Britanniques, auxquels ils n'ont pas déclaré la guerre, vont rester inactifs. Mais la perspective de voir la flotte allemande à Anvers est un évident *casus belli*. L'Empire britannique entier se retourne contre Berlin, tandis que la Navy instaure un blocus dévastateur...

« Je me fiche de l'Amérique. Que peut-elle nous faire ? Ils ne traverseront pas jusqu'ici. »

C'est ce que rétorque fin 1916 Erich Ludendorff, patron de l'armée du Kaiser et partisan d'une campagne sous-marine sans restriction, au chancelier Bethmann-Hollweg, qui craint une entrée en guerre de Washington. Ludendorff a reçu des assurances des amiraux allemands : l'Angleterre sera mise à mort dans l'Atlantique. Le 31 janvier 1917, l'Allemagne annonce donc qu'elle lâche ses U-Boote. Le 6 avril, Washington entre en guerre. Le 11 novembre 1918, il y a deux millions de soldats américains en France.

« Je ne vois pas grand futur pour les Américains... C'est un pays décadent [...]. Tout dans le comportement de la société américaine révèle qu'elle est moitié judaïsée moitié négrifiée. Comment peut-on espérer qu'un État comme cela tienne debout ? »

Voilà comment Hitler voit l'Amérique le 7 janvier 1942, un petit mois après une déclaration de guerre à laquelle rien ne l'obligeait. Roosevelt, en effet, n'a évoqué que le Japon dans son discours de guerre du 8 décembre 1941. Mais le Führer, convaincu que l'armée américaine, dérivée vers le Pacifique, ne sera dangereuse qu'en 1943, veut paraître maître des événements. La leçon infligée à Ludendorff n'a pas suffi.

menaçait de faire définitivement pencher la balance en faveur de l'Entente. Plus de vingt ans après, les chefs militaires allemands doivent se rendre à l'évidence : les efforts de réarmement ne permettent pas, selon leur analyse, de compenser un déséquilibre des forces de plus en plus mauvais en cas de conflit généralisé. Comme en 1914 — où l'entrée en guerre avait été préférée à la recherche d'une autre solution au problème du déséquilibre des forces —, la réponse de l'Allemagne à l'échec initial de son réarmement est la fuite en avant.

Un escalier vers l'abîme

Pour Hitler, les deux objectifs politico-idéologiques d'une hégémonie allemande sur l'Europe (particulièrement la conquête d'un « espace vital » à l'est) et d'une « régénération de la nation et de la race allemandes » exigent de conduire une guerre dont les finalités n'ont rien à voir avec les ambitions autocrates des chefs militaires allemands. Là où ces derniers cherchent la victoire militaire — presque comme une ambition de carrière —, le Führer veut une guerre de conquête et d'extermination. En novembre 1937, Hitler force ses généraux à constater l'impossibilité d'atteindre par des moyens conventionnels une position militaire dominante en Europe. Pour échapper

à l'impasse, et faute d'alternative compatible avec leur conception strictement militaire de la stratégie, Hitler leur propose de s'engager dans un projet de transformation de l'ordre européen. Plutôt que d'accepter les limites de la force armée, les généraux allemands choisissent alors de la mettre pleinement au service du Führer.

Tout en faisant disparaître toute possibilité d'opposition sérieuse au nazisme en Allemagne, ce choix coupe une nouvelle fois la stratégie

allemande des réalités stratégiques. Les succès initiaux de l'opportunisme stratégique d'Hitler en Europe centrale — annexion (*Anschluss*) de l'Autriche en mars 1938, puis celle des Sudètes, démembrement de

la Tchécoslovaquie en 1938-1939 — achèvent de convaincre l'Allemagne et ses chefs militaires de la validité de l'alternative stratégique proposée par Hitler. Mais chaque nouveau pas en avant, s'il donne l'illusion du succès, accroît en fait les dangers : après Munich, le démembrement complet de la Tchécoslovaquie conduit à une première escalade, avec la garantie donnée par le Royaume-Uni et la France à la Pologne. L'invasion de celle-ci déclenche la Seconde Guerre mondiale, et l'escalade stratégique s'accélère.

L'Angleterre s'obstine toujours

Après la conquête de la Pologne, l'Allemagne espère un temps que son nouvel opportunisme

politico-militaire lui permettra de renouer avec son approche classique de la stratégie, reposant sur l'emploi de la force armée : la défaite de la Pologne permet en effet la concentration des moyens militaires allemands sur un seul front, l'Ouest, et la défaite de la France semble confirmer leur efficacité retrouvée. Le refus politique du Royaume-Uni de céder et de faire la paix fait cependant s'effondrer cette illusion, et, comme après l'échec du plan Schlieffen en 1914, la stratégie

allemande est en panne. Hitler répond à ce vide en grimant une nouvelle marche : la guerre, initialement menée pour refaçonner l'ordre européen, doit désormais accoucher d'un nouvel ordre

mondial, dont l'avènement résultera de l'annihilation de l'URSS, suivie de l'instauration d'une hégémonie continentale eurasiatique de l'Allemagne, prolongée par l'allié japonais en Asie.

L'invasion de l'URSS en juin 1941 est l'aboutissement de cette escalade, mais, comme en 1917-1918, la stratégie allemande porte en elle les germes de son échec. L'accroissement permanent de l'enjeu rassemble contre l'Allemagne plus de forces qu'elle n'est capable d'en affronter. En transformant par deux fois une guerre européenne en conflit mondial faute d'envisager d'autre option que la guerre pour préserver sa place en Europe, la stratégie allemande aboutit à une faillite apocalyptique payée d'un prix terrible. Que l'Europe n'a toujours pas fini de rembourser. ■

Chaque nouveau pas en avant, s'il donne l'illusion du succès, accroît en fait les dangers.

Un U-Boot vient de torpiller un cargo en 1917. En essayant maladroitement de couler l'Angleterre dans l'Atlantique, l'Allemagne commet la terrible gaffe de sous-estimer la colère américaine. Un an plus tard, les U-Boote ont échoué et la guerre est perdue.

Quand les vaincus écrivent

Par Nicolas Aubin

« Pourquoi les gens font-ils une fixette sur des militaires allemands qui n'ont pas gagné une guerre depuis 1871 ? », s'étonne le romancier américain Tom Clancy. La réponse se trouve dans une escroquerie historique, qui a permis à la mémoire des vaincus de 1945 de devenir un totem adulé par ses vainqueurs. Comment ce mythe de l'excellence militaire allemande s'est-il construit ?

Paul Karl Schmidt (1911-1997), ancien SS responsable du magazine de propagande *Signal*, reconverti dans le journalisme sous le pseudonyme **Paul Carell**, incarne l'aboutissement du processus de réhabilitation et de séduction de la Wehrmacht. Ses succès (*Sie kommen!* 1960, *Unternehmen Barbarossa*, 1963) souvent traduits ont durablement marqué l'historiographie.

En 1947, l'historien militaire S.L.A. Marshall publie *Men Against Fire*. Il y affirme que les trois quarts des GI's n'ont pas utilisé leurs armes, réflexe qu'il explique par l'intégration chez ces citoyens de l'interdit de tuer. L'authenticité de son évaluation a depuis été remise en cause.

Sa plus belle percée, l'armée allemande l'a réussie dans la littérature militaire : autobiographies de « héros », monographies d'unités, hagiographies de généraux, la croix de fer vaut son poids en or.

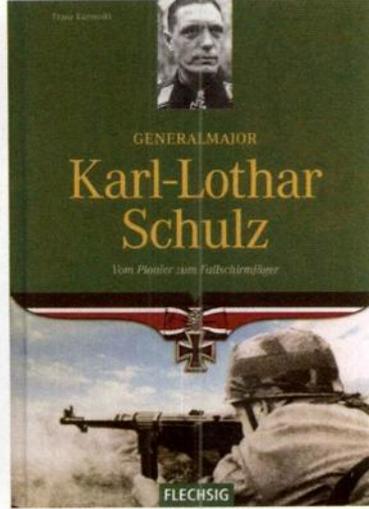
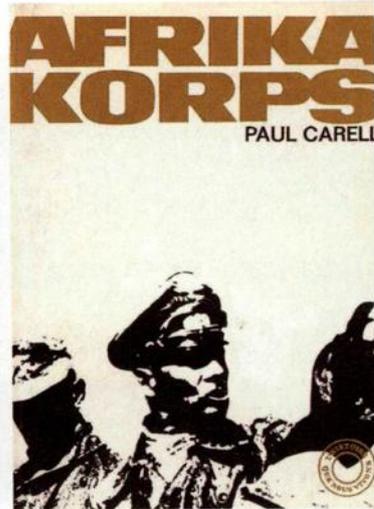
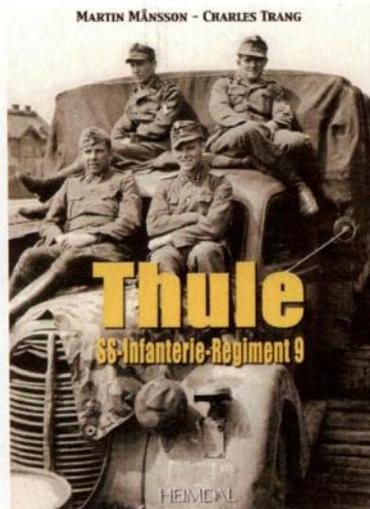
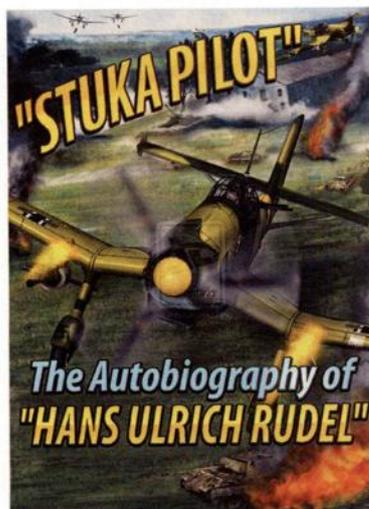
En 1946, zone d'occupation américaine, Allemagne du Sud. Le colonel Potter et son équipe de l'*Operational History (German) Section* interrogent des milliers d'officiers capturés. Sa mission : améliorer l'efficacité de l'US Army en tirant profit de l'expérience allemande. Mais Potter peine à comprendre les arcanes de la Wehrmacht, il lui faudrait un guide. Franz Halder est le candidat idéal : il a été chef de l'état-major général de l'armée de terre (OKH) de 1938 à 1942 et est fréquentable car emprisonné par Hitler après l'attentat raté de juillet 1944. Ni une, ni deux, il est libéré et prend la tête d'un groupe d'officiers chargé de relire, annoter et synthétiser 2500 manuscrits. L'homme saisit immédiatement les opportunités de ce poste. Il se rappelle qu'en 1918 l'état-major impérial, en se faisant l'historien de sa propre histoire, a transformé une défaite en un prétendu *Dolchstoß*, un « coup de poignard dans le dos » planté par les sociaux-démocrates. En 1946, Halder a l'occasion de sauver sa caste ; la sauver de la justice en persuadant les vainqueurs que la *Generalität* a été victime et non complice du régime nazi ; la sauver du déshonneur en

rejetant la responsabilité de la défaite et des atrocités commises sur Hitler ; la sauver de l'oubli en persuadant les Américains que les vétérans de la Wehrmacht leurs sont indispensables dans la lutte contre l'URSS. À titre personnel, il échappe à deux procès et poursuit une guerre contre le bolchevisme, dont il a fait sa raison de vivre.

Halder et son stratagème

Le groupe qu'il a trié sur le volet travaillera de 1947 à 1961, éliminant les passages compromettants, construisant rapport après rapport un mythe cohérent dominé par des chefs tirant la quintessence de leurs hommes et du matériel. Avec la guerre de Corée (1950), les autorités américaines lui réclament de nouveaux dossiers. En 1952, Halder est invité à Washington pour évaluer le dernier manuel d'emploi des forces américain. Il a gagné son pari : la Wehrmacht est réhabilitée, mieux même elle devient la tutrice de son vainqueur. Convié à plusieurs conférences, il découvre que son stratagème a réussi au-delà de ses espérances. Partout, il est accueilli comme un héros. « On devrait bâtir une statue pour votre carrière de soldat, d'homme et de citoyen du monde », s'exclame un

colonel conquis. Le phénomène croît avec les parutions des témoignages du tankiste Kurt « Panzer » Meyer (*Grenadiere*, 1957) ou de l'aviateur Hans Ulrich Rudel (*Aus Krieg und Frieden*, 1954). Il n'y est question que d'exploits, d'excellence technique et tactique, de camaraderie virile, de dévouement à la patrie voire d'humanisme. Dans leurs mémoires, Guderian (*Erinnerungen eines Soldaten*, 1950) et Manstein (*Verlorene Siege*, 1955) se dépeignent comme des esprits visionnaires, frondeurs, stratèges et meneurs d'hommes de génie. Quant à l'armée, jusqu'au bout, elle aurait surclassé ses adversaires, mais, comme l'écrit **Paul Carell**, « c'était toujours la même histoire : l'astuce, la bravoure et même l'esprit de sacrifice se voyaient obligé de s'incliner devant la supériorité du matériel ». Tous l'exonèrent d'une quelconque connivence avec le nazisme. De telles hagiographies n'auraient pu être crédibles sans un terreau favorable et d'actifs soutiens. Or l'armée allemande dispose d'un crédit disproportionné depuis 1871, même pas entamé en 1918. Ensuite durant la guerre, les Alliés se sont souvent abrités derrière le génie de leur adversaire pour justifier leurs



L'Histoire

Réhabilitée, la Wehrmacht devient le symbole de la résistance au bolchevisme.



Avec les jeux vidéo, nouvelle orgie de clichés, où le Rambo germanique est systématiquement représenté en compagnie de ses armes emblématiques, Panzer quelconque et Stuka. Titres en allemand de rigueur.

échecs. Enfin, après guerre, des personnalités prestigieuses (Eisenhower, Montgomery) et des historiens réputés (Liddell Hart, Blumenson) se font les avocats des vaincus et commettent des préfaces outrageusement favorables, les présentant comme de grands capitaines. En pleine guerre froide, les combattants allemands se muent en défenseurs de la civilisation en lutte contre la « barbarie bolchevique ». Il est possible de les admirer, de s'identifier à eux. Cette apologie profite aussi du discrédit jeté sur les autres armées, l'Armée rouge méprisée, la française humiliée, l'américaine à l'image écornée par les humoristes et la publication de *Men Against Fire*. Dans cet océan de médiocrité, le combattant allemand n'en est que plus rayonnant. En 1955, la victoire de Halder est totale et la nouvelle Bundeswehr est construite autour d'un encadrement complet de vétérans de la Wehrmacht. La *Generalität* se retrouve aux affaires. Les jeunes GI's sont fascinés par ces icônes qu'ils côtoient au

sein de l'OTAN. Manstein, Speidel, honorés, multiplient les mémorandums. Guderian s'enflamme : « *Le seul soldat au monde pouvant stopper l'Armée rouge est le soldat allemand. [...] L'US Army doit d'urgence adopter le modèle prussien.* » Pour autant l'impact reste marginal : si les Américains imitent la défense mobile « à la Manstein », le temps n'est plus aux grandes opérations mécanisées et les théoriciens se passionnent pour le fait nucléaire et l'aéromobilité.

La science s'en mêle

En 1973, les flottements au sein du contingent envoyé au Vietnam provoquent un regain d'intérêt pour la Wehrmacht. Dans les écoles militaires, on ressort l'étude de Shils et Janowitz sur la cohésion des groupes primaires écrite en 1948.

Les historiens militaires rouvrent le dossier. Le colonel Trevor N. Dupuy prétend démontrer mathématiquement la supériorité de l'armée allemande en concevant une contestable « *Quantified Judgment Method* » (*A Genius for War*, 1977). Il conclut que 100 Allemands sont supérieurs à 155 Américains. L'Israélien Martin van Creveld renchérit (*Fighting Power*, 1982) : « *L'armée allemande a été un*



Panzer hérissé de bidules technoïdes, tenues bariolées, armes « racées », « sexy »... Le soldat allemand, incarnation du professionnalisme nonchalant, continue de fasciner les modélistes.

magnifique outil de combat. Du point de vue moral, de l'élan, de la cohésion des troupes et de la flexibilité, apparemment, aucune ne l'égale parmi les armées du xx^e siècle. »

L'excellence militaire allemande devient une vérité scientifique. Karl-Heinz Frieser (*Le Mythe de la guerre éclair*, 1995) arrive à la même conclusion : « La force de combat de la Wehrmacht ne reposait pas sur la "dynamique du national-socialisme" mais au premier plan sur une efficacité et un rendement inhérent au système. Ceux-ci étaient le résultat d'une évolution de plusieurs siècles, lors de laquelle les militaires allemands avaient développé une machinerie fonctionnant avec une extraordinaire perfection. » Ces historiens occidentaux survalorisent l'importance de l'excellence tactique et du professionnalisme car, comme les Allemands, ils ignorent la dimension opérative de la guerre moderne. Ils sont donc « naturellement » portés à admirer le modèle allemand. L'armée allemande est ainsi devenue un parangon. Dans les casernes américaines, il n'est plus question que de *Schwerpunkt*, de *Blitzkrieg*, d'*Auftragstaktik*. Les mess se couvrent de portraits de stratèges allemands. La troupe accueille avec enthousiasme la casque « Fritz ». L'Army imitant la Wehrmacht de 1944 se tourne vers la gadgétisation.

« Si fascination il y a, c'est d'abord celle des images des matériels et des troupes d'élite. »

Le char Abrams s'inscrit dans l'esprit du Panther et le chasseur furtif F-117 dans celui du Me 262 à réaction. Ces bijoux technologiques ruineux, enfer du mécanicien, sont supposés compenser l'infériorité numérique. Cette « Wehrmachtisation » trouve son aboutissement dans une nouvelle doctrine, l'*Active Defense*.

La Wehrmachtmania gagne l'opinion publique

À cette date, l'excellence militaire allemande est devenue un cliché dans l'opinion publique. La littérature commerciale s'est emparée avec délice de ce sujet sulfureux. Aux États-Unis et en RFA, on peut citer Richard Landwehr, Mark Yerger et Franz Kurowski. En France, dès 1973, Jean Mabire a lancé la mode des monographies. La maison Heimdal en fait sa spécialité. À la fin des années 2000, elle consacre ainsi six volumes à la seule *Leibstandarte Adolf Hitler* — 2200 pages. La presse n'est pas en reste, les titres sur la Seconde Guerre mondiale y dédient le plus souvent leurs unes. Le lecteur en redemande et le *Grenadier* vend mieux que le GI. En 1991, elle compare abusivement

Liddell Hart, le manipulateur

En 1945, un homme élégant déambule dans les prisons où sont internés les généraux allemands : Basil Liddell Hart, théoricien militaire britannique discrédité par ses thèses parfois visionnaires, souvent fantaisistes, toujours excessives. Durant cinq ans, il se fait le champion des vaincus. En privé, il leur envoie des colis, leur trouve des avocats, aide leurs familles. En public, il clame leur innocence. En 1948, dans *The German Generals Talk*, il relaie les clichés du groupe Halder : si Hitler avait laissé faire ces techniciens omniscients, l'issue aurait été autre. Mais au-delà de l'empathie qu'il éprouve pour ces généraux, Liddell Hart cherche à restaurer sa réputation et quoi de mieux pour y parvenir que de convaincre qu'il est le père de la Blitzkrieg. En échange de son soutien, il espère obtenir de ces généraux qu'ils se présentent comme ses fils spirituels. Rien de moins facile face à de tels ego. Manstein refuse de déclarer que son offensive des Ardennes lui a été inspirée par le capitaine anglais. Maladroït, Bayerlein reconnaît avoir été influencé, hélas aucun des titres qu'il cite n'a de lien avec la Blitzkrieg. La mauvaise fortune de l'Anglais tourne en 1951 quand il persuade Guderian d'accepter un amendement à l'occasion de la traduction de *Panzer Leader* ; amendement n'attribuant à l'Anglais rien moins que la paternité des *Panzerdivisionen* et des pénétrations en profondeur. Dans une nouvelle version de *Generals Talk*, Guderian se dit même simple « disciple ». Enfin, lors de la parution de *The Rommel Papers*, Liddell Hart obtient de sa famille qu'elle convienne qu'il était aussi un de ses « pupilles ». Par ces « gentlemen agreements », Liddell Hart a puissamment contribué à la construction d'un mythe qui lui a bien profité.

l'opération **Desert Storm** à la victoire de Rommel à Gazala en 1942. Wehrmachtmania ? La photo accroche. Ces ouvrages luxueux puisent dans les archives de la *Propagandastaffel* et « si fascination il y a, c'est d'abord celle des images des matériels et de troupes réputées "d'élite". Ce n'est donc pas tant un succès de la Wehrmacht qu'un succès du ministère de la Propagande du Reich », constate Jean-Luc Leleu, ingénieur de recherche au CNRS. Le lecteur est ainsi immergé sans recul critique au cœur du formidable travail d'esthétisation de la violence et d'idéalisation du soldat allemand mené par les reporters de Goebbels. Le texte suscite l'adhésion du lecteur par l'émotion et l'édifie à travers des portraits construits sur le modèle des vies de saints. Franz Kurowski, dans *Panzer Aces* (2002), empile les exploits de manière outrancièrement élogieuse et la Wehrmacht est décrite comme une école de la vie à



l'idéal chevaleresque : « Ces hommes prétendent ressusciter l'ordre des chevaliers teutoniques. [...] La *Waffen SS*, c'est la "garde" de l'armée hitlérienne. Ses hommes sont donc, naturellement, les plus beaux, les plus forts, les plus braves. » [Jean Mabire, *La Brigade Frankreich*]. À les lire, au contraire des Alliés matérialistes, les Allemands ne pratiquent pas une guerre de destruction mais un acte de création tant dans la conception des opérations que dans leur exécution. Ces ouvrages empreints de romantisme sont tout bonnement révisionnistes. Il n'en est pas de même des monographies de Heimdal. Écrites dans un

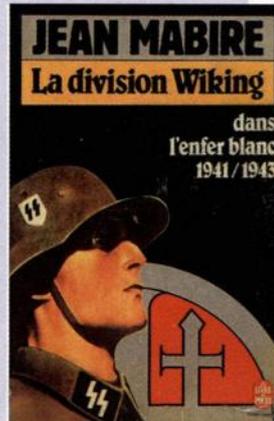
style sobre sous forme de chroniques et donc, croit-on, sans partis pris, étayées par des archives minutieusement dépouillées, obsédées par la précision des matériels, elles ont l'apparence d'études objectives. Mais à bien y regarder, elles s'inscrivent aussi dans le registre de l'épopée. Nouvelles *Anabases*, elles sont écrites à partir de sources exclusivement allemandes rarement soumises à l'appareil critique. Elles ne proposent en fait rien d'autre que le regard porté par l'unité sur elle-même et contribuent à idéaliser une armée réduite aux *Panzertruppen*. Au contact de cette prose, des milliers d'adolescents connaissent la même expérience que le lieutenant-colonel William Astore : « Quand j'étais enfant, je construisais des maquettes allemandes. Elles me semblaient plus "cool", plus félines que les Sherman. Dans mon imaginaire, l'armée allemande avait été bien plus coriace et agressive. Meticuleux, professionnel, se battant à un contre cent contre les hordes bolcheviques impies, le soldat allemand était un dur à cuire. »

La bagarre contre les idées reçues s'engage

Toute cette littérature nourrit un processus de mémorialisation, c'est-à-dire, pour reprendre l'historien Pierre Nora, « la création d'une vision commune d'un passé fantasmé (un imaginaire) entretenu par un lien affectif propre à une communauté ». Cette mémoire collective s'incarne dans des figures tutélaires (Rommel), des lieux (Kharkov), des dates (22 juin 1941), des objets (décorations), une langue (le jargon technique). Elle trouve un écho dans la suspicion de qualité traditionnellement accolée aux produits *made in Germany*. Aujourd'hui, sa communauté transgresse les âges, les classes sociales et les tendances politiques. Pour Jean-Luc Leleu, « hormis une infime minorité de nos contemporains, la fascination ne m'apparaît pas d'ordre idéologique ». Certains se retrouvent sur des sites Internet, *Feldgrau* ou *Croix de fer*, mais la plupart vivent seuls cette addiction en jouant à des wargames, en construisant des maquettes ou en collectionnant des objets. Mais « par essence, la mémoire n'est en rien figée, insiste Jean-Luc Leleu. C'est oublier un peu vite que, depuis deux à trois décennies, les travaux des historiens battent en brèche

Jean Mabire, l'idéologue

Dans les années 1970, les rayonnages se couvrent de monographies sur des unités SS, toutes dues à Jean Mabire. Sous couvert d'un récit historique, ce journaliste instrumentalise l'histoire à des fins idéologiques. Né en 1927, jeune membre du Francisme durant l'Occupation, adhérent actif au groupe Europe-Action dans les années 1960, il rejoint le Front national et devient chroniqueur régulier à *National-Hebdo*. Mais c'est au sein du Groupe d'étude et de recherche pour la civilisation européenne (GRECE) que Jean Mabire mène, pour reprendre les termes de Georges Feltin-Tracol dans son hommage en 2006, « une quête vers son propre Graal : les origines spirituelles de l'Être européen ». Il rêve d'une Europe nationaliste alternative au « matérialisme américain » et au « communisme asiatique ». Sous cet angle, ses récits s'éclairent. La *Waffen SS* incarne à ses yeux la première expérience d'armée européenne. C'est aussi un ordre capable de reforgé « l'Être européen originel », le creuset d'une jeunesse en quête d'identité. « Les jeunes SS cherchent l'invisible et l'éternel. Ils deviennent semblables à leurs ancêtres que découvrait Tacite et nomme Dieu le secret des bois » (*Les Jeunes Fauves du Führer*, 1976). C'est enfin une communauté fraternelle, expurgée de sa dimension criminelle, séduisante pour cet ancien commando de chasse en Algérie convaincu du rôle initiatique de la guerre. En mêlant style romanesque vif et haletant, il a su captiver. Le succès a été immédiat – 37 000 exemplaires vendus en moyenne – et sa dizaine d'ouvrages a largement contribué à absoudre la SS et à l'idéaliser dans l'esprit des lecteurs francophones peu informés.



DR

nombre d'idées reçues — à commencer par celle d'une armée "propre". Le mythe d'une Wehrmacht de bout en bout efficiente a déjà vécu et les travaux en cours conduiront à réviser ce jugement. » Ainsi en est-il des travaux d'Omer Bartov et Wolfram Wette sur la dimension criminelle de la Wehrmacht, de David Glantz sur la guerre germano-soviétique, de Jean-Luc Leleu sur les *Waffen SS*. Les revues commerciales si suspectes du « *pro-German Bias* » nuancent désormais souvent les clichés. Comme toutes les idoles, la Wehrmacht idéalisée est condamnée à être brûlée. ■

Pour en savoir +

- *War and Economy in the Third Reich*, Richard Overy, Oxford University Press, 1992.
- *Why the Allies Won*, R. Overy, Pimlico, 1995.
- *Cross of Iron, the Rise and Fall of the German War Machine*, John Mosier, Holt, 2006.
- *The Myth of the Eastern Front*, Ronald Smelser, Edward J. Davis II, Cambridge, 2007.
- *Les Crimes de la Wehrmacht*, Wolfram Wette, Perrin, 2009.
- *A Genius for War: The German Army and General Staff, 1807-1945*, Trevor N. Dupuy, MacDonald & Jane's, 1977.
- *The German Way of War*, Robert M. Citino, University Press of Kansas, 2005.
- *Why the Germans Lose at War*, Kenneth Macksey, Greenhill Books, 1999.

Inspirée des combats menés en 1943-1944, l'*Active Defense* est adoptée en 1976 par l'US Army. Vivement critiquée, cette doctrine n'offrant pas de perspectives de victoire opérationnelle sera remplacée dès 1982 par la novatrice *Airland Battle* imprégnée d'opérative... soviétique.

Si l'enveloppement par le désert rappelle bien Gazala, *Desert Storm*, l'opération de libération du Koweït, application de l'*Airland Battle*, est l'héritière de l'opérative soviétique et non de la Blitzkrieg (*maskirovska* construite autour de la menace d'un débarquement, attaques de dislocation sur un large front). Le nom est d'ailleurs un hommage à *August Storm*, nom de l'opération soviétique contre les Japonais en 1945.

COMMANDEZ-VITE!

DU FILM DE GUERRE

Votre DVD
et son livret pour

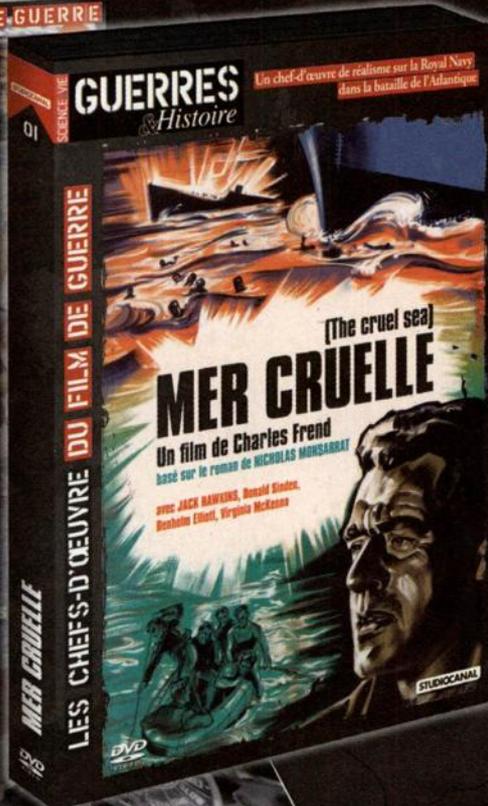
**2€
95**
SEULEMENT!

1^{ER} ENVOI

DOSSIER
Mer cruelle
La bataille de l'Atlantique
Pourquoi les U-Boote ne pouvaient pas

Visuels non contractuels

N°1



VOTRE OFFRE :

20 films d'anthologie
et 20 livrets collector

20 DVD D'EXCEPTION

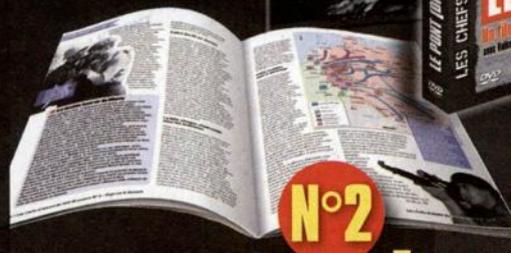
- Les vrais chefs-d'œuvre du film de guerre, sélectionnés par la rédaction de *Guerres & Histoire*.
- Des films magistraux, rares, introuvables, et même parfois inédits en DVD !

20 LIVRETS COLLECTOR

- Des livrets de 16 pages, véritables magazines réalisés par la rédaction de *Guerres & Histoire*, et conçus comme le prolongement des thèmes traités dans chaque film.
- Infographies, interviews exclusives, analyses et dossiers complets...
Un contenu inédit, fruit du savoir-faire de *Guerres & Histoire*.

AVEC
CHAQUE DVD
1 LIVRET
COLLECTOR

Recevez chez vous une collection unique, avec, à chaque envoi, des DVD et des livrets d'exception introuvables ailleurs ! Chaque DVD est accompagné d'un livret proposant l'analyse historique du film par la rédaction de *Guerres & Histoire*. Une offre exclusive et incontournable !



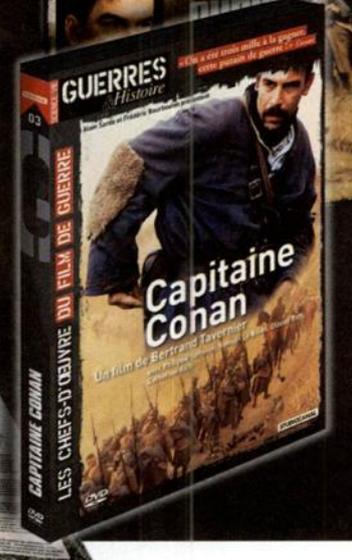
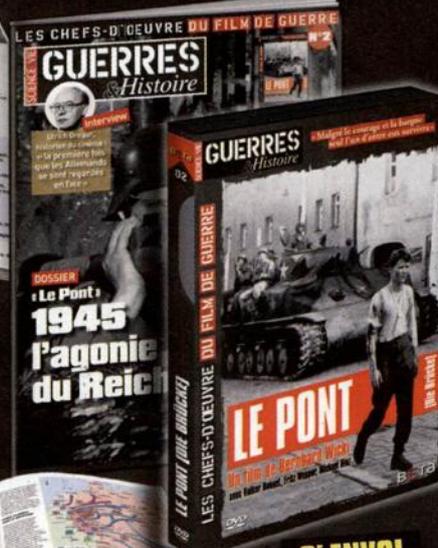
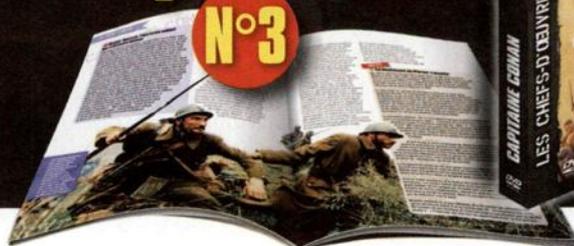
N°2

+

N°3

2^È ENVOI

Vos 2 DVD
et 2 livrets pour
**4€
95**
SEULEMENT!



BETA LE POINT © 1999 Fono Film / © 2012 Beta Film. Tous droits réservés.
STUDIOCANAL - Studio 37 - TF1 Films Production. Tous droits réservés.
CAPITAINE CONAN © 1996 STUDIOCANAL - Studio 37 - TF1 Films Production. Tous droits réservés.

UNE COLLECTION INÉDITE DE 20 VOLUMES UNIQUEMENT DISPONIBLE PAR CORRESPONDANCE !



**EN CADEAU : le film russe
ILS ONT COMBATTU POUR LA PATRIE** de Sergueï Bondartchouk,
en **DOUBLE DVD**, envoyé avec votre 3^e colis.

3 OPTIONS DE SOUSCRIPTION

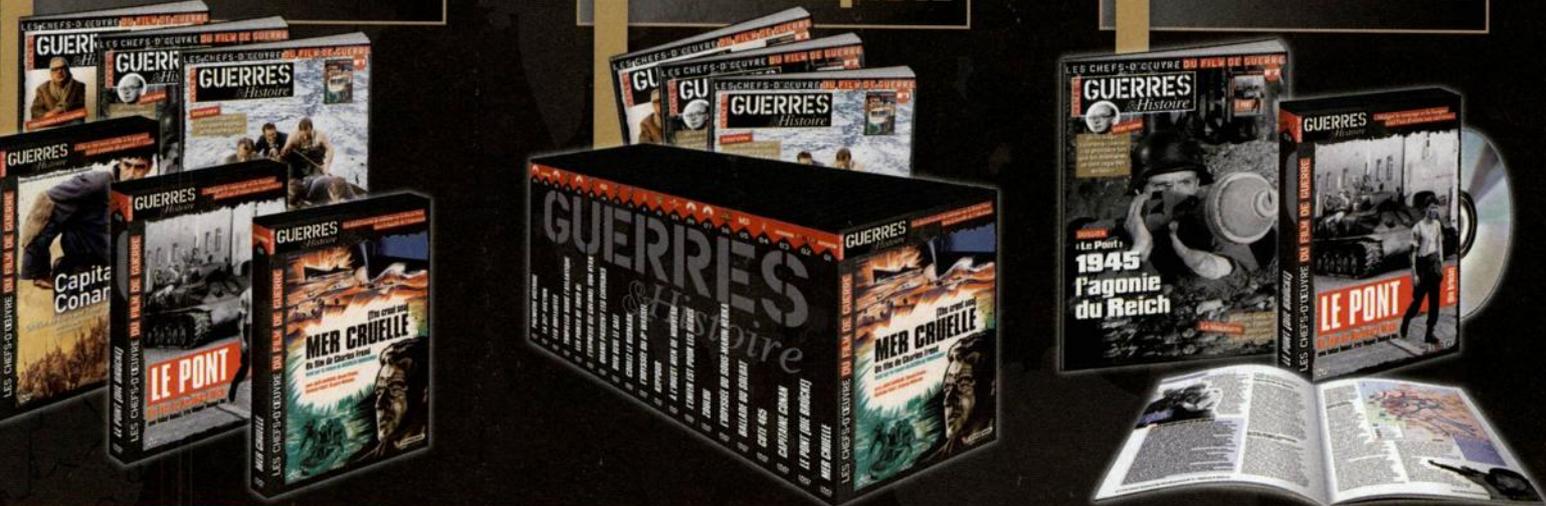
Abonnez-vous sans engagement

OU

La collection complète

OU

Les volumes à l'unité



Commandez vite par internet www.collection-guerresethistoire.com
ou sur **facebook** ou par mail : collectionsmondadori@phoneavenir.fr
ou par téléphone au **02 77 63 11 59** en donnant le code promo : **MGHUO**

pour : © 2000 - MP Productions - Agav Habitat - Le Studio Canal - Arte France Cinema - © 2001 France TELEVISION DISTRIBUTION. Tous droits réservés. / La 317ème section - © 1965 - STUDIOCANAL / BENITO PEROLDI (maquière). Tous droits réservés. © 2008 StudioCanal / Ballade du soldat : © Les studios Mosfilm de Moscou, 1959. © RUSCOCO, 2000. tous droits réservés. / Coulez le Bismark : © Twentieth Century Fox Home Entertainment, Inc. Tous droits réservés. / Torpilles sous l'Atlantique : © 1950 Twentieth Century Fox Home Entertainment, Inc. Tous droits réservés. / L'odyssée du sous-marin Nerka : sans silent, nun deep © 1958 Metro-Goldwyn-Mayer Studios Inc. Tous droits réservés. / Ils ont combattu pour la patrie : © Les studios Mosfilm - 1975 - © RUSCOCO, 2005. Tous droits réservés.

Ravenne 1512, et la guerre

Il y a exactement cinq cents ans, en Italie, les Français combinent pour la première fois les atouts des trois armes — artillerie, infanterie et cavalerie — pour écraser les Espagnols. Succès sans-conséquences stratégiques, certes, mais à la longue postérité militaire.



moderne fut !

Par Pascal Briost



Sous l'orage de fer qui se déchaîne deux heures durant, des milliers d'hommes tombent sans combattre...

Hachés par les canons du duc de Ferrare, les *jinetes* espagnols (de face) chargent... et se heurtent aux arbalétriers montés et aux stradiots, les mercenaires balkaniques armés « à la turque » recrutés par les Français.

G. Rava

Le mercenaire navarrais **Pedro Navarro** (1460-1528) est un vétéran des guerres de la péninsule italienne, où il combat depuis 1487. Après avoir piraté contre les Turcs, il devient ingénieur en chef de Gonzalve de Cordoue, *El Gran Capitan*. Il sert en mer Ionienne et à Naples, où il utilise avec succès la technique des mines, puis en Afrique contre les Barbaresques. À Ravenne, où il dirige l'infanterie espagnole, c'est lui le maître d'œuvre du camp retranché. Prisonnier, il passe au service des Français et joue un rôle clé à Marignan. Finalement repris par Charles Quint, il est étouffé dans sa prison.

Gaston de Foix (1489-1512), duc de Nemours, est le petit-fils du poète Charles d'Orléans et le neveu de Louis XII. Il révèle dès son plus jeune âge un talent étonnant à la guerre. Nommé commandant de l'armée française du Milanais à 21 ans en 1511, le « Foudre d'Italie » brille dans la reconquête. C'est un adepte de la guerre de mouvement et le véritable penseur de la stratégie utilisée à Ravenne.

Trente ans de guerres d'Italie

- 1494:** Le roi Charles VIII fait franchir les Alpes à ses troupes. Le royaume de Naples est conquis. Florence devient une république favorable aux Français.
- 1495:** Au retour de l'expédition, Charles VIII est défait à Fornoue par le marquis de Mantoue.
- 1499:** Le roi de France Louis XII fait valoir ses droits héréditaires sur le Milanais et sur Naples. Le duc Ludovic Sforza est chassé de Milan.
- 1500-1503:** César Borgia, appuyé par Louis XII, se taille les armes à la main une principauté qui va des Marches à la Toscane.
- 1503:** Mort du pape Alexandre VI et chute de son fils César Borgia à l'accession du nouveau pape Jules II, Giuliano Della Rovere.
- 1507:** Révolte de Gênes contre les Français. Louis XII fait le « voyage » et reprend la ville.
- 1508:** Jules II forme avec Louis XII et l'empereur germanique Maximilien I^{er} la ligue de Cambrai afin de reprendre des terres conquises par les Vénitiens.
- 1509:** Victoire de Louis XII à Agnadel. En enlevant toutes les possessions de terre ferme de Venise, il devient trop puissant.
- 1510:** Reprise de Padoue aux Impériaux par les Vénitiens. Renversement d'alliance: le pape, qui craint une domination française du Nord de l'Italie, signe un traité avec Venise.
- 1511:** Établissement d'une Sainte Ligue entre la papauté, les Vénitiens et les Espagnols – rejoints par les Anglais et les Suisses – contre les Français. Maximilien I^{er} apporte son soutien à la France.
- 11 avril 1512:** Bataille de Ravenne, victoire française.
- 1512-1513:** Les Français sont chassés de Lombardie. Mort de Jules II.
- 1515:** Le nouveau roi François I^{er}, victorieux à Marignan, reprend le Milanais.
- 1522:** Défaits à La Bicoque, les Français perdent le Milanais.
- 1525:** Une ultime tentative de reprise du Milanais échoue à Pavie. Battu et fait prisonnier, François I^{er} abandonne les prétentions françaises.

Dans leur camp adossé au fleuve Ronco, derrière tranchées et chars à faux, les fantassins espagnols du vice-roi de Naples Ramon de Cardona et du général ingénieur **Pedro Navarro** attendent anxieusement, arquebuses ou piques à la main, face aux canons ennemis. Il est 8 heures en ce jour de Pâques 1512 et, à quelques centaines de mètres, les artilleurs français de **Gaston de Foix** ont chargé leurs batteries, allumés les mèches... Les chevaux des compagnies du *condottiere* **Fabrizio Colonna**, qui doit protéger l'entrée du camp retranché espagnol, piaffent de nervosité. De l'autre côté du Ronco, le redoutable capitaine français Yves d'Alègre a lui aussi mis en place les canons de ses Gascons, menaçant de prendre la cavalerie adverse sous un feu croisé. Et ce ne sont pas les seules pièces mises en place par les soldats de Louis XII: à 2 km au sud, d'autres canons, ceux du duc de Ferrare, pointent vers les *jinetes* (cheval-légers) du marquis de Pescara leurs museaux sinistres. Soudain, un bruit assourdissant déchire le silence et annonce une nouveauté: pour la première fois sur un champ de bataille, les canonnières se livrent à une véritable préparation, d'une intensité inédite. C'est un

carnage. Un boulet fauche d'un coup 32 lanciers en armure de Colonna, non loin du général lui-même. Lorsque la pluie de fer s'abat sur eux, les piquiers de Navarro payent cher, eux aussi, le prix de l'ordre serré, avant d'être incités à s'abriter derrière les fortifications. Mais les Espagnols ont également des canons, qui répondent aussitôt, hachant menu les arbalétriers gascons. Leur capitaine et celui des **lansquenets** avec lequel il discutait sont coupés en deux par la même salve. Seules les hallebardes des lansquenets maintiennent sur le champ de bataille les soldats qui paniquent. Sous l'orage de fer qui se déchaîne deux heures durant, des milliers d'hommes tombent sans combattre... Mais Navarro sait l'avantage que lui donne sa position retranchée. Et Gaston de Foix est déterminé à ne pas sonner la charge avant d'avoir affaibli son ennemi. À ce jeu, celui des deux qui craquera le premier perdra la bataille...

Foi papale contre Foix royal

Cette boucherie revendique, comme souvent, de nobles origines. La scène qui se déroule non loin des murs de Ravenne, brillante métropole du Nord italien, est l'un des nombreux retournements des « guerres d'Italie » (voir ci-contre). Le duc de Milan, Louis XII et son alliée locale, la cité de Ferrare, inquiètent et unissent contre eux, en octobre 1511, des ennemis d'hier: le Saint-Siège, l'Espagnol Ferdinand d'Aragon, Venise, les cantons suisses et... le roi d'Angleterre Henri VIII. Pour contrer l'offensive de cette « Sainte Ligue », Louis XII expédie à Milan son neveu Gaston de Foix à la tête de 23 000 hommes. Ce dernier n'a que 23 ans mais est déjà un grand général: sa campagne en Romagne et Vénétie début 1512 délivre Bologne assiégée, récupère Brescia... Mais le temps joue contre lui, car Henri VIII menace de prendre la France à revers depuis la Manche. Il faut donc en finir, et vite.

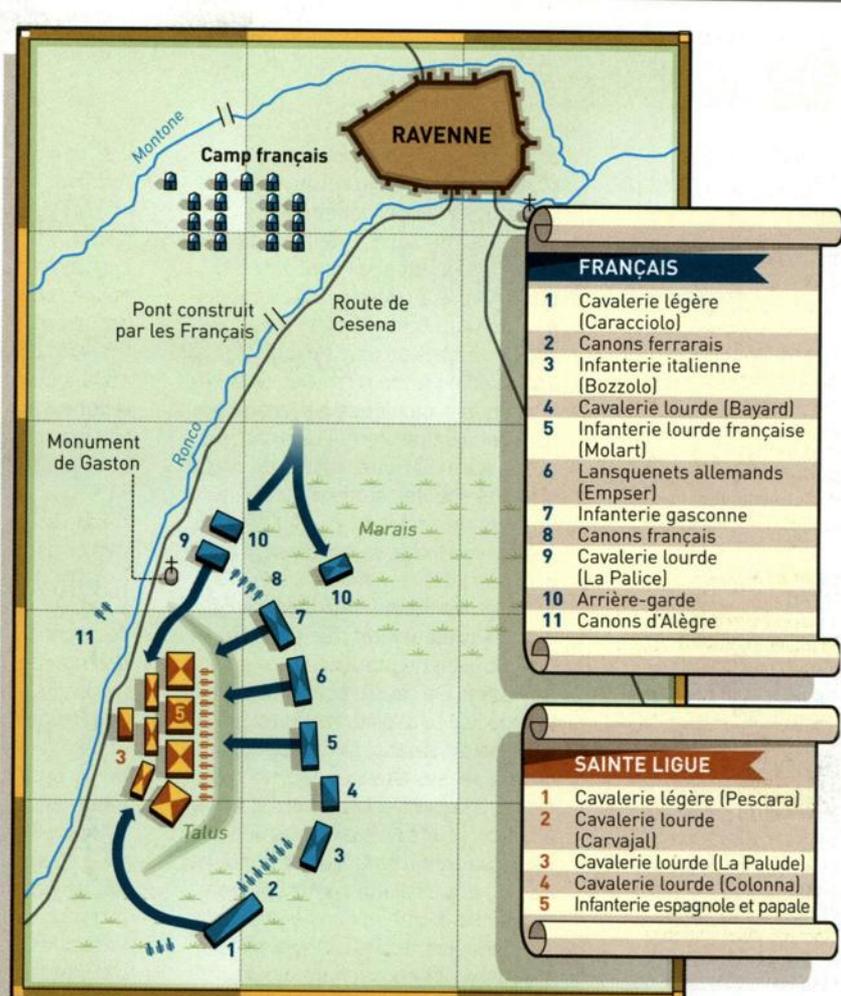
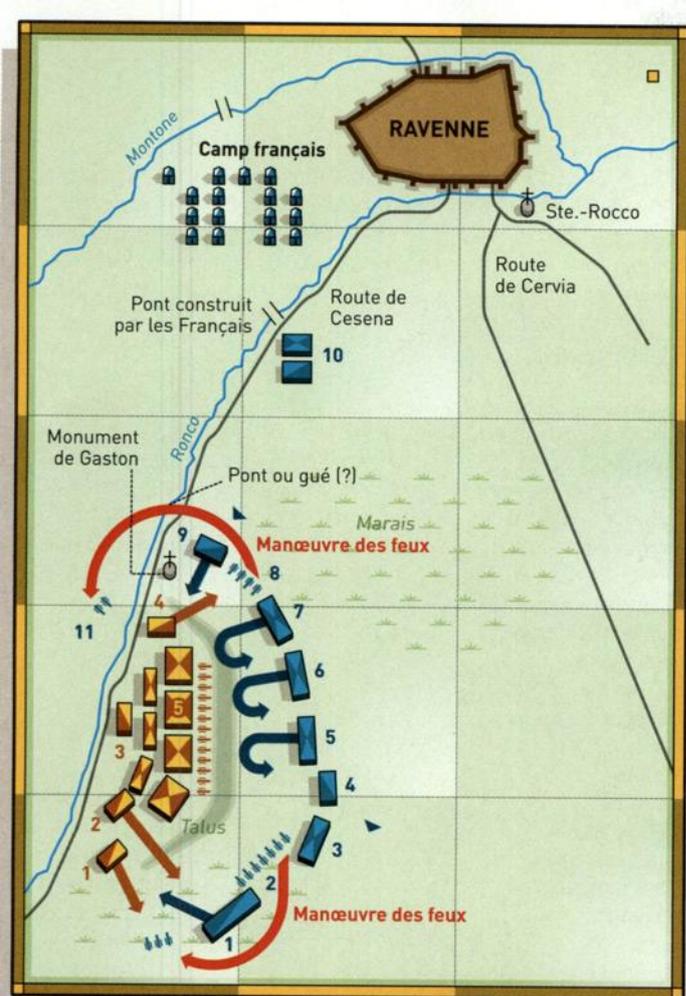
Pour amener les hispano-pontifi- caux à l'affronter en rase campagne, Foix met, fin mars, le siège devant Ravenne. Bien vu: Jules II, le pape soldat, ne peut se permettre de perdre cette place forte, point névralgique du commerce adriatique. La Sainte Ligue dépêche en hâte une force de secours de 16 000 hommes. Le 11 avril, avant que les Français ne fassent brèche dans les murs de la cité, l'armée de Ramon de Cardona commence à creuser des tranchées le long du fleuve Ronco, au sud de Ravenne, dans une zone mal commode entourée de marais et de fossés en eau. Ces tranchées, et le



camp qui va y apparaître, vont conditionner la bataille à suivre, que l'on peut découper en quatre phases principales.

Les Espagnols construisent une boîte solide...

La première phase correspond à la mise en position des deux partis et au duel d'artillerie déjà décrit. Cardona possède là un atout majeur: Pedro Navarro, spécialiste des fortifications et des mines. C'est ce dernier qui met en place le dispositif de défense de terre sur lequel comptent les Espagnols: le fleuve d'un côté, les marais de l'autre et, sur le côté où surgira nécessairement l'assaillant, une forte tranchée, des trappes et des ouvrages de terre derrière lesquels se cachent l'infanterie ainsi que 20 pièces d'artillerie légère propres à supporter, pense-t-on, tous les assauts. Et il n'y a pas que des canons: les Espagnols alignent aussi de curieux engins, qu'évoque dans ses *Mémoires* Robert de La Marck (seigneur de Fleuranges, futur maréchal de France), témoin du combat à 22 ans: « Pedro de Navarre avait fait faire un parc à langue de bœuf de fer sur



FRANÇAIS

- 1 Cavalerie légère (Caracciolo)
- 2 Canons ferrarais
- 3 Infanterie italienne (Bozzolo)
- 4 Cavalerie lourde (Bayard)
- 5 Infanterie lourde française (Molart)
- 6 Lansquenets allemands (Empser)
- 7 Infanterie gasconne
- 8 Canons français
- 9 Cavalerie lourde (La Palice)
- 10 Arrière-garde
- 11 Canons d'Alègre

SAI NTE LIGUE

- 1 Cavalerie légère (Pescara)
- 2 Cavalerie lourde (Carvajal)
- 3 Cavalerie lourde (La Palude)
- 4 Cavalerie lourde (Colonna)
- 5 Infanterie espagnole et papale

chevrettes, et puis forces chaînes et charrettes entre deux, et avait là-dedans force arquebuses à crochet... »
 Traduction : l'Espagnol a conçu des chars à deux roues — sans doute inspirés du tacticien romain Végèce (IV^e siècle) ou de l'ingénieur militaire italien Valturio (XV^e siècle) —, équipés d'une longue pique à l'avant, de trois ou quatre arquebuses montées en série et de lames de faux sur les roues. Ils sont destinés à créer une ligne d'obstacle et éventuellement, grâce à un timon par lequel plusieurs hommes peuvent les pousser, à désorganiser de façon dynamique toute formation de piquiers ou colonne de cavalerie montant à l'assaut. À l'arrière du camp retranché de forme convexe se rangent deux lignes de quatre corps de bataille d'infanterie (forts chacun de 1000 fantassins), flanquées à gauche par les 670 lances de Fabrizio Colonna et, à droite, par les 490 lances espagnoles du capitaine Alfonso Carvajal et les 1700 cheveu-légers (*jinetes* portant armures légères, courtes lances et boucliers ronds) et arquebusiers montés du marquis de Pescara. La cavalerie se trouve ainsi prête à sortir, par les ailes, du dispositif défensif. Derrière le gros de l'infanterie espagnole se tiennent en réserve d'autres soldats espagnols lourdement armés et 2000 fantassins pontificaux ainsi

qu'une unité de cavalerie lourde commandée par le marquis de La Palude. Les carrés d'infanterie combinent des piquiers dont l'arme de plus de 5 m peut stopper n'importe quelle charge de cavalerie, et des manches (*mangas*) latérales d'arbalétriers et d'arquebusiers.

... mais les Français créent l'ouvre-boîte mobile

Face à la défense hispano-pontificale, les Français sont en place dès l'aurore. Gaston de Foix, prévoyant, a fait construire pendant la nuit un pont sur le Ronco par ses pionniers. Passent d'abord les 5000 lansquenets de Jacob Empser et les 900 lances de La Palice et du duc de Ferrare, afin de couvrir l'artillerie de campagne. Les canons ferrarais, au sud, sont eux couverts par les cheveu-légers du Napolitain Caracciolo (arbalétriers montés, cavaliers éclaireurs appelés « stradiots »). Entre ces deux extrémités viennent se placer dans l'ordre, en partant du sud, un corps d'infanterie italienne, le principal corps de cavalerie (780 lances) mené par le fameux Bayard, le gros de l'infanterie commandé par Odet de Lautrec (3000 hommes), les piquiers picards et les arbalétriers gascons, les lansquenets et 3500 arbalétriers gascons supplémentaires. La supériorité numérique de Gaston de Foix

(le rapport est de 1,4 pour 1) est accrue par l'artillerie : les Français ont apporté 30 canons, le duc de Ferrare 24, soit 2,7 pièces contre 1. Cette supériorité, mais aussi et surtout l'emploi astucieux qui en est fait, va emporter la décision lors de la seconde phase de la bataille. Si l'infanterie espagnole finit par s'abriter derrière les ouvrages de Navarro, les cavaliers, eux, restent exposés... Or, le duc de Ferrare a envoyé des pièces à sa gauche, qui tirent sur le flanc des cavaliers espagnols de Pescara. Fatigués de se laisser tailler en pièces, les *jinetes* chargent les canons... et les cheveu-légers français qui les défendent. Les gendarmes de Lautrec accourent immédiatement à la rescousse. Sur l'aile gauche de la Ligue, également pris sous le feu des canons français, Colonna se jette à son tour lance au poing sur la division de cavalerie de La Palice. Ce dernier reçoit assez vite des secours de Bayard et, surtout, d'Alègre : ce dernier a fait traverser le Ronco à deux canons, qui tirent dans le dos des cavaliers de Colonna. Pris entre deux feux, ils sont décimés. Les Français ont, déjà, une option sur la victoire. Parallèlement aux affrontements déjà évoqués démarre une troisième phase de combat, indécise. Au centre, Gaston de Foix prend en effet l'initiative d'une attaque et lance

Espagnols et troupes papales s'abritent dos à la rivière Ronco dans un puissant camp retranché. Mais les Français et leurs alliés italiens ont des canons... Tout commence (carte 1) par une forte préparation des canons de la droite française, que les cavaliers du *condottiere* Colonna ne peuvent faire autrement que de charger. Ils se trouvent alors pris entre les chevaliers de La Palice et les canons envoyés dans leur dos par-delà le Ronco... Malgré l'échec des Français au centre et un combat de cavalerie indécis à l'aile gauche, Colonna (carte 2) ne peut empêcher l'ennemi d'entrer dans le camp retranché, où, piégés, les Espagnols sont anéantis.

Fabrizio Colonna (1450-1520) appartient à la grande famille de *condottiere* romains (capitaines de troupes mercenaires) des Colonna. Sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, il se bat en 1503 au Garigliano. Il est l'un des inspirateurs de *L'Art de la Guerre* de Machiavel.

Les **lansquenets** [*Landsknecht*: « valets de la plaine », voir illustration p. 72] sont des fantassins mercenaires armés de piques et halberdars, aussi appréciés des généraux que détestés des civils envahis. Pour la plupart recrutés en Allemagne, ils obéissent en principe aux empereurs Habsbourg. Mais ils servent en réalité tous les souverains, pourvu qu'ils paient, tout au long du XVI^e jusqu'au XVII^e siècle.

Pour en savoir +

- *1512, la battaglia di Ravenna*, Mauro Mazzotti, Danilo Montanari Ed., 2011.
- *A History of the Art of War in the XVIth Century*, sir Charles Oman, Greenhill Books, 1991 (facsimilé de l'édition 1937).
- *Les Guerres d'Italie : des batailles pour l'Europe (1494-1559)*, Jean-Louis Fournel, Jean-Claude Zancari, Découvertes Gallimard, 2003.
- *Atlas des guerres de la Renaissance*, Thomas Arnold, Autrement, 2002.
- *Mercenaries and their Masters, Warfare in Renaissance Italy*, Michael Mallett, William Caferro, Pen & Sword, 2009.

arbalétriers gascons et piquiers picards à l'assaut du retranchement espagnol. Mauvaise idée : les arquebusiers cachés derrière le talus de la tranchée les accueillent de leurs salves destructrices et les poussent au repli. Deux compagnies sortent même de leur retranchement et finissent par se retrouver derrière les lignes françaises. Les lansquenets passent à l'assaut, mais les chars à faux et des hommes armés de boucliers et d'épées stoppent leur élan. Les survivants français et allemands, galvanisés par le combat de cavalerie qu'ils aperçoivent à leur droite, tentent une ultime attaque, pour reculer encore devant l'intervention de soutien de Fabrizio Colonna. Cet échec est pourtant le tournant de la bataille. Car, tandis que les gendarmes de Gaston de Foix obligent les piquiers espagnols poursuivant les lansquenets à adopter une position défensive, la cavalerie de La Palice, chassant celle de Colonna battue, pénètre enfin dans le camp retranché et inflige des dégâts aux bataillons ennemis. L'infanterie de Gaston de Foix achève alors le travail, n'épargnant que quelques prisonniers et un groupe compact de 2000 fuyards. Les deux compagnies qui avaient poursuivi les Gascons quelques heures plus tôt et avaient pris la route de Ravenne, obligées de rebrousser chemin, sont prises en chasse par Gaston de Foix lui-même. Oubliant ses responsabilités pour retrouver l'impétuosité des chevaliers de jadis, Gaston charge à la tête d'une poignée de suivants et se fait tuer...

Coulevrines et haquebutes à croc, les canons de Ravenne

L'artillerie de campagne des années 1510 est formée de plusieurs types de pièces. Les plus lourdes sont les coulevrines, pièces fondues de 700 à 1100 kg de bronze. Elles sont montées sur des affûts à roues ferrées d'où elles peuvent tirer et articulées sur des tourillons permettant de varier la hausse. Elles se définissent par un rapport entre leur longueur et leur calibre bien supérieur à celui du canon (plus de 20) qui leur permet de guider le boulet le long de la volée sans avoir besoin d'utiliser une bourre. Les grandes coulevrines tirent, près de 50 fois par jour à plusieurs milliers de pas avec 11 kg de poudre, des projectiles de 2 à 2,5 kg. Elles doivent être tractées par 6 chevaux (jusqu'à 18 parfois). De telles pièces sont servies par un équipage formé d'un maître canonnier, d'assistants équipés de brouettes, de chargeoirs (instruments destinés au chargement de la poudre) et d'écouvillons (brosses cylindriques montées sur un manche pour nettoyer le canon), d'un charpentier, de pionniers et de conducteurs s'occupant du trait et des chariots de munitions. Le *Gran' diavolo* du duc de Ferrare était sans doute une coulevrine double exceptionnelle capable de tirer des boulets de plus de 11 kg. Ces armes sont complétées par des pièces plus légères : fauconneaux, faucons et sacres. D'un rapport volée/calibre de 40, elles sont tractées par deux chevaux. Elles tirent des boulets de 0,4 à 3 kg. Les haquebutes à croc, d'un calibre encore inférieur, sont montées sur des charrettes ou dans des chars à faux apparentés à des mantelets, tels ceux utilisés par Pedro Navarro.



Un chevalier de l'armée pontificale charge lance au poing. Obsolète ? Pas encore ! La cavalerie lourde, avec La Palice et Bayard, joue un rôle capital à Ravenne. Mais son succès repose sur l'emploi avisé des autres armes.

Les fuyards s'échappent en longeant la rivière. Et Bayard, ignorant la triste fin de son général, les laisse continuer leur route. Il est d'ailleurs grand temps que la boucherie se termine.

Des retombées stratégiques minimes

Au soir de la bataille, le bilan ressemble fort à une victoire à la Pyrrhus. Certes, la Sainte Ligue a perdu près de 10000 hommes, 11 de ses 12 colonels d'infanterie, un tiers de ses capitaines. Mais 4000 Français sont tombés aussi, dont le précieux Yves d'Alègre (tué dans la mêlée en ralliant des troupes en fuite), les trois capitaines des lansquenets et, surtout, Gaston de Foix. Sa mort stupide prive Louis XII du chef charismatique dont il a besoin pour s'emparer de Rome, et l'armée, sans tête, se contente de prendre et piller Ravenne. De plus, Maximilien I^{er} rappelle ses lansquenets et seule une légion noire de 800 hommes reste sous la bannière du lys. Dès 1513, la Ligue, qui engage 18000 Suisses, est en position de force et chasse facilement les Français de Lombardie. Tout est à refaire pour le jeune François I^{er} qui succède à Louis XII en 1515. Cependant, la bataille de Ravenne est infiniment plus riche d'enseignements militaires. Du point de vue tactique, elle consacre l'efficacité des mesures de Pedro Navarro contre les piquiers : fortifications de terre et arquebuses, chars à faux et unités armées de rondaches et d'épées ont brisé pratiquement toutes les offensives d'infanterie. Ainsi commence le long processus de complexification du combat d'infanterie, et notamment la recherche de la protection de celle-ci contre le feu meurtrier. Ensuite, il apparaît que la cavalerie lourde en armure, notamment celle de La Palice, loin d'être totalement obsolète, tire un avantage considérable de sa capacité à associer mobilité et résistance (relative) du blindage. Elle aussi entame un long processus de transformation : celui qui va voir

la chevalerie médiévale se muer en une « simple » cavalerie lourde, qui jouera un rôle tactique très important jusqu'au Premier Empire.

La manœuvre des feux, une nouveauté d'avenir

Enfin, et surtout, l'artillerie de campagne devient pour la première fois une arme à part entière, dont le rôle peut être décisif : la longue canonade française contre Colonna l'a bel et bien forcé à quitter sa position défensive. En changeant en outre d'emplacement en cours de bataille, l'artillerie française inaugure l'idée de manœuvre des feux. Cela n'est pas rien : jusqu'alors, les canons ne bougeaient pas de l'endroit qu'ils occupaient avant le combat. La France tire ainsi pleinement parti de l'avance technique qu'elle n'a cessé d'acquérir et de consolider depuis un siècle dans le domaine de l'artillerie, une tradition qui perdurera longtemps. Victoire des armes combinées, que les Français ont su mieux coordonner que leurs adversaires, Ravenne est la première bataille de l'époque moderne. Novatrice autant que meurtrière, elle annonce à coups de canon la naissance d'un art tactique qui survivra jusqu'à Waterloo, 300 ans plus tard. Bel héritage pour une victoire prétendument sans lendemains. ■

ILLUSTRATION : GIUSEPPE RAVA POUR « G&H »

JUN 2012

HORS-SÉRIE

SCIENCE ET VIE JUNIOR

JUNIOR

SCIENCE & VIE JUNIOR

HORS-SÉRIE

MONDADORI FRANCE

N°94
JUN
2012



- > Villes
- > Fringues
- > Robots
- > Médecine
- > Climat
- > Baignoles
- > Boulots
- > Utopies...

VIVRE EN 2050

PRENEZ 40 ANS D'AVANCE !

En vente actuellement

SCIENCE & VIE

LES CAHIERS
SCIENCE & VIE

LES RACINES DU MONDE

SCIENCE & VIE
JUNIOR

pour les 13-17 ans

SCIENCE & VIE
découvertes

Pour les 8-12 ans

Radio : le fil invisible qui

Par Pascal Guy

Comment communiquer vite et de façon fiable ordres et informations remontant du terrain ? Avec l'apparition de la radio, les transmissions militaires connaissent une véritable révolution. Les armées sont désormais en permanence branchées sur les ondes.

■ De la fumée au fil qui chante

Les signaux de fumée des Indiens américains, le tam-tam africain, les signaux lumineux des Chinois et des Grecs anciens sont connus. Leur efficacité l'est moins : grâce à un code alphabétique transmis visuellement par flambeaux, Alexandre le Grand aurait pu communiquer un ordre d'Inde en Grèce en cinq jours ! Les aléas de la visibilité rendent cependant le messenger irremplaçable jusqu'à ce que la Révolution en enfante un autre : Claude Chappe invente en 1793 le télégraphe optique — signaux transmis à l'aide de bras articulés établis sur une série de tours — répandu dans toute l'Europe par la Grande Armée (5000 km de réseau en 1844). Puis Samuel Morse invente en 1838 le télégraphe électrique, plus fiable. Avec le téléphone d'Alexander Graham Bell en 1876, le fil ne chante plus seulement : il parle.

■ TSF, sans fil et sans frontière

Nouvelle révolution en 1897 : l'Italien Marconi, appuyé sur les travaux parallèles de l'Allemand Hertz, du Français Branly et du Russe Popov, réalise une transmission radio en morse sur 18 km, entre la base navale de La Spezia et le remorqueur *San Martino*. La télégraphie sans fil (TSF) se répand à vitesse lumière. Dès 1899, le lieutenant de vaisseau Tissot équipe la Marine nationale. Créé en 1900, le 24^e bataillon de sapeurs télégraphistes s'adjoint en 1910 la première compagnie de radiotélégraphistes (735 hommes), qui devient bataillon puis 8^e régiment du génie en 1914. Avec ses stations TSF mobiles, ses émetteurs-récepteurs et ses téléphones « transportables » (7 kg) à magnéto et manivelle, il est à la pointe du progrès. En 1918, le « régiment » encadre un effectif de corps d'armée : 55000 « sapeurs télégraphistes » dont 1000 officiers !

■ Messages à l'eau, paroles en l'air

La radio bouleverse tous les usages tactiques et stratégiques navals et aériens. Les escadres, qui obéissaient encore en 1895 à des fanions comme sous Nelson, opèrent à l'autre bout du globe et manœuvrent en totale indépendance. La radio fait également décoller l'aviation : la première liaison entre avion et station au sol a lieu en 1917 en Virginie, et la RAF équipe 600 avions dès 1918. À la fin des années trente, la radio se généralise sur les avions de combat, permettant aux contrôleurs au sol et aux chefs d'escadrille en l'air d'en coordonner l'action instantanément grâce à la « phonie » qu'autorise le « laryngophone » breveté en 1935 par l'Américain Stuart Ballantine.

■ La victoire en parlant

En 1918, l'émetteur-récepteur E-10 Bis à six lampes pèse seulement 30 kg. Remarquable ! Mais la France ne poursuit pas, laissant l'innovation à la Galvin Manufacturing Company (future Motorola) aux États-Unis et à Telefunken en Allemagne. Avec la miniaturisation des composants liée au succès des récepteurs civils et de la cellule dite « Weston » pour l'alimentation autonome, la Wehrmacht parvient à doter tous ses blindés d'au moins un récepteur Tornister E.b alors que seuls les chars de commandement français disposent de la radio, les unités manœuvrant au fanion... En outre, les *Panzerdivisionen* intègrent des unités de communication air-sol pour coordonner l'appui des Stukas. Sa victoire éclair de 1940, la Wehrmacht la doit surtout aux télécoms !



relie les armées

Le PRC-25, surnommé *Prick* [« bite »] *Twenty-Five* par les GI's, a la taille et le poids d'une caisse de soda et une portée maximale de 28 km présenté ici avec son haut-parleur externe). Très robuste, il fonctionne comme un autoradio et couvre toutes les fréquences. Seul point faible : son micro très sensible à l'humidité doit être protégé par un sac plastique.



Pour en savoir +

• *Military Communications From Ancient Times to the 21st Century*, Christopher H. Sterling (dir.), ABC-Clío, 2008.

■ Colle à la bouche, tient dans la main

Seulement 2,3 kg, une portée de plusieurs centaines de mètres à 4 km sur terre et jusqu'à 12 km en mer... C'est le SCR-536 dit *Handie Talkie* (« poste qui tient dans la main ») inventé en 1940 par Don Mitchell, ingénieur en chef de Galvin Manufacturing, dont bénéficie l'US Army dès 1942. Parallèlement, Daniel Noble, le directeur de recherche de Galvin, met au point le SCR-300, radio autonome (phonie et graphie) portable à dos d'homme, le véritable « *Walkie Talkie* ». Avec sa grande antenne et ses 17 kg, chaque section fait porter sa voix jusqu'à 13 km. Construits respectivement à 130 000 et 50 000 exemplaires, SCR-536 et SCR-300 permettent de coordonner l'action de l'infanterie en un temps record, comme dans les Ardennes en 1944.

■ Full Total Causette

En 1962, l'US Army se dote du poste autonome de peloton PRC-25 (*photo*), puis PRC-77, prouesse électronique et star de la guerre du Viêt Nam. L'émetteur-récepteur opérant à la fréquence de 50 kHz pèse moins de 11 kg pour une portée standard de 8 km et même 28 km grâce à son antenne fouet. Chemisé de métal, le PRC-25 survit à une chute de 15 m ou à une heure sous l'eau. Il marche sur secteur, sur batterie de véhicule ou sur pile. Cette dernière, emboîtée au bas du compartiment radio, lui offre une autonomie de deux à trois heures en continu et jusqu'à quatre jours par intermittence. Lien permanent avec l'état-major et les autres unités sœurs, l'opérateur peut, du cœur de la jungle, signaler sa position, demander une frappe aérienne, réclamer une évacuation médicale... On compte un opérateur dans chacun des quatre pelotons d'une compagnie d'infanterie, plus un à disposition du capitaine. Un régiment de trois bataillons compte donc près de 70 opérateurs radio.

■ Saut de fréquences jusqu'aux étoiles

C'est à l'actrice et ingénieure Hedy Lamarr et son compagnon, le musicien George Antheil, que l'on doit dès 1941 une nouvelle avancée technologique : grâce au saut de fréquences, il devient impossible de capter les messages et d'en espionner le contenu.

Dans les années 1950 et 1960, avec la conquête de l'espace et le codage numérique, les transmissions militaires font un nouveau bond : la Maison Blanche communique par satellite avec le Viêt Nam dès 1968. Avec le réseau Socrate français, le DFST britannique et le DISN américain, chaque fantassin au sol, où qu'il soit, peut parler directement au commandant en chef grâce à un matériel de poche de quelques centaines de grammes.



Prouesse électronique, le poste autonome de peloton PRC-25 est une star de la guerre du Viêt Nam.

Devenir apache

Par Jean-Dominique Merchet

Pour réussir à le battre, l'US Army a dû apprendre de cet ennemi farouche du XIX^e siècle : l'Apache. Au point d'adopter les tactiques de ce fantassin aguerri : embuscade, camouflage, renseignement poussé incarné par le fameux « scout ».

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, l'armée américaine fut confrontée à un ennemi redoutable : les Apaches. Certains de leurs chefs sont devenus mythiques ; qu'on pense à Cochise ou à Geronimo ! Les westerns nous l'ont appris : les Apaches sont des Indiens d'Amérique vivant dans les zones arides et accidentées du Sud-Ouest des États-Unis (Arizona, Nouveau-Mexique) et du Nord-Ouest du Mexique. Des tribus guerrières, qui vivaient, avant l'arrivée des Blancs, de chasse et de raids contre leurs voisins agriculteurs. Contrairement aux Indiens des grandes plaines (Sioux, Cheyennes, Comanches, etc.), les Apaches ne portaient pas de plumes et ne vivaient pas sous des tipis ! Et ils n'attaquaient pas non plus à cheval... Ils furent de très redoutables combattants, des maîtres de la guérilla. Les leçons de cette guerre de « basse intensité », comme on ne disait pas encore, restent d'une grande actualité pour comprendre les « conflits asymétriques » d'aujourd'hui. Par plus

d'un trait, les Apaches font penser aux « insurgés » afghans. D'ailleurs, lorsqu'ils sortent de leurs bases, les soldats américains ne disent-ils pas qu'ils pénètrent en « territoire indien » ? Bel hommage. Les guerres apaches durèrent un quart de siècle, de 1861 à 1886 — pour l'essentiel. N'imaginons pas de grandes batailles : les combats furent rarement l'affaire de plus de quelques dizaines d'hommes, parfois quelques centaines. Toutes leurs qualités militaires s'apparentent à celles mises en valeur aujourd'hui par les « forces spéciales ». La principale était la ruse, leur tactique favorite l'embuscade. Chez eux, la bravoure n'était pas considérée comme une qualité guerrière. Bien au contraire, toute leur culture militaire visait à minimiser leurs propres pertes, en évitant systématiquement de prendre des risques inutiles. Les chefs, souvent âgés, étaient justement choisis pour leur prudence. Un homme trop fougueux, qui mettrait son groupe en danger, était rejeté. Très jeunes, les garçons sont formés au combat par de longues marches et l'apprentissage des techniques de survie.

Les Apaches étaient des combattants disciplinés : ne les imaginons pas charger de manière désordonnée, en poussant des hurlements sauvages ! Ils observaient au contraire une grande discipline de feu et manœuvraient, sur le terrain, de manière très coordonnée. Un régal pour un chef de section d'infanterie, puisque c'est en général à ce niveau qu'ils opéraient. D'infanterie, car les Apaches combattaient à pied, n'utilisant leurs chevaux que pour se déplacer plus vite dans un vaste territoire vide et sauvage. Leur extrême mobilité, avec femmes, enfants et bétail, constituait leur premier système de défense. Une mobilité, sur plusieurs dizaines

de kilomètres par jour, couplée à un art consommé du camouflage. Leurs campements rudimentaires en témoignaient, avec, par exemple, un usage prudent du feu la nuit afin de ne pas se faire repérer. Leur « furtivité » sur le terrain leur permettait également de recueillir du renseignement en observant, longtemps, leur ennemi pour comprendre ses habitudes et ses procédures.

Une embuscade, relativement bien connue, permet de comprendre leur tactique*. En novembre 1879, dans le Nord du Mexique, un groupe de quatorze Mexicains tombe dans une embuscade alors qu'il progresse dans un canyon. Pris sous le feu apache, ne pouvant plus avancer ni reculer, les Mexicains se réfugient dans une zone de rochers qui leur offrent un abri évident. Trop évident : d'autres Apaches les y attendent en surplomb. C'est un massacre. Les Indiens s'installent sur place et attendent. Deux jours plus tard, d'autres hommes, partis à la recherche de leurs camarades, arrivent dans le canyon et trouvent les cadavres, qu'ils

enterrent. Et c'est à ce moment-là, alors qu'ils sont regroupés autour des tombes, que les Apaches ouvrent le feu à quelques dizaines de mètres. Trente morts, au total, chez les Mexicains.

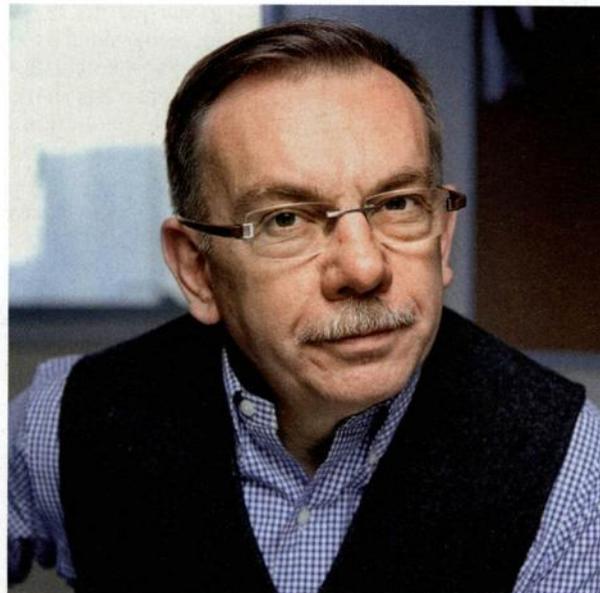
Dès les années 1870, les Apaches abandonnent l'arc et les flèches ainsi que les fusils anciens, à chargement par la bouche. En les récupérant sur leurs ennemis ou en les achetant auprès de trafiquants, ils acquièrent des fusils Springfield plus modernes, à culasse, ou des carabines à répétition Winchester. Ces armes leur confèrent une puissance de feu importante. Elle leur permet, lors des embuscades, de concentrer les tirs, du haut vers le bas — pour éviter les tirs fratricides. Les combattants visent d'abord les chevaux et les mules de leurs ennemis : en les tuant, ils les privent de leur mobilité, ce qui leur permet de s'enfuir sans être poursuivis.

Redoutables guerriers... qui furent finalement battus par l'US Army. Mais, pour cela, les militaires américains durent « devenir apaches ». En jouant des divisions tribales parmi les Indiens, l'armée recruta des auxiliaires apaches, les « scouts ». Grâce à eux, elle apprit les tactiques de l'ennemi et parvint à les déjouer finalement.

D'autant que les Apaches souffraient de deux grandes faiblesses : leur démographie et leur armement.

Les Apaches n'étaient, au total, pas plus de quelques milliers, dispersés dans un territoire immense et, qui plus est, divisés en groupes hostiles. Comment résister à la simple pression démographique des Blancs ? Militairement, les Apaches ne produisaient pas leurs armes à feu : ils avaient besoin de leur ennemi — quitte à le tuer — pour se fournir. Une faiblesse logistique définitive. ■

* *Apache Tactic. 1830-1886*, Robert N. Watt, Adam Hook, Osprey, 2012.



« La bravoure n'était pas exaltée. Un homme trop fougueux, qui mettrait son groupe en danger, était rejeté. »

Cavalier mongol, la machine

Par Laurent Quisefit

Surgi des steppes d'Asie au XIII^e siècle, il s'est taillé dans le Vieux Monde l'empire le plus vaste jamais conquis. La raison de son invincibilité légendaire ? Associant mobilité, endurance, puissance de frappe et de choc, le cavalier archer mongol est plus qu'un simple guerrier : c'est un système d'arme.

Laurent Quisefit, ancien élève des « Langues O' » (Inalco), est diplômé en coréen et mongol. Docteur en Asie orientale et sciences humaines de l'université Denis Diderot (Paris 7), où il est chargé de cours, il a publié de nombreux articles en histoire militaire et en relations internationales, dont plusieurs études sur les armées mongoles et leurs conquêtes.

De la Hongrie à la Corée, de la taïga sibérienne aux confins de l'Inde et de la Birmanie, des rivages de la Chine du Nord à l'Ukraine, de l'Adriatique au Pacifique... Jamais un conquérant n'a réussi à égaler Gengis Khan et ses généraux. Machine à vaincre médiévale, comme les légions romaines l'avaient été dans l'Antiquité, la cavalerie mongole a envahi, distancé, contourné, encerclé, écrasé et vaincu les meilleurs guerriers du XIII^e siècle. Aucun autre peuple ou troupe n'a su leur résister. Pourquoi ? Comment ? Les Mongols n'ont jamais daigné répondre. Les hordes ont légué leurs secrets militaires au vent de la steppe. Seules des sources historiques rédigées *a posteriori* ou par des adversaires permettent de connaître et de comprendre leur art militaire. De ce qui subsiste de ces fragments ressort un étrange centaure, homme-animal aux multiples talents. Une machine vivante, mobile, puissante, percutante et insaisissable...

Un pasteur aux multiples talents

L'âme du système d'arme mongol, c'est l'homme : dans la majorité des cas, un éleveur nomade de moutons et chevaux, ou parfois de chameaux dans les régions arides de Gobi. Temujin — le nom de Gengis Khan avant 1206 — ne déroge pas à la règle et reste essentiellement un

éleveur, même après la conquête et sa domination sur la majorité des tribus nomades de Mongolie. Ce qu'est sa vie ? Des transhumances entre les pâturages d'été et d'hiver, et quelques changements de camps destinés à fournir à ses troupeaux la meilleure herbe et la meilleure eau possibles, en fonction des ressources, de la saison, des espèces élevées, de la protection nécessaire contre les vents dominants, la neige, le soleil... Et la garde des troupeaux n'est pas tout : dans la steppe, chaque éleveur est à la fois guerrier et pasteur, menuisier, armurier, chasseur et tanneur, vétérinaire, botaniste, etc. Et les épouses savent aussi bien coudre et préparer le feutre, traire les juments ou se battre lorsque la situation l'exige.

Si l'environnement est difficile, avec une amplitude thermique de 40 °C de part et d'autre du zéro, l'éleveur répugne cependant à trop se déplacer. S'il le fait, c'est que le climat ou l'épuisement du pâturage l'impose. Mais le nomade bouge aussi volontiers pour la chasse, le commerce ou les visites aux voisins. L'hospitalité est chose sacrée, on ne peut refuser de partager le repas d'une famille. La vie n'est pas paisible pour autant. L'accès à l'eau, aux pâturages, la sécurité des biens et des personnes sont très mal assurés dans ces immenses steppes.

Dans la Mongolie pré-impériale, clans et groupes pratiquent rapt de femmes et vols de bétail, surtout de chevaux. C'est là que les jeunes gens s'illustrent et se font une réputation. Il faut donc se prémunir en tissant des liens sociaux et économiques à travers une demi-douzaine de confédérations claniques auxquelles adhèrent pratiquement tous les habitants de la Mongolie,

mais aussi en comptant sur des solidarités locales, fondées sur la réputation, l'amitié, le prestige, parfois à longue portée, de quelques chefs. Dans cette société, le poids des fratries est capital : avoir trois ou quatre fils âgés de 14 ans et plus, nomadiser non loin ou avec d'autres membres du clan, permet de mobiliser la famille et la tribu, les amis et les « frères jurés » en cas d'urgence.

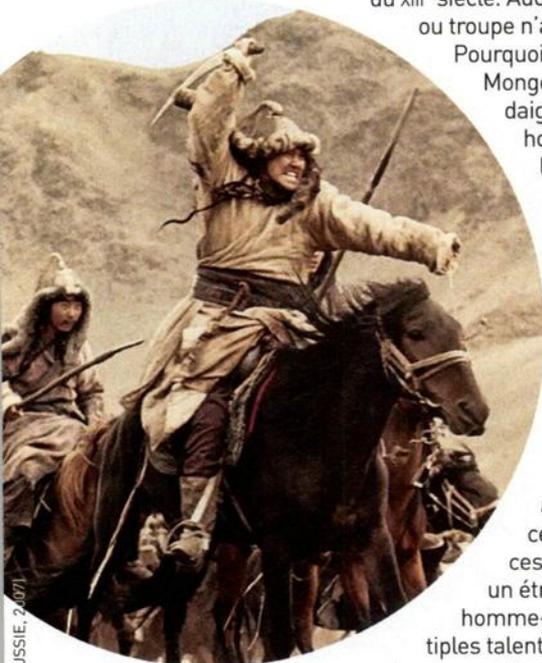
Une monture rustique et costade

La fonction « mobilité » du système d'arme mongol, c'est bien sûr le cheval. Celui des Mongols est plus petit et trapu que ses cousins européens, avec un centre de gravité abaissé : 1,50 à 1,60 m au garrot, encolure brève et massive, corps large et courtes pattes. Rien de l'étalon arabe, donc. D'ailleurs, les Mongols préfèrent les hongres (castrés à 4 ans) plus dociles ou les juments qui donnent du lait. Mais ne pas se fier à cette modeste apparence. Rustique, robuste, endurant, le cheval mongol est élevé à la dure, affrontant sans broncher les températures extrêmes grâce à son épais pelage. Ni la neige, ni le vent, ni même les loups, contre

lesquels il lutte dents et sabots, ne lui font spécialement peur. L'animal se satisfait en outre de peu : nul besoin de fourrage. Il vit sur le pays, la nuit, de l'herbe sèche et rase de la steppe,

ou des feuilles tendres des arbres si le besoin le commande. Le cheval assure en temps normal des étapes journalières modestes (15 km), de quoi rester en forme en cas de raid éclair. Mais un cavalier dispose de plusieurs montures, jusqu'à dix-huit selon certaines sources, ce qui lui permet d'en changer au moindre

L'étrier haut est l'un des secrets de la supériorité militaire mongole.



à conquérir

Comme une marée de centaures qui déferle... Chaque cavalier mongol peut cumuler jusqu'à 18 montures, capables de vivre sur le pays. De quoi expliquer l'imparable mobilité des hordes.



IMAGES TIRÉES DE « GENGIS KHAN, LA CONQUÊTE DU MONDE » DE SHIN-CHIRO SAWAI (JAPON, 2007)



À la différence de l'arc anglo-gallois de la guerre de Cent Ans en une pièce de bois, l'arc mongol est composite : un assemblage complexe de cinq pièces de bois renforcées de corne, le tout collé, formé à la vapeur et protégé de cuir.

Le diplomate franciscain **Jean du Plan Carpin** (v. 1182-1252) est envoyé par le pape Innocent IV auprès des Mongols, au moment où, ces derniers venant de ravager l'Europe orientale (1241), la chrétienté redoute une nouvelle attaque. Quittant Lyon en avril 1245, il atteint Qaraqorum en juillet 1246 et assiste à l'élection du khan Güyük. De retour fin 1247, il laisse de son voyage une *Historia Mongolarum*. Ce récit connaît un grand succès ; aux observations géographiques s'ajoute une foule de renseignements sur les peuples rencontrés, leurs mœurs, leur système politique et militaire...

signe de fatigue, disposition appréciable dans la bataille. On peut en déduire que des équipes spécialisées convoiaient des montures de rechange au plus près des combats. Le tout est suivi au besoin d'une caravane de chameaux de bât, portant 240 kg ou traînant jusqu'à 600 kg sur des chariots, qui peut parcourir 30 km par jour. Performance logistique non négligeable qui accentue encore la mobilité des hordes (*orda*).

« Horse boys » soudés à leur selle

La surveillance des troupeaux, les déplacements ponctuels ou saisonniers, les expéditions de chasse ou la guerre nécessitent de longues chevauchées et peu de cavaliers passent autant de temps en selle que les Mongols. D'où un équipement particulier, différent de celui utilisé en Occident. Sur la selle mongole, en bois et cuir, l'étrier (*doroo*) est attaché plus haut. Les Mongols, en effet, s'y

perchent volontiers pour observer au loin et reposer leurs jambes. L'étrier assure une grande stabilité pour le travail de l'éleveur : rassembler les troupeaux, prendre et marquer les jeunes bêtes (à l'aide d'une très longue perche lasso, l'*ourgal*), séparer les étalons, déboutrer les futurs chevaux de selle.

Mais cet étrier haut est aussi l'un des secrets de la supériorité militaire mongole : bien appuyé, plus stable, dirigeant

sa monture avec les jambes, le cavalier peut dégager ses mains pour manier l'arc et se concentrer sur la visée. Ne pas surestimer la précision recherchée : en général, les Mongols tirent sur des masses compactes de combattants lors des batailles en rase campagne. Cependant, la technique de tir en arrière (la légendaire « flèche du Parthe »), utilisée lorsqu'un groupe de cavaliers légers opère une retraite feinte, n'en requiert pas moins coup d'œil et technique, même s'il s'agit simplement de tuer les montures des poursuivants. Le *doroo* fournit en outre, comme au chevalier occidental, un point d'appui solide pour le combat à la lance.

Grâce à son travail d'éleveur, le Mongol fait corps avec sa monture, capable de changements de direction brusques et d'évolutions admirées : « Ils ont si bien dressé leurs chevaux qu'au moindre signe, ils voltent ici ou là tout comme ferait un chien », écrit ainsi Marco Polo, présent plusieurs années à la cour de Kubilai Khan à la fin du XIII^e siècle. Cette précision laisse penser que sur les 18 bêtes

attribuées à chaque homme, certaines sont sélectionnées pour des tâches particulières, à côté d'animaux multitâches, selon que l'on veut privilégier le confort en voyage, assurer une meilleure visée, fournir un effort bref et intense... La dextérité n'interdit

cependant pas les chutes, et les accidents sont au contraire fréquents, souligne le grand témoin de leurs exploits, **Jean du Plan Carpin**. Gengis Khan lui-même est d'ailleurs mort des suites

d'une chute mal soignée.

En plus de l'arc composite, les simples cavaliers manient lance, masse d'arme, coutelas et hachette.

Un arc capable de percer les armures

Un cavalier, un cheval... Ne manque plus que l'arme pour compléter le « système d'arme » : l'arc composite. Il est ainsi appelé car confectionné à partir de différentes essences de bois, lames minces assemblées à l'aide de **colle animale**, maintenant des plaques de corne et des tendons, en un équilibre complexe qui assure robustesse et souplesse à l'arc, tout en conservant une taille réduite. C'est donc l'arme idéale du cavalier, portée en permanence à la ceinture avec le carquois, dans un étui protégeant des intempéries (néfastes au collage). Parce que l'arc requiert une force énorme pour le bander (mettre la corde en place), les Mongols en emportent souvent un de rechange, déjà bandé, sur l'un de leurs chevaux. La rigidité de cet arc exige en outre une technique particulière : la corde est tirée avec le pouce, protégé par une bague appelée « poucier ».

Des cavaliers qui vivent sur la bête

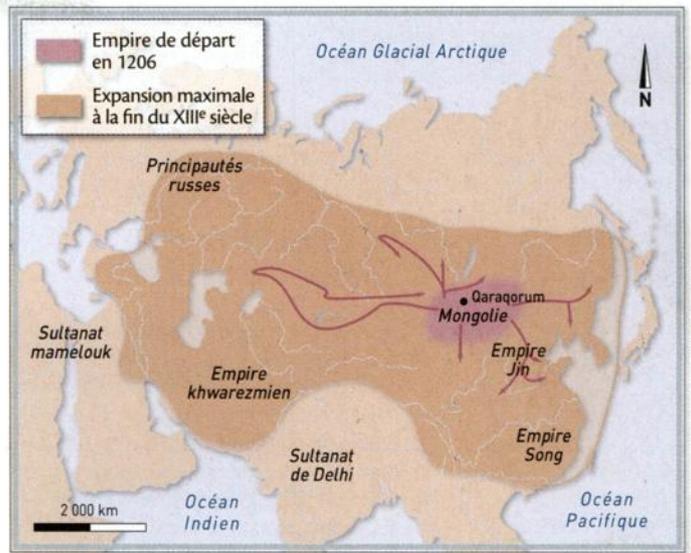
Les Mongols se nourrissent la plupart du temps du lait frais et du fromage de leurs troupeaux et n'ont pas d'autres vivres. Si la guerre l'autorise, ils vont chasser. Et le menu comprend de la viande séchée (*boorts*) consommée soit telle quelle, soit en soupe, voire effilochée dans le thé (encore qu'aucune source médiévale ne mentionne de consommation de ce breuvage par les Mongols). Mais le secret de leur légendaire mobilité passe par une curieuse (mais astucieuse) source de protéines, mentionnée par Marco Polo dans son *Livre des Merveilles du monde* : « Quand il faut que la presse [l'urgence] d'une entreprise oblige à un long chemin en hâte, ils chevauchent bien dix journées sans nulle viande cuite et sans faire de feu, car la cuisson des aliments retarderait leur chevauchée ; ils se passent de fruits et souvent, par besoin, de vin ou d'eau, vivent du sang de leurs chevaux ; chacun pique une veine de son cheval, y colle sa bouche et boit du sang, jusqu'à en être rassasié ; et alors il l'arrête. Ils emmènent du sang avec eux, et quand ils veulent manger, ils prennent un peu d'eau, y versent un peu de sang, le laissent dissoudre et boivent. » Bon appétit.

L'arc composite est un instrument redoutable. « *S'il tend son arc au maximum, il frappe à une distance de neuf cents brasses [1 300 à 1 400 m] ! S'il tend son arc légèrement, il frappe à une distance de cinq cents brasses [750 m] !* », explique l'*Histoire secrète des Mongols* à propos de Jöchi-Qasar, un frère de Gengis Khan. Ces distances vouées à effrayer l'ennemi sont manifestement exagérées. Mais l'on sait également que la **Pierre de Gengis Khan** commémore les mérites d'un archer extraordinaire, Esungge, qui tira vers 1226 à 536 m, distance déjà respectable. Cette mesure, prise à bout de course et sans détails techniques, ne donne aucune indication quant à l'efficacité au combat. Mais il est probable que les bons archers puissent tirer avec quelque précision jusqu'à 300 m, contre 220 m aux fameux archers gallois de la guerre de Cent Ans.

Quant à l'efficacité, elle varie en fonction des flèches utilisées : les Mongols en possèdent une grande variété, des flèches légères, pour le tir à longue distance, aux flèches lourdes, à courte portée. Les pointes

aussi différent selon les usages : en os à l'origine puis en métal pour la chasse et le combat, certaines sont plates et larges, capables de faire des ravages durables, d'autres en forme de poinçon, et de ce fait certainement décochées à plus faible distance pour gagner en puissance et précision. De telles flèches, tirées à raison de 6 à 12 par minute selon l'entraînement, peuvent percer des armures à 45 ou 50 m ou, à défaut, assommer des chevaliers en heaume.

L'arc n'est bien sûr pas la seule arme. S'ils ne disposent pas de deux sabres, comme le film *Mongol* (2008) le laisser supposer, les simples cavaliers manient lance, masse d'arme, couteaux et hachette, l'épée (*selem*) étant réservée, sauf prise de guerre, aux chefs. S'y ajoute une spécialité, les lances à crochet, tenues serrées dans des arsenaux mobiles à disposition



des cavaliers cuirassés dont elles assurent la puissance de choc. Armement et armures varient selon la période. Quand Temujin rassemble ses premiers compagnons, il n'est pas sûr qu'il porte l'armure et le casque qu'il arborera au combat après 1206. Il ne fait par ailleurs aucun doute que les Mongols ont bénéficié pour la conquête de la Chine du Nord et de la Transoxiane (l'Empire khwarezmien, actuel Ouzbékistan) de facteurs d'arcs,

Quand Temujin devient Gengis Khan en 1206, son empire couvre l'actuelle Mongolie, autour de la future capitale Qaraqorum, fondée en 1235 par son fils Ogodeï. Soixante-dix ans plus tard, il englobe l'Asie centrale, la Chine, la Perse et les steppes russes.

Les **colles animales** sont obtenues en faisant bouillir des matières riches en protéines résistantes à la traction, ou « collagènes » : os, nerfs, tendons...

Une **brasse** mongole est une unité de mesure fondée sur l'envergure des bras, soit environ 1,5 m.

Rédigée peu après la mort de Gengis Khan (1227), l'*Histoire secrète des Mongols* est une chronique anonyme mongole destinée à la famille impériale, dont elle compte l'ascension, les relations claniques, les combats. S'y ajoute une courte continuation, relatant quelques faits du fils et successeur Ogodeï (1229-1241). Riche en détails mythologiques, généalogiques, juridiques et en épisodes épiques, le texte est peu disert sur les expéditions et conquêtes.

Découverte vers 1818 en Sibérie, conservée à Saint-Pétersbourg, la **Pierre de Gengis Khan** est une stèle portant une inscription en écriture ouïgouromongole, vantant l'exploit de l'archer Esungge.

L'arme légendaire du cavalier est l'arc. Chaque homme garde avec lui une soixantaine de flèches, de quoi délivrer un barrage dévastateur et précis jusqu'à 300 m.



CARTÉ : CYRIL COURGEAU POUR « G&H »

ANGIUS MCCRIDE/OSPREY

La **Horde d'Or**, *Altan orda* (« armée d'or »), désigne l'empire laissé en apanage à Jöchi, fils aîné de Gengis, dans les plaines russes, au nord des mers Noire et Caspienne. En 1227, Batu Khan, fils de Jöchi, en hérite et part à la conquête de la Russie kiévienne. Son frère Berke qui lui succède en 1257 se convertit à l'islam, ce qui marque le début de la rupture avec le reste de l'empire. Au XV^e siècle, la puissance de la Horde d'Or décline, entraînant son morcellement en plusieurs khanats (Crimée, Kazan, Astrakhan).

Pour en savoir +

- *Le Conquérant du monde – Vie de Gengis-khan*, R. Grousset, Albin Michel, 1944 (rééd. en 2008).
- *L'Empire des steppes*, R. Grousset, Payot, 1939 (rééd. en 2001).
- *The Secret History of the Mongols (vol. 7)*, traduit et présenté par I. de Rachewiltz, 2 vol., Brill's Inner Asian Library, 2006 (2^e éd.).
- *Histoire secrète des Mongols*, traduit du mongol par M.-D. Even et R. Pop, NRF Gallimard, 1993.
- *Histoire des Mongols*, Jean du Plan Carpin, traduit et annoté par D. J. Becquet et L. Hambis, Adrien-Maisonneuve, 1965.
- *The Mongol Art of War*, T. May, Pen&Sword, 2007.

■ L'excellence militaire ne néglige pas le nombre

À l'avènement de Gengis Khan en 1206, son armée atteint 95 000 soldats, selon l'*Histoire secrète des Mongols*. Vu l'habitude de lever un soldat pour dix habitants, l'État mongol au début de son expansion compterait donc moins d'un million d'habitants, selon l'historien Timothy May (voir bibliographie). Cet effectif assez modeste gonfle vite avec l'incorporation dans l'armée de populations conquises. Gengis Khan aligne 150 000 cavaliers pour attaquer les Khwarezmiens en 1218. Son successeur Möngke (grand khan de 1251 à 1259) dispose, selon May, d'un effectif de 540 000 hommes pour attaquer la dynastie Song en Chine du Sud au milieu du XIII^e s., auxquels s'ajoutent à peu près autant de soldats dans le reste de l'Empire, enrégimentés en *tümen* de 10 000 hommes. Le nombre ne fait pas tout cependant. Il suffit de 20 000 cavaliers à Orda, petit-fils de Gengis, pour anéantir en 1241 à Legnica les 28 000 soldats polonais et chevaliers teutoniques du duc de Silésie, Henri II, tué dans la bataille. La même année, c'est une manœuvre de flanc remarquable qui permet à Batu et Subotai d'exterminer à Mohi l'armée hongroise de Bela IV à égalité de forces.

d'armuriers et de forgerons sédentaires bien mieux équipés que ceux de la steppe.

De l'ennemi comme une variété de bétail

Tout entier tourné vers son art d'éleveur et de chasseur nomade, le cavalier mongol y puise sa pratique de la guerre. Le regroupement du bétail, qui nécessite de le rabattre en un lieu donné, ou les grandes battues royales et impériales, aboutissent à enfermer les proies dans un cercle (*huree*) peu à peu rétréci. Ce même *huree* dans lequel l'adversaire peut être anéanti à loisir est, sans surprise, le but ultime de la manœuvre militaire, atteint par des techniques de retraite feinte ou d'enveloppement par les ailes. Peu nombreux (encore que les effectifs ne soient pas négligeables, voir ci-dessous), soucieux de l'efficacité optimale avec le minimum de pertes, les Mongols s'efforcent d'abord de fixer l'ennemi, en s'attaquant aux montures. Dans un espace découvert comme la steppe, un homme à pied ne peut aller très loin, ni mettre en danger un archer à cheval. Une fois amoindri physiquement par des volées de flèches tirées à distance, et psychologiquement brisé par le surgissement impromptu de troupes sur ses arrières, l'adversaire, désespéré, se fait soit occire à distance, soit achever par les cavaliers lourds équipés de la lance à crochet, aux chevaux bardés de cuir et de fer. Ainsi, le cavalier mongol, s'il dédaigne en général le choc direct, l'accepte si le rapport de force ou son équipement le permet. En ce sens, les Mongols, en préférant le combat à distance,



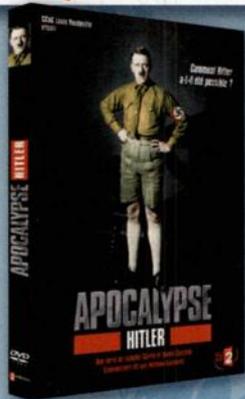
À Legnica, en 1241, l'élite de la cavalerie européenne est bousculée par la cavalerie lourde mongole, caparaçonnée et armée de lances à crochet typiques.

pratiquent une économie des forces, caracolant hors de portée de l'adversaire sans directement s'exposer à ses coups. Il est tentant de comparer l'action préalable des archers mongols à celle de l'artillerie, qui affaiblit les forces avant de permettre aux autres formations de conquérir le terrain. Amoindri par les cavaliers légers, encerclé, subissant une véritable « pluie » de flèches, l'ennemi est renversé et défait par les cavaliers lourds, moins nombreux mais mieux équipés.

Un lent déclin

Cette complémentarité moderne entre endurance, rapidité et précision dans la manœuvre, appréciation fine du terrain et de ses possibilités, combinaison du choc et du tir expliquent pourquoi rien ne résiste à la *Blitzkrieg* des steppes, une fois mises au service d'un conquérant comme Gengis Khan. Avant que l'empire ne se fragilise dès la fin du XIV^e siècle sous l'effet conjugué de sa propre étendue et des querelles internes, des successions, des conversions religieuses (au christianisme, au bouddhisme, à l'islam...) de princes adhérents.

Le déclin des États mongols (*ulus*) est cependant plus lent qu'on ne le croit souvent. Ainsi, à la bataille de Kulikovo Pole, en 1380, qui marque la fin du « joug tatar » sur la Russie, seule une fraction des armées de la **Horde d'Or** est engagée, et les années suivantes, les Mongols brûlent à nouveau Moscou, Souzdal et Vladimir. La dynastie mongole de Chine, elle, se maintient jusqu'au XV^e siècle en Mongolie où une armée de la dynastie chinoise Ming (1368-1644) est écrasée en 1409. Et le khatan de Crimée, fondé par des clans turco-mongols de la Horde d'Or, ne disparaît qu'en 1783 ! Reste qu'avec le développement des armes à feu en Russie et en Chine, l'art de la guerre mongol a cessé d'être irrésistible. La conversion des Mongols au bouddhisme tibétain au XVI^e siècle contribue, en outre, à pacifier le pays et à détourner ses ressources au profit du clergé. Mais toute cette histoire reste méconnue. Si l'Empire mongol a dépassé par sa taille et sa puissance l'Empire romain, il n'a pas laissé un Tacite, un Tite-Live ou un Polybe capable d'en narrer l'impressionnante saga. ■



RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

➤ **L'UN DES 50 DVD APOCALYPSE «HITLER»**

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, avant le 30 juin 2012, sans l'affranchir, à l'adresse suivante : **SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX**

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

Chers lecteurs,
 Vous venez de découvrir ce septième numéro de Guerres & Histoire et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions. Nous souhaiterions vous associer à notre réflexion dans le but de réaliser des numéros qui correspondent aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole : que pensez-vous de ce numéro ? Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ? Pour répondre aux questions, il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée. Ayez la gentillesse de nous retourner très vite votre questionnaire. Il n'est pas nécessaire de l'affranchir. Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu. Votre aide nous est précieuse !
 Bien à vous,
 Jean Lopez
 Rédacteur en chef

Q1. Où avez-vous entendu parler de Guerres & Histoire ?

- Dans un magazine 1
- À la télévision 2
- À la radio 3
- Sur des affiches 4
- Sur un blog 5
- Sur Facebook 6
- Sur Twitter 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter 8
- Quelqu'un vous en a parlé 9
- D'une autre manière, précisez : 10

Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Guerres & Histoire ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux 1
- Une autre personne de votre foyer l'a achetée chez un marchand de journaux 2
- On vous l'a prêté/donné 3
- Vous (ou une autre personne de votre foyer) êtes abonné 4

Q3. Avez-vous acheté les précédents numéros de Guerres & Histoire ? (le numéro que vous avez en main est le 7^{ème} numéro)

	Oui	Non
➤ N°1 - Dossier Napoléon	1	2
➤ N°2 - Dossier Barbarossa	1	2
➤ N°3 - Dossier Les Paras	1	2
➤ N°4 - Dossier Pearl Harbor	1	2
➤ N°5 - Dossier 1918 l'Armée Française à son zénith	1	2
➤ N°6 - Dossier Supériorité militaire allemande ?	1	2

Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de Guerres & Histoire ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.

Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
- b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ Édito (p. 3)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 4 et 5)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Dong Khé, 1950 Diên Biên Phu avant l'heure (p. 6 à 12)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 14 à 18)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Frantz Adam : la guerre de 1914 vue au Pocket (p. 20 à 28)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions/Réponses (p. 30 à 34)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La supériorité militaire allemande ? Le mythe du siècle ! (p. 36 à 67)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ 1745-1945, deux siècles de fureur et de mythes (p. 38 à 45)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Cannes : la pensée allemande prise à son propre piège (p. 46 et 47)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Ce que l'art militaire doit à l'Allemagne (p. 48 et 53)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les officiers, une caste en dehors de l'Etat (p. 54 et 55)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Comment perdre les guerres mondiales en trois leçons (p. 56 à 63)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Quand les vaincus écrivent l'Histoire chef ? (p. 64 et 67)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Ravenne 1512 et la guerre moderne fut ! (p. 70 à 74)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Radio, le fil invisible qui relie les armées (p. 76 et 77)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Merchet (p. 79)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Cavalier mongol, la machine à conquérir (p. 80 à 84)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Henninger (p. 87)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Tour de cochon pour hommes grenouilles (p. 88 et 89)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Trière rime toujours avec mystère (p. 90 à 94)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Bleus, gris et ... noirs (p. 96 et 97)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ A lire, à voir, à jouer (p. 98 à 111)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin (p. 114)	1	2	3	4	1	2	3	4

Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de Guerres & Histoire ?

- Oui, votre conjoint 1
- Oui, vos enfants 2
- Oui, vos parents 3
- Oui, des amis 4
- Oui, une/d'autres personne(s) 5
- Non 6

Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?

- Vous allez le conserver 1
- Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre 2
- Vous allez le jeter 3

Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de Guerres & Histoire, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

	En 1 ^{ère}	En 2 ^{ème}	En 3 ^{ème}
➤ A Dong Khé 1950 : Diên Biên Phu avant l'heure	1	1	1
➤ B Ravenne 1512, l'an 1 de l'artillerie moderne	2	2	2
➤ C Cavalier mongol, pourquoi il était irrésistible	3	3	3
➤ D La trière, 1000 ans de domination	4	4	4

Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de Guerres & Histoire...

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine	1	2	3	4
➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine	1	2	3	4
➤ Cette couverture est moderne	1	2	3	4

Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
A De textes	1	2	3
B De photos / d'illustrations	1	2	3
C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95 €. Ce prix vous paraît-il...

- A** Cher.....1
- B** Bon marché.....3
- C** Raisonnable.....2

Si vous n'êtes pas abonné

Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

- A** Oui, certainement.....1
- B** Non, probablement pas.....3
- C** Oui, probablement.....2
- D** Non, certainement pas.....4

Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

- A** Tous les mois.....1
- B** 2 fois par an.....3
- C** Tous les 3 mois.....2
- D** Moins souvent.....4

Si vous n'êtes pas abonné

Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

- A** Oui, certainement.....1
- B** Non, probablement pas.....3
- C** Oui, probablement.....2
- D** Non, certainement pas.....4

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

- A** Un homme.....1
- B** Une femme.....2

P2. Votre âge : ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
A Agriculteur	1	1
B Profession libérale	2	2
C Artisan, petit commerçant	3	3
D Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
E Cadre supérieur	5	5
F Cadre moyen	6	6
G Employé / Ouvrier	7	7
H Professions de l'enseignement	8	8
I Militaire, profession de l'armée	9	9
J Elève, étudiant	10	10
K Retraité	11	11
L Chômeur	12	12
M Autre inactif	13	13

P4. Quel est votre département de résidence ?

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.	1	2	3	4
B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?	1	2	3	4
C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.	1	2	3	4
D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
E Les sujets armes. Ex. : le match Panther - T34	1	2	3	4
F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.	1	2	3	4
G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?	1	2	3	4
H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.	1	2	3	4
J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal - Ville :

Téléphone : Email :

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier, un email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

De l'âge du soldat et de son capitaine

Par Laurent Henninger

Quel serait l'âge idéal pour faire un bon soldat ? L'ardeur et la force de la jeunesse le disputent ici à l'expérience et l'endurance de l'homme d'âge mûr. Tout dépend en réalité des missions qu'il s'agit d'accomplir.

Depuis une vingtaine d'années que des guerres civiles particulièrement barbares font rage en Afrique, les médias ont insisté sur le phénomène des « enfants soldats », ces gamins arrachés à leurs parents et transformés en machines à tuer, souvent pas plus grands que leur kalachnikov. Ils sont devenus un véritable fléau dans de larges zones du continent.

Pourquoi transformer des enfants en soldats ? Parce qu'ils n'ont pratiquement aucune conscience de ce qu'ils font et qu'ils sont naturellement portés à s'attacher à des adultes, même s'il s'agit de ceux qui ont assassiné leurs parents et qui les maltraitent quotidiennement. Pour les plus cyniques des leaders africains, un enfant est un guerrier idéal...

S'agit-il d'une exception historique ? Oui et non. Oui, car, à ma connaissance, il n'y a guère d'exemple dans l'histoire de la mise en armes d'enfants de moins de 12 ans, et certainement pas à cette échelle. Non, car la jeunesse a souvent constitué une « chair à canons » abondante et remplie de ces qualités que l'on cherche généralement chez les soldats : enthousiasme, crédulité, bonne forme physique, énergie, goût de l'aventure mais aussi de la destruction et de la violence, et enfin un esprit aisément « modelable ».

Chez les nomades des steppes de l'Antiquité, notamment les Scythes, les raids ou même certaines grandes expéditions de conquête étaient la plupart du temps menés non pas par l'ensemble des guerriers de la tribu, mais par les adolescents, envoyés au loin pour déverser leur trop-plein de violence. Plus près de nous, durant la guerre Iran-Irak des années 1980, les dirigeants de Téhéran envoyèrent des vagues humaines de *pasdarans* dans leur prime adolescence à l'assaut des champs de mines irakiens. Et n'oublions pas les jeunes membres des SS ou de la *Volksturm* de 1945 affrontant les chars soviétiques armés de leur Panzerfaust. En face, dans l'Armée rouge, la plupart des unités comptaient dans leurs rangs quelques jeunes enfants. Ces « fils du régiment » étaient considérés par les soldats soviétiques comme leurs propres enfants et combattaient à leurs côtés. Il est vrai qu'ils n'avaient pas été recrutés de force, car il s'agissait d'orphelins adoptés par les unités et gagnant ainsi nourriture, vêtements et affection. Ils étaient parmi les plus chanceux de ces millions d'orphelins que l'armée hitlérienne avait laissés dans son sillage. Après la guerre, ils eurent beaucoup de mal à retourner à la vie civile, à la compagnie des autres enfants et aux activités de leur âge. Ils allèrent

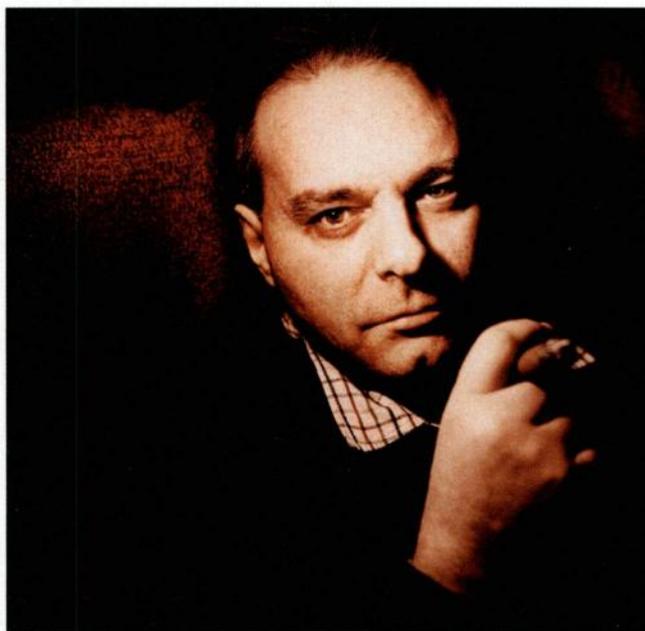
donc grossir les rangs de bandes d'enfants errants qui allaient constituer un grave problème social dans l'URSS de la fin des années 1940 et des années 1950.

Cela dit, à travers l'histoire, le trop jeune âge des soldats constitue généralement un relatif handicap tactique. Ainsi, dans les forces spéciales françaises (mais il y a de fortes chances qu'il en soit de même dans

les autres pays), on préfère les soldats ayant entre 25 et 35 ans car, s'ils peuvent être moins performants que des jeunes hommes de 18 ou 20 ans (en termes de performances brutes), ils sont en revanche bien plus endurants. Et cette constatation est valable aussi pour le combat classique dès lors que celui-ci dure un peu : s'il s'agit de donner un maximum d'énergie sur un laps de temps très court pour accomplir une mission choc, les post-adolescents conviendront. En revanche, s'il s'agit de se battre pendant une semaine ou un mois en ville ou dans la jungle, des hommes un peu plus âgés posséderont plus d'endurance et, pour employer un mot à la mode, plus de résilience leur permettant de tenir physiquement et psychologiquement. De même, l'armée israélienne des années 1990 a fait une constatation intéressante : alors que les jeunes soldats sont parfaits pour le combat de haute intensité, ils se comportent de façon contre-productive dans les tâches de maintien de l'ordre et de sécurité qui constituent le quotidien de Tsahal face aux intifadas palestiniennes. Là, des soldats ayant au minimum la trentaine sont bien plus efficaces : possédant une solide expérience de la vie, peu enclins à risquer leur peau

inconsidérément (ils ont charge de famille !), ils font preuve de bien plus de sagesse et de discernement que leurs cadets et savent tenir un check point sans avoir la gâchette trop nerveuse.

Pour ce qui concerne le commandement, la jeunesse des généraux a souvent été un gage d'excellence. Sans remonter jusqu'à Alexandre le Grand, on ne s'empêchera pas de constater que, parmi les meilleurs généraux de notre histoire militaire, on trouve ceux de la Révolution (parfois dans leur vingtaine, comme Hoche ou Bonaparte), et que, parmi les pires, on trouve les badernes de l'armée du Second Empire ou nombre de ceux de 1914 et de 1940... Mais un tel problème est en réalité social puisqu'il est celui d'une société qui ne parvient pas à renouveler des élites qui s'accrochent au pouvoir, à leurs fonctions et à leurs privilèges. Quelque chose de plus profond est alors en jeu, et qui dépasse largement le strict domaine militaire. ■



« Le trop jeune âge des soldats constitue généralement un relatif handicap tactique. »

AUX ARMES !

Parent de Périclès, disciple de Socrate, le politicien et militaire **Alcibiade** (-450 à -404) se distingue en refusant les négociations avec Sparte, destinées à mettre fin à la rivalité avec Athènes, et défend l'expédition désastreuse à Syracuse. Accusé de sacrilège, il se réfugie chez l'ennemi. Revenu en grâce à la faveur d'un coup d'État, il détruit la flotte spartiate à Cyzique en -410 mais son échec à Notion en -406 annonce sa chute. Exilé chez les Perses, il est assassiné, peut-être sur ordre de Sparte.

En -480 à **Salamine**, 380 trières grecques unifiées sous le commandement de l'Athénien Thémistocle font face à la flotte deux à trois fois plus nombreuse du Perse Xerxès. Coup d'arrêt moral plus que militaire à l'invasion de la Grèce, cette bataille n'est qu'un succès marginal. C'est à Platées, en -479, que les Perses sont battus de façon décisive sur terre.

Thucydide (-460 à -400/-395) est l'historien qui rédige le fameux compte rendu (partiel) de la guerre du Péloponnèse, mais aussi un politicien et général athénien. Sa description, méthodique, sobre et factuelle, en fait un des fondateurs de l'historiographie scientifique.

Elle a régné sur les mers plus d'un millénaire ! Difficile de trouver un système d'arme dont la longévité dépasse celle de la trière grecque, galère à trois rangs de rames (le terme signifie « trois fois équipée ») et de sa copie romaine, la trirème.

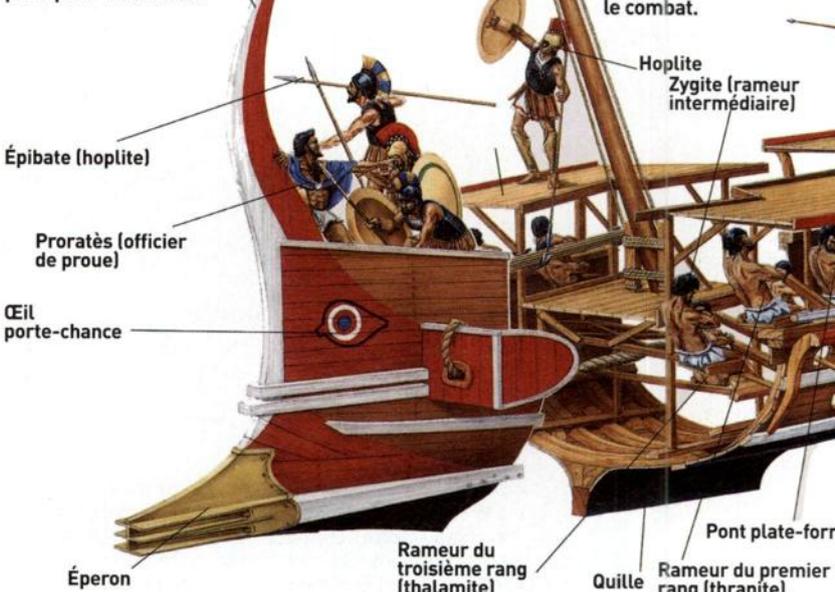
Tout le monde connaît la silhouette de ce bateau, reproduit à l'infini sur amphores, mosaïques et monnaies. Pourtant, le navire emblématique de la civilisation gréco-romaine reste une énigme. Bien que des sites aussi fréquentés par les trières que Salamine et Le Pirée aient été explorés, que des milliers d'exemplaires en aient été construits, aucune épave complète n'a encore été découverte. « *Les seules épaves exploitables que l'on ait retrouvées sont celles de navires de commerce* », confirme Pierre Poveda, chercheur au Centre Camille Jullian (université de Provence).

On sait désormais pourquoi : la trière est... insubmersible. L'auteur comique Aristophane, dans *Les Cavaliers* (-424), donne la clé de ce prodige en faisant parler des trières entre elles : « *Je suis, comme vous, construite en bois de pin et en chevilles* », dit l'une d'elles. Tout en bois, la trière, malgré les 200 kg de son lourd éperon, ne « sombre » pas car elle a une densité inférieure à celle de l'eau. Du reste, couler en grec, se dit *kataduein*, qui signifie en réalité « s'abaisser » ou « s'enfoncer ». Les navires éperonnés restent entre deux eaux et sont tirés au sec, réparés puis réarmés par les vainqueurs. L'Athénien **Alcibiade**, après avoir battu les Spartiates en -408, s'offre une entrée triomphante au Pirée : il remorque 200 trières prises à l'ennemi !

LE BOIS QUI FAIT LES HÉROS

Vitesse et légèreté plutôt que robustesse ! Cèdre et platane, durs et lourds, sont cantonnés à la quille et aux membrures. Le reste, dont la coque, est en pin et en sapin, souples et légers... mais poreux : il faut sortir souvent les trières de l'eau (150 hommes y pourvoient) pour éviter d'en faire des « éponges » flottantes, lourdes et lentes.

La trière embarque à la base 10 hoplites et 4 archers, avec un maximum de 40 sans péril pour la stabilité



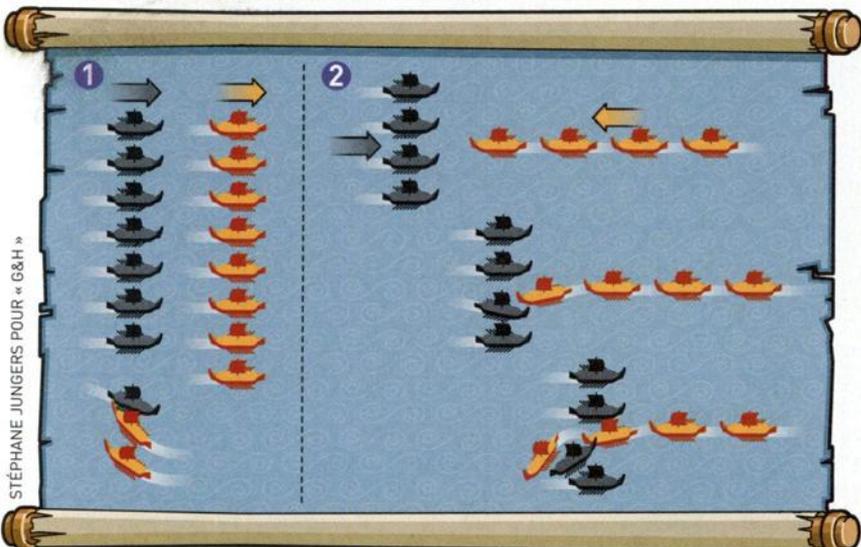
Cette qualité appréciée à l'époque ne fait pas l'affaire des historiens. Faute de vestiges et de description détaillée, nul ne sait précisément comment la trière était construite et gréée. Pire, personne n'est parvenu, malgré de multiples essais, à expliquer comment ce navire pouvait atteindre la vitesse suffisante pour éperonner ses adversaires ! Ce ne sont pourtant pas les témoignages qui manquent

au V^e siècle. Celui d'Hérodote, qui narre la victoire des Grecs sur la flotte perse à **Salamine**. Celui de **Thucydide**, qui montre comment les trières athéniennes ont imposé leur loi sur des centaines de villes ou d'îles éloignées de près de 1000 km. Faute de certitudes, les historiens en sont donc réduits aux hypothèses.

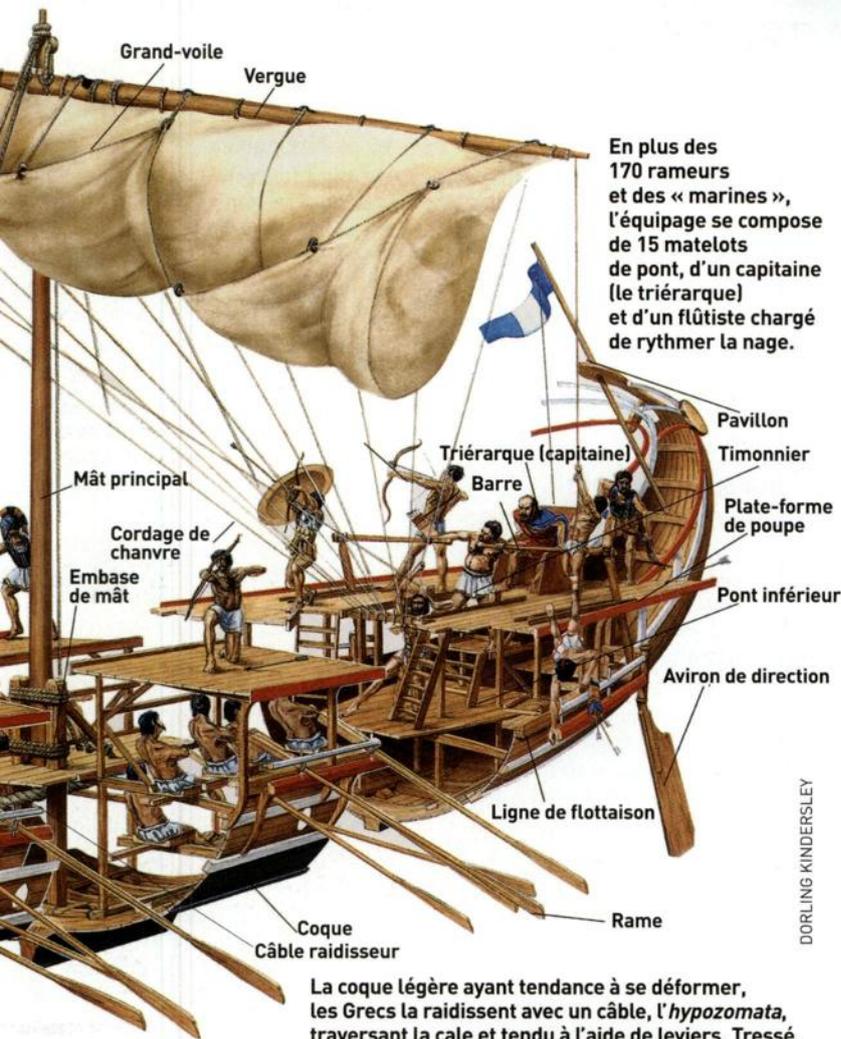
Le mythe naît à Corinthe

Au moins les origines du bateau semblent-elles à peu près claires. Thucydide les situe à Corinthe vers le VI^e siècle, ce qui a dû déplaire aux Athéniens, qui ont fait du vaisseau le symbole de leur ville, au même titre que l'Acropole et la chouette d'Athéna. Une certitude, la trière naît d'une double nécessité : propulser un navire et en faire un engin de guerre véritablement destructeur. La force des bras est alors le seul moyen efficace de manœuvrer un navire en Méditerranée : les vents y sont capricieux et les voiles trop rudimentaires pour naviguer autrement que par « vent arrière ». L'efficacité militaire est apportée par l'éperon : à condition de fournir à la trière la bonne vitesse, de l'ordre de 10 nœuds (18,5 km/h), cet épieu peut exercer une pression de

UNE TACTIQUE CONTRAINTÉ PAR L'ÉPERON



Avant tout, il s'agit pour les trières de ne pas exposer leurs flancs fragiles et encombrés de rames vulnérables aux rostrs adverses. Une flotte numériquement supérieure peut tenter de déborder par les ailes, au besoin en refusant sa ligne (*periplous*, à gauche). Un amiral sûr de sa supériorité manœuvrière peut, lui, tenter la percée (*diekplous*, à droite) en ligne de file. Avantage : chaque navire ennemi essayant de contre-attaquer expose son flanc. Antidote : une double file, mais encore faut-il avoir assez de navires...



En plus des 170 rameurs et des « marines », l'équipage se compose de 15 matelots de pont, d'un capitaine (le triararque) et d'un flûtiste chargé de rythmer la nage.

DORLING KINDERSLEY

La coque légère ayant tendance à se déformer, les Grecs la raidissent avec un câble, l'*hypozomata*, traversant la cale et tendu à l'aide de leviers. Tressé à grands frais, ce filin n'est confié au capitaine qu'avant le départ et doit être rendu à l'arsenal au retour.

50 t à laquelle aucune coque antique ne résiste. Dans la science militaire d'alors, associer les deux crée une rupture technologique du même ordre que l'apparition du *Dreadnought*, ce cuirassé du début du xx^e siècle (voir G&H n° 2), ou, plus récemment, celle des premiers missiles. Très vite après sa naissance (mythique ou non) à Corinthe, le succès de la trière est fulgurant et le modèle répliqué à cadence quasi industrielle. D'après Hérodote, les alliés grecs alignent à Salamine 380 trières fournies par 21 cités, contre 500 à 600 côté perse (l'historien note 1 207 navires, mais en incluant sûrement une bonne moitié de transports). La raison de ce succès ? La trière est le compromis idéal entre la motricité, qui dépend du nombre de rameurs, et les techniques de construction, qui limitent la longueur de la coque à 30 m environ. Avec de telles dimensions, il n'est pas possible de placer plus de 25 rameurs l'un derrière l'autre, car il leur faut de l'espace pour manœuvrer. De la contrainte émergent, au début du viii^e siècle, les *pentecontores* (« à cinquante rameurs », soit 25 sur chaque bord). Bien que ce navire ne mesure pas plus de 5 m de large, sa « motorisation », associée à une masse

élevée, l'empêche de dépasser 6 à 7 nœuds (13 km/h). Pour l'améliorer, les Phéniciens ajoutent, au milieu du viii^e siècle, un second rang de rameurs et créent la dière (« deux fois équipée »), qui gagne deux nœuds en vitesse. Pour aller plus vite, il faudrait augmenter sa puissance d'un tiers et ajouter un troisième rang. C'est là qu'apparaît le casse-tête... Si l'on superpose trois rangs, le navire devient trop haut : les rameurs du rang supérieur doivent avoir des rames plus longues et ne peuvent plus frapper l'eau au même rythme que les autres. De plus, la galère devient instable et supporte mal la haute mer. Comment les Grecs s'y sont-ils pris ? Depuis la Renaissance, historiens et chercheurs tentent de percer ce mystère du « troisième rang ». Napoléon III, grand amateur d'antiquités, se fait construire dans ce but une trière expérimentale — à trois rangs superposés — qui navigue sur la Seine ou, plutôt, patauge, car elle échoue à coordonner les battements de ses rames... Certains spécialistes penchent alors pour un système dit « a zenzile », à la façon des galères vénitienes : trois hommes et une seule (grosse) rame. Ou un rang à un rameur et un second à deux rameurs...

Le problème, c'est que les poteries montrent bien trois rangs de rames. Il faut attendre les années 1980 pour y voir plus clair. En 1982, l'helléniste britannique John Morrison se lance avec l'architecte naval John Coates et le banquier Frank Welsh dans un projet fou : reconstituer une trière grande nature, en s'aidant de tous les documents disponibles et de ce qu'on sait alors des techniques de construction antiques. Grâce à un budget de 800 000 dollars, l'*Olympias* est mise à l'eau en 1987. Elle permet de démontrer la validité d'une théorie, celle d'un troisième rang installé dans le *paraxereisia*.

Sous ce terme se cache une sorte de balcon, ou plutôt de caisson, qui court le long de la partie supérieure de la coque. Comme le démontrent les concepteurs de l'*Olympias*, le *paraxereisia* peut servir à installer le fameux troisième rang un peu au-dessus et décalé d'environ un mètre vers l'extérieur par rapport au deuxième rang (voir ci-contre). Le premier rang, lui, est abaissé et s'installe dans la cale, au ras de l'eau. La trière conserve ainsi un centre de gravité raisonnable et gagne un tiers de puissance. Elle peut dépasser en vitesse de pointe les 10 nœuds requis pour éperonner un navire. En théorie. Car l'*Olympias* n'a jamais pu aller aussi vite...

Cette expérience n'est en effet qu'en partie concluante : les rameurs volontaires, pourtant de taille normale, sont trop à l'étroit dans « l'interscalme » (l'espace entre les rames) et souffrent en cas de fortes chaleurs. Faut-il pour autant jeter l'*Olympias* avec l'eau du bain ? « La **coutée attique**, utilisée comme unité de référence lors de la construction, serait, semble-t-il, trop courte. Cette erreur aurait empêché les rameurs de développer tout leur mouvement, et diminué leur efficacité », explique Éric Rieth, chercheur au CNRS et au musée de la Marine. Pourquoi pas... Le secret de la propulsion n'est toutefois toujours pas totalement éclairci.

Ramer : une vraie partie de déplaisir

Au vi^e siècle, les trières ne semblent pas avoir connu les problèmes rapportés par les re-créateurs de l'*Olympias*. Ce qui ne fait pas pour autant de la trière un navire confortable : son apparition au vi^e siècle bouleverse autant la façon de faire la guerre sur mer que la vie des marins. Car ses concepteurs ont dû faire plusieurs sacrifices. Le premier, c'est la stabilité : la trière est un navire

Course aux armements, version antique

La fin de la période hellénistique voit se développer une vraie course aux armements, avec des trirèmes mais aussi des *quadrirèmes* (4 rangs), des *quinquérèmes* (5) et des *heptères* (7). À la fin du iii^e siècle, le pharaon d'origine grecque Ptolémée Philopator fait même construire une *polyrème* à 4 000 rameurs ! Multipliait-on les rangs à l'infini ? Non, on ajoutait des rameurs aux trois rangs existants. C'est ce que vont faire les Romains avec leurs *quinquérèmes*, qui comptent deux rameurs par rame aux deux rangs supérieurs. Cela leur permet d'embarquer 120 légionnaires contre seulement 14 « marines » chez les Grecs. Sous l'Empire, la Méditerranée étant pacifiée, Rome revient aux trirèmes, moins coûteuses et plus faciles à construire. C'est sur une d'elles que le préfet maritime Pline l'Ancien arrive à Pompéi, le 24 août 79, pour y voir les effets de l'éruption de l'Etna. Et y mourir, asphyxié par les gaz.

La **coutée attique** est une mesure de longueur fondée sur la taille de l'avant-bras et utilisée dans la Grèce antique. Les estimations vont de 44 à 62 cm. Soit une variation de 40 %...

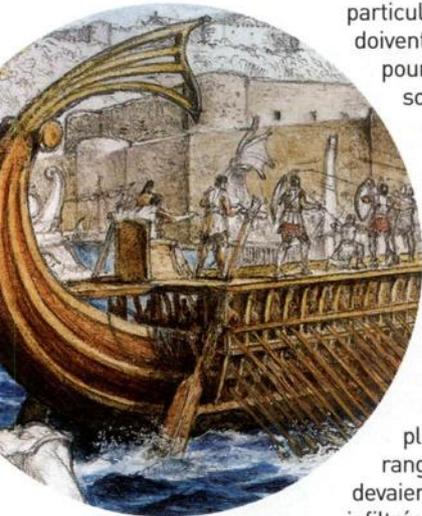


ILLUSTRATION : CHRISTIAN JÉGOU POUR « G&H »

Nelson athénien, **Phormion** (mort vers -428) remporte en -429 les victoires spectaculaires de Patras et Naupacte, contre des flottes deux à trois fois supérieures en nombre.

Pour en savoir +

- *La Guerre du Péloponnèse*, Thucydide, Gallimard, 2000.
- *La Guerre du Péloponnèse*, Victor Davis Hanson, Flammarion, 2010.
- *Recherches sur la guerre navale dans l'Antiquité*, Jean Pages, Economica, 2000.
- *Ancient Greek Warship: 500-322 BC*, Nic Fields, Peter Bull (ill.), Osprey, 2007.
- *The Athenian Trireme: The History and Reconstruction of an Ancient Greek Warship*, J.S. Morrison, J.F. Coates, N.B. Rankov, Cambridge University Press, 2000.
- *Trireme Olympias: The Final Report*, Boris Rankov, Oxbow Books, 2012.

particulièrement délicat. Les rameurs doivent monter à bord dans l'ordre pour ne pas le faire chavirer et les soldats, sur le pont, sont priés de ne pas courir d'un côté à l'autre, pour éviter une gîte excessive.

Le deuxième sacrifice, c'est l'espace : 170 rameurs, tous citoyens, doivent vivre dans 150 m² pendant plusieurs jours. Les plus à plaindre sont les malheureux thalamites (de *thalamos*, cale : les rameurs les plus bas). En plus de la sueur gouttant des rangs supérieurs, ces 27 rameurs devaient vivre les pieds dans l'eau infiltrée par défaut d'étanchéité, sans air, et dans l'odeur d'urine et d'excréments. Car on se soulage sans quitter son banc... On suppose que le bateau est nettoyé régulièrement, mais on ignore comment ! Peut-être à la façon des Vénitiens au XVII^e siècle, qui immergent leurs galères dans les ports pour les vidanger. Aristophane illustre avec malice cette promiscuité : dans *Les Grenouilles* (-405), il raconte que le deuxième rang de rameurs, celui des 27 *zygites* (qui s'assoient sur les *zygos*, les membrures) et le troisième, celui des 31 *thranites* (de *thranos*, banc), sont si proches des malheureux thalamites qu'ils « leur pètent dans la bouche » ! Le troisième sacrifice, c'est l'autonomie définie... en calories alimentaires. « Sur ce navire de dimension réduite, on entasse 200 personnes. Et depuis l'Olympias, on mesure mieux les risques de déshydratation des rameurs. Il fallait aller à terre régulièrement », souligne Éric Rieth. Sont nécessaires 2 tonnes d'eau et 250 à 300 kg de nourriture par jour pour maintenir en bonne santé l'équipage. Cela implique de naviguer près des côtes et de s'arrêter, tous les 50 à 70 km, pour bivouaquer, en tirant le navire au sec... Cette énorme contrainte logistique joue un rôle

tactique majeur, voire stratégique. En -405, vers Aigos Potamos, cité située près de l'Hellespont, les marins athéniens cassent la graine à terre, lorsque la flotte spartiate surgit. Faute d'équipages suffisants, 160 des 180 trières athéniennes sont capturées. Pour Athènes, première superpuissance navale de l'Antiquité, il n'y a plus d'autre choix que de capituler. La guerre du Péloponnèse est perdue.

Le bras armé de la thalassocratie athénienne

Sans ses trières, Athènes n'est plus Athènes. Aucune autre puissance ne s'est autant identifiée à ses navires que la petite cité d'Attique. Elle n'en aligne pas moins de 200 vers -440 et fait de cette flotte, incomparable dans tout le bassin méditerranéen, l'outil de sa domination du monde hellénique au V^e siècle. Il n'en a pas toujours été ainsi. Cinquante ans plus tôt, en -491, les Athéniens, qui se battent contre leurs voisins d'Égine, n'ont qu'une poignée de navires et sont obligés d'en acheter une vingtaine aux Corinthiens ! Mais un événement fondateur va transformer Athènes la paysanne en une thalassocratie, un véritable empire de la mer, premier du genre. Il s'agit de l'invasion perse. En -490, le roi Darius est arrêté sur terre, à Marathon. Mais les Athéniens comprennent qu'il leur faut interdire tout débarquement grâce à une flotte. Dix ans plus tard, Xerxès, fils de Darius, revient, bouscule les Spartiates aux Thermopyles et fonce vers Athènes. Aux Athéniens paniqués, l'oracle de Delphes conseille de se protéger derrière des « murs de bois ». Pour leur dirigeant, Thémistocle, c'est simple : ces murs énigmatiques représentent le bordage des trières. Il faut évacuer la ville et poursuivre la guerre à l'abri des navires. Le résultat : Salamine, où les 180 trières athéniennes composent la moitié du contingent grec. Salamine, bataille remportée à deux contre un, confirme la supériorité manœuvrière et la rapidité des équipages grecs, mais surtout athéniens. Ils ont développé à la perfection deux tactiques d'éperonnage, le *diekplous* et le *periplous* (voir p. 92), qui seront utilisées jusqu'à l'apparition des quinquères romaines, plus aptes à l'abordage. Elles réclament un entraînement constant et une discipline sans faille de la part de citoyens

volontaires, habitués « dès l'enfance », nous dit Aristophane, à partir en mer. C'est cette qualité des hommes et des bateaux qui permet à Athènes de surveiller la bonne livraison du grain que lui envoient les cités « alliées » et de les rappeler, brutalement s'il le faut, à leurs devoirs... En -415, ce sont aussi ces trières qui réussissent l'exploit de projeter 45 000 soldats en Sicile — autant que de GI's débarqués à Omaha Beach le D-Day — à près de mille kilomètres de mer du Pirée !

De l'excellence à l'arrogance

Cet outil sans précédent fait d'Athènes la puissance écrasante de la Méditerranée pendant l'essentiel du V^e siècle, comme la Royal Navy régnera sans partage sur l'Atlantique au XIX^e siècle. Avec un « *fighting spirit* » et un culot que n'aurait pas renié la « bande de frères » d'Horatio Nelson. Ainsi en -430, au large de Naupacte, dans le golfe de Corinthe, le général-amiral **Phormion** attaque avec seulement 20 trières une flotte de 47 bâtiments corinthiens. Il en éperonne un bon nombre, met en fuite

le reste et rentre... sans une perte. Mais comme souvent, l'excellence se mue en arrogance. La « maladie de la victoire », comme l'appelleront les Japonais de 1942, va coûter cher : surprise au nid à Aigos Potamos en plein délit d'insouciance, la flotte

athénienne y perd la maîtrise de la mer. Lysandre, le Spartiate vainqueur, relit l'oracle à sa manière. Pour lui, les remparts ennemis ne sont pas de bois, mais de chair : les 3 000 marins et rameurs experts prisonniers sont massacrés.

Mais la fin de la thalassocratie athénienne ne signifie nullement la fin de la trière. Reprise par les Romains sous l'appellation de trirème (*tres remi* : trois rames), elle reste, en dépit de l'apparition de bateaux bien plus gros à l'époque hellénistique (voir encadré p. 93), un navire apprécié pour son rapport coût/efficacité. Elle ne sombre, avec ses secrets, que sous les coups des invasions barbares. Si la trière a disparu, son éperon, lui, fait une réapparition anachronique à la fin du XIX^e siècle. C'est à coup d'éperon que le cuirassé *Dreadnought* coule son unique victime, le sous-marin U-29, en 1915. On se demande ce que Thémistocle aurait pensé de cet ultime *diekplous*. ■

Les invasions barbares scellent le sort de la trière.

Financement : des remparts en or

Pour une cité comme Athènes, qui vers -400 ne compte pas plus de 250 000 habitants, la construction et l'entretien d'une flotte de 200 trières sont une charge colossale, estimée à plus de 1 600 talents (9 millions de drachmes). La seule paie d'un équipage de trière coûte un talent d'argent (6 000 drachmes) par mois. La cité, incapable de faire face seule à un tel coût, invente un système original : la triérarchie, une « liturgie », autrement dit un service obligatoire pour les citoyens aisés. Seuls 400 sont considérés comme assez riches pour prendre en charge le coût et le commandement d'une trière. La coque et le mât sont fournis par l'État, les prises de guerre compensent une partie des dépenses. Une partie seulement. L'orateur Lysias, au début du IV^e siècle, évoque un homme nommé trois fois triérarque, ce qui lui aurait coûté 8 000 drachmes, soit le salaire annuel de 20 ouvriers !

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE EXCEPTIONNELLE



Le Crépuscule des Samouraïs

L'aube d'un nouvel empire

Cette extension du célèbre jeu **Total War™**: **SHOGUN 2** revisite le conflit qui fit rage au XIX^e siècle, soit 400 ans après le jeu original, entre les forces impériales et le dernier shogunat. Ce fut une guerre civile épique qui opposa la culture traditionnelle des samouraïs à la modernité et ses armes à feu dévastatrices. Aidez le Japon à entrer dans l'ère moderne: l'arrivée des Américains, des Britanniques et des Français a mis le feu aux poudres et la guerre civile sanglante qui éclate marquera un tournant dans l'histoire du pays.

Il n'est PAS nécessaire de posséder le jeu original **TOTAL WAR™**: **SHOGUN 2** pour jouer. Connexion Internet nécessaire pour installer le jeu.

2 ANS | 12 numéros
GUERRES & HISTOIRE
(Prix de vente en kiosque : 71,40 €)

+ le jeu
TOTAL WAR™ : SHOGUN 2
La fin des Samouraïs
(Prix public : 31,80 €)

55 €
SEULEMENT
au lieu de ~~103,20 €~~

soit **46%**
de réduction

BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site
www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé.

À compléter et retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE ABONNEMENTS - B400 - 60643 CHANTILLY CEDEX

- OUI, je m'abonne à Guerres&Histoire pour 2 ans (12 numéros) pour seulement 55 € au lieu de 103,20 €.** Je recevrai le jeu **TOTAL WAR™ : SHOGUN 2 - La Fin des Samouraïs**. [40410]
- Je peux acquérir seulement les **12 prochains numéros de Guerres&Histoire** pour 54,90 € au lieu de 71,40 €. [40428]
- Je commande seulement le jeu **TOTAL WAR™ : SHOGUN 2 - La Fin des Samouraïs** au prix de 31,80 €. [40436]

Mes coordonnées :

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Complément d'adresse (résidence, lieu-dit, bâtiment) _____ Code postal _____ Ville _____

Tél _____ E-mail _____

Grâce à votre n° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de Guerres&Histoire (Groupe Mondadori)

Je règle l'abonnement par :

Chèque bancaire ou postal
à l'ordre de *Guerres et Histoire*

CB _____

Date d'expiration _____ Cryptogramme _____

Les 3 chiffres au dos de votre CB.

Date et signature obligatoires

*Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un 1^{er} abonnement livré en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2012. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de *Guerres et Histoire* au prix de 5,95 € frais de port non inclus. Vous ne disposez pas du droit de rétractation de 7 jours pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin.

Vous êtes susceptibles de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

Cent cinquante ans après la fin de la guerre de Sécession (1861-1865), il reste tentant de réduire le conflit à la lutte du Nord abolitionniste contre le Sud esclavagiste. Pourtant, la plupart des films américains sur la guerre de Sécession racontent une tout autre thèse, encore très vivace aux États-Unis, celle de la « cause perdue » : le Sud a des esclaves parce qu'il n'a pas les richesses du Nord, qui, lui, possède les matières premières et l'industrie.

1939

Autant en emporte le vent

De Victor Fleming – Avec Clark Gable, Vivien Leigh, Olivia de Havilland, Hattie McDaniel – DVD VO.

Sur la plantation de Tara, en Géorgie, à la veille de la guerre civile, les femmes sont superficielles et les hommes chevaleresques. Les esclaves, quant à eux, sont relativement satisfaits de leur condition et, si on les plaint parfois, personne ne songe à remettre en cause l'ordre social. Fidèles à leur maîtresse, certains vont jusqu'à critiquer les « traîtres » noirs qui se rallieront à l'Union. Typique des films de la « cause perdue », *Autant en emporte le vent* montre un Sud tout en noblesse romantique face à un Nord ravageur, source de famine et de destruction.

1957

L'Esclave libre

De Raoul Walsh – Avec Clark Gable, Yvonne De Carlo, Sidney Poitier – DVD VO ou VF (pas de sous-titres).

Amantha Starr découvre à la mort de son père, riche planteur du Kentucky, qu'elle a du sang noir. L'héritière devenue esclave est achetée par un ancien trafiquant d'esclaves, Hamish Bond (Clark Gable), qui la traite (bien entendu) avec respect. Bond a un protégé, Rau-ru, qu'il considère comme son fils, mais qui le hait. Rau-ru subit la bonté de Bond à son égard comme le pire des asservissements. La guerre de Sécession éclate, il s'engage dans l'Union et découvre avec amertume que le racisme a également cours au Nord. À travers ces deux personnages d'esclaves libres, le film insiste de façon inhabituelle pour l'époque sur l'importance de l'éducation : Rau-ru et Amantha sont noirs, mais ils ont été élevés comme des Blancs et en ont le comportement.

1915

Naissance d'une nation

De David Wark Griffith – Avec Lilian Gish, Mae Marsh – DVD N&B, muet.
Premier grand succès cinématographique aux États-Unis, ce film, partisan de la « cause perdue », retrace l'histoire de deux familles amies séparées par la guerre, mettant l'accent sur la noblesse de la lutte des confédérés. La seconde partie est une rêverie glaçante : Griffith justifie la création du Ku Klux Klan en réponse à la prise de pouvoir (imaginaire) des Noirs. Ouvertement raciste, le film occasionna des émeutes et servit d'outil de propagande pour l'extrême droite. Choquant dans son propos, ce long-métrage n'est pas moins une œuvre d'art, techniquement novatrice et d'une grande beauté formelle.

1965

Shenandoah, les prairies de l'honneur

D'Andrew V. McLaglen (1965) – Avec James Stewart – DVD VOST.

« Cette guerre n'est pas la mienne et je n'en tiendrai pas compte ! » s'enflamme Charlie Anderson (James Stewart) face aux soldats confédérés venus recruter ses fils. Sans esclaves isolés au cœur de la vallée de la Shenandoah, Anderson et ses enfants travaillent dur dans leur ferme afin d'assurer leur subsistance. Il faudra que son fils soit emprisonné par les troupes de l'Union (qui, petite liberté avec l'histoire, comptent des soldats noirs !) pour qu'Anderson se sente enfin concerné. Tourné en plein conflit du Vietnam, *Shenandoah* marque un tournant dans la filmographie de la guerre civile en s'éloignant du thème de la « cause perdue » pour un angle antimilitariste.



ET... NOIRS

Par Isabelle Delpech

1985 Nord et Sud

De David Wolper, série télé (trois saisons : 1985, 1986, 1994) – Avec Patrick Swayze, James Read, Lesley-Anne Down – 16 épisodes en DVD VOST.

Cette saga historico-romantique en trois volumes retrace l'histoire de deux familles amies, les Main, riches planteurs sudistes, et les Hazzard, industriels en Pennsylvanie, de 1842 à 1866. L'intrigue est assez traditionnelle, mais la série retrace l'histoire du pays avec force détails, sans prendre parti. Elle donne à comprendre la complexité de la relation entre Noirs et Blancs, l'industrialisation galopante du Nord, les tentatives de remise en question de la religion et la place des femmes dans la société. Les volumes 2 et 3 sont moins intéressants, la guerre n'est plus que la toile de fond d'amours contrariées, de vengeances et autres situations de sitcoms.

1989 Glory

D'Edward Zwick –

Avec Matthew Broderick, Denzel Washington, Morgan Freeman – DVD VOST. Avec *Glory*, la question de l'émancipation des Noirs devient centrale. Le film détaille l'histoire du 54^e régiment, la plus fameuse unité de soldats noirs engagée par l'Union, dirigée par un officier blanc, le colonel Robert Shaw (larmoyant Matthew Broderick). Créé en 1863 à des fins de propagande, le régiment n'est d'abord affecté qu'à des tâches logistiques. Enfin admis à combattre, il se distingue par son héroïsme à l'attaque de Fort Wagner. Le film s'attache à illustrer la diversité au sein du bataillon (esclaves et hommes libres, plus ou moins éduqués), esquissant ainsi la question de l'identité raciale. Les scènes de bataille sont spectaculaires (à défaut d'être historiquement justes) mais desservies par une musique pompeuse.

1990 La Guerre de Sécession

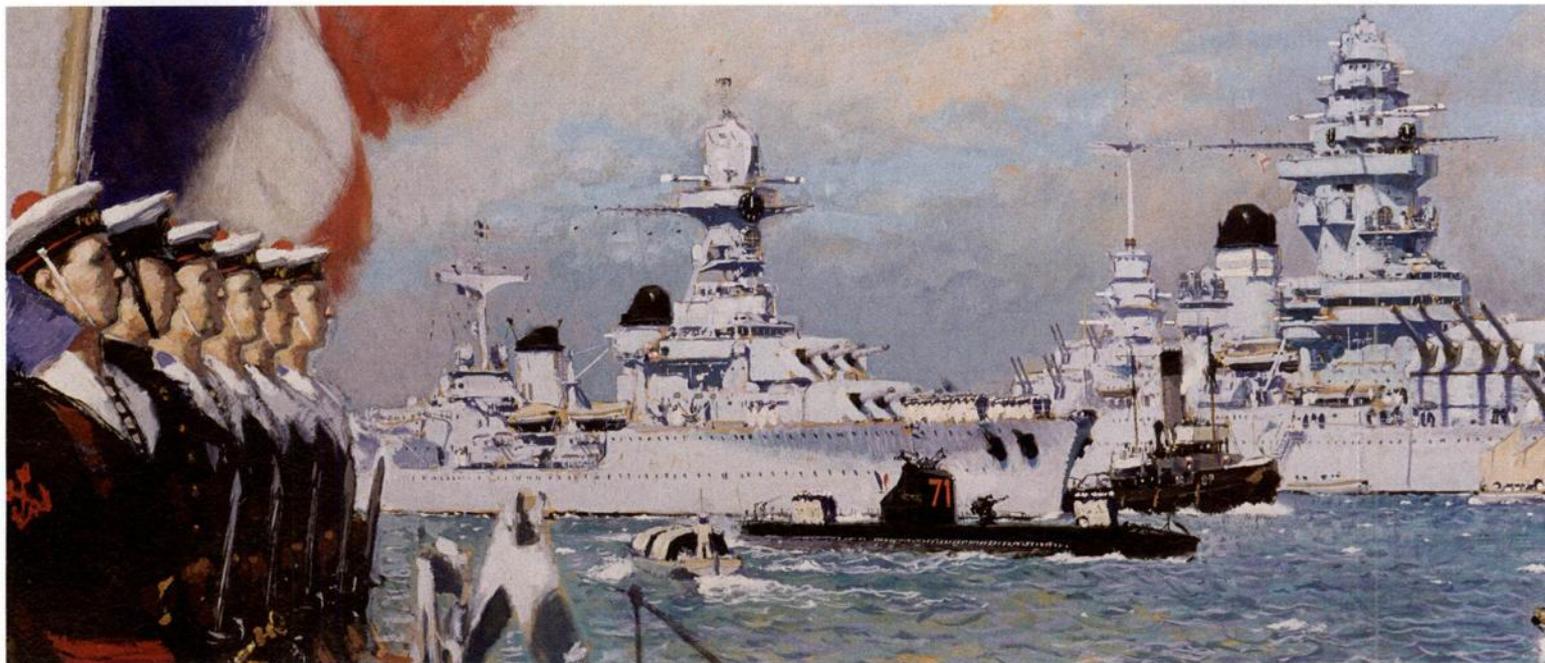
De Ken Burns – Documentaire – Coffret DVD VF ou disponible en ligne. Burns a su renouveler l'intérêt des Américains pour la guerre de Sécession en proposant un nouveau point de vue sur le conflit, centré sur les Noirs, auxquels il reconnaît vraiment un rôle actif. Esclaves, fuyards échappés des plantations sudistes, hommes libres mais méprisés au Nord, soldats dans l'armée unioniste, tous revivent à travers des lettres, des poèmes, des récits, des journaux. Ce très long documentaire (près de onze heures) met aussi l'accent sur le rôle des femmes, des immigrants, des soldats de base pour dessiner les contours culturels et sociaux de l'histoire. Burns s'appuie sur une mine d'archives photographiques (la guerre civile américaine est le premier conflit à être largement photographié), des témoignages et des interviews d'historiens.

1999 Chevauchée avec le diable

D'Ang Lee – Avec Tobey Maguire, Skeet Ulrich, Jeffrey Wright – DVD VOST.

La guerre de Sécession ne s'est pas limitée à la côte Est : aux frontières du Kansas et du Missouri, ce ne sont pas des troupes régulières mais des commandos de *Bushwhackers* (pro-sudistes) qui se sont opposés aux *Jayhawkers* (pro-unionistes). Loin des clichés du genre — frous-frous, plantations et cases —, les deux camps, aussi racistes et sauvages l'un que l'autre, se battent au milieu d'une nature somptueuse. Jake (Tobey Maguire), un jeune *Bushwhacker*, découvre aux côtés de Holt (Jeffrey Wright), ancien esclave resté fidèle à son maître, que cette guerre n'est peut-être pas la sienne. Quant à Holt, il ne gagne sa liberté qu'à la mort de son ex-maître.

Ce n'est que dans *Glory*, en 1989, que les Noirs apparaissent en combattants de la guerre de Sécession. Contrairement à ce que laisse supposer le film, le 54^e régiment perd certes 272 hommes (dont 106 morts et disparus) mais n'est pas anéanti dans l'attaque de Fort Wagner le 18 juillet 1863. L'unité s'illustre à nouveau à Olustee en février 1864.



Réécrire le passé selon les règles

Propos recueillis par Laurent Henninger

Après 1940 : *Et si la France avait continué la guerre*, paru en 2010, l'équipe dirigée par Jacques Sapir, Frank Stora et Loïc Mahé publie un tome 2, consacré aux années 1941-1942. Jacques Sapir a bien voulu nous éclairer sur leur méthode de travail.



G&H: Quelle est la première règle à suivre quand on crée une telle uchronie ?

Jacques Sapir: C'est de ne travailler que sur des sources, de la documentation et des ouvrages historiques solides et sérieux, c'est-à-dire de qualité scientifique. Nous avons aussi trouvé des

documents et archives sur des points peu ou pas connus, et qui sont tout à fait historiques.

Cela n'est pas toujours le cas ?

Beaucoup d'uchronies sont des romans, des uchronies « littéraires », où les seules limites sont celles de l'imagination de l'auteur. C'est ce que sont certaines d'entre elles qui relèvent du genre de la science-fiction. Nous avons voulu faire de « l'histoire alternative », ce qui n'a rien à voir. D'où la nécessité de nous appuyer sur du matériel de type universitaire.

Comment débiter un tel exercice ?

En définissant ce que nous nommons un « point de divergence », c'est-à-dire le moment où notre récit va s'écarter de la réalité historique. Dans notre cas, c'est le 6 juin 1940 qu'un événement accidentel bouleverse complètement le cours de l'histoire : les autorités françaises décident de ne pas capituler honteusement devant l'Allemagne et de continuer la guerre depuis les colonies d'Afrique du Nord.

Vous posez tout de même une question de base, et vous ne vous contentez pas de dérouler un simple fil événementiel...

Tout à fait. Dans notre cas, la question fut la suivante : quel aurait pu être le déroulement de la guerre (et, en pointillés, les conséquences après guerre) si, en juin 1940, le gouvernement français avait, malgré la défaite militaire sur le continent, refusé la défaite politique et continué la lutte ? C'est une question qui nous tarabustait depuis longtemps et que nous souhaitions explorer, mais avec méthode.

Les historiens ont-ils apprécié qu'on puisse se livrer à un tel exercice ?

Plus qu'on ne s'y attendait ! Il faut dire qu'il y a des historiens professionnels dans notre équipe, et que nous avons fait en sorte de donner le maximum de garanties de sérieux. Bien sûr, certains universitaires n'ont rien voulu savoir. En outre, l'histoire alternative est assez couramment pratiquée par les historiens anglo-saxons.

De quelles garanties parlez-vous ?

De ce que je viens de citer précédemment. Et puis nous avons pris soin d'insister lourdement sur le fait qu'il ne s'agissait pas d'histoire *stricto sensu*, que nous ne décrivions pas la réalité, mais bien que nous nous livrions à un exercice, une sorte de gymnastique mentale, un peu comme un problème de maths, rien de plus.

Mais comment déterminer le degré de réalisme de cette simulation ?

En distinguant deux « clauses de réalisme » qui permettent de maintenir un certain contrôle sur tout scénario

Pour en savoir +

À consulter • Le forum où tout se passe : www.1940lafrancecontinue.org
À lire • 1940 : *et si la France avait continué la guerre...*, Tallandier, 2010, 587 p., 26 €.
• 1941-1942 : *et si la France avait continué la guerre...*, Tallandier, 2012, 720 p., 27 € (lire critique p.100).

IR A JOUER

La flotte française réfugiée en Algérie (ici un croiseur de la classe *La Galissonnière* et le cuirassé *Dunkerque*) aurait pu jouer un rôle majeur que les « uchronistes » mettent en évidence dans leur nouvel opus, de la Méditerranée au Pacifique.



ALBERT BRENET/MUSÉE DE LA MARINE

leurs obsessions personnelles, etc., des choses que l'on connaît désormais assez bien pour des individus tels Churchill, Hitler, Staline, de Gaulle ou Roosevelt, pour ne citer qu'eux).

Certes, mais cela n'est-il pas un brin déterministe ?

Tout dépend de ce que l'on fait des informations ainsi rassemblées... Nous ne nous en servons pas pour affirmer avec certitude ce qui aurait pu se passer, mais nous cherchons ainsi à évacuer les impossibilités et les incohérences majeures. Nous pouvons aussi définir les trajectoires décisionnelles probables.

C'est donc, tout à la fois, une sorte de filtre destiné à empêcher les délires et un « socle » intellectuel...

Absolument ! Un socle nécessaire mais non suffisant pour faire une uchronie intéressante.

Mais je maintiens qu'il reste là un entêtant parfum de déterminisme, car vous supposez inertes les structures décisionnelles générales. Or on sait qu'elles peuvent évoluer, a fortiori en temps de crise paroxystique comme une guerre...

Cette objection est justifiée sur le long terme, mais très peu sur le court terme. Le fonctionnement des États belligérants est assez bien connu, et il n'a pas considérablement évolué au cours de conflit, tout au moins dans les phases initiales. Ces structures décisionnelles restent donc dans l'enveloppe des possibles. J'ajouterais ici quelque chose qui me paraît fondamental dès lors qu'on travaille sur des processus décisionnels : il convient de soigneusement faire la différence entre la logique et la rationalité. Ainsi, les dirigeants allemands étaient-ils logiques avec eux-mêmes, et avec leurs délires idéologiques, mais leur rationalité, c'est-à-dire leur capacité à raisonner à partir du réel, laissait sérieusement à désirer.

Mais alors, votre faiblesse est que vous êtes limités dans le temps !

C'est vrai. Plus nous nous éloignons du point de divergence, plus nous entrons dans le « brouillard cognitif ». Notre marge d'incertitude est relativement réduite pour les événements

survenant immédiatement après le point, mais, dès la fin de l'année 1940, cette marge commence à s'accroître dans des proportions toujours plus importantes.

Le tome 2 est-il donc moins « scientifiquement solide » que le premier ?

Un peu moins, oui, naturellement. Mais ce problème ne se posera véritablement qu'avec le tome 3, consacré aux deux dernières années de la guerre. Pour l'instant, nous restons toujours dans l'enveloppe des possibles, avec un peu plus de « jeu ».

Bon, je comprends bien la solidité scientifique de votre « socle ». Mais vous avez tout de même écrit un récit, et passionnant qui plus est !

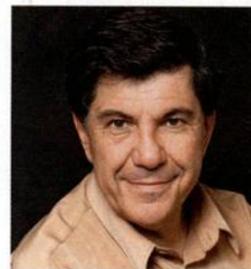
Évidemment ! Il y a aussi une part de création littéraire, mais elle est bien moins importante que dans les uchronies de science-fiction. Nous inventons des personnages secondaires, des dialogues, des anecdotes. Et utilisons des wargames éprouvés pour simuler combats et opérations. Mais nous veillons toujours à rester dans les limites fixées plus haut. Cela occasionne de passionnants débats sur notre site.

Pouvons-nous alors attendre un tome 3 ?

Cela dépendra d'abord de l'éditeur... et des ventes du tome 2 ! Par-delà ces considérations commerciales, nous ne nous cachons

pas qu'une telle entreprise posera de gros problèmes, car il existera alors de trop grandes divergences et beaucoup trop de possibilités. Nous devons donc être plus abstraits en ébauchant les grandes lignes d'une situation internationale, en insistant sans doute plus sur la géopolitique, la stratégie, la politique et les questions sociales et économiques de la guerre et de l'immédiat après-guerre. Ainsi, la décolonisation se présentera sous un jour totalement différent de ce qu'elle fut en réalité, de grands changements interviendraient dans les rapports euro-américains, et même en URSS la situation présenterait un tout autre visage. Bien sûr, nous tracerons aussi les grandes lignes des combats en Europe et en Asie. Mais nous serons vraisemblablement forcés de conclure notre entreprise ; trop de lecteurs attendront cela... ■

LES AUTEURS



DR

Jacques Sapir, économiste et historien, enseigne à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS, Paris) et à l'École économique de Moscou. Spécialiste des questions stratégiques et notamment du système militaire soviétique, il est auteur (et coauteur) de nombreux ouvrages.



SILVI DE ALMEIDA POUR « G&H »

Franck Stora est journaliste, l'un des meilleurs spécialistes actuels des jeux de simulation (et plus particulièrement des wargames, dont il tient la rubrique dans *G&H*).



DR

Loïc Mahé, ingénieur informaticien et fondu d'histoire alternative, est l'âme du forum www.1940lafrancecontinue.org qui alimente les réflexions de l'équipe.

alternatif. Ce contrôle n'est pas le même suivant l'éloignement d'un événement par rapport au point de divergence, c'est-à-dire la date où l'on change la trame historique.

Quelles sont ces deux clauses ?

La première est de rester dans ce que nous nommons « l'enveloppe technique des possibles ». Il s'agit de maîtriser les contraintes matérielles (niveaux de production, capacités logistiques, etc.) et les contraintes techniques (quels matériels sont disponibles, à quelle date, à quel coût en matière de temps de travail et de ressources matérielles, etc.). À travers l'approche logistique d'un conflit, on peut donc déterminer cette enveloppe des possibles à partir de « l'enveloppe des moyens ». Par exemple, à l'été 1940, il est clair que l'Allemagne n'a pas les moyens de lancer une opération amphibie contre l'Afrique du Nord, ni même contre l'Angleterre. En revanche, on sait que la France peut bénéficier assez rapidement d'une aide industrielle considérable de la part des États-Unis ; de nombreuses sources et documents nous le prouvent. La seconde est le respect des structures décisionnelles générales des acteurs. Il s'agit de la manière dont le processus de décision politico-militaire est configuré dans chaque pays, ainsi que des structures décisionnelles particulières repérables chez les « grands acteurs » et autres personnalités historiques (leurs forces et leurs faiblesses, leurs pathologies,



1941-1942. Et si la France avait continué la guerre...

Jacques Sapir, Frank Stora, Loïc Mahé

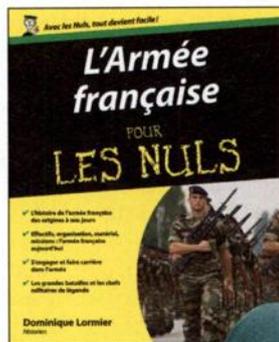
Tallandier, 720 p., 27 €.

Pour ceux qui auraient manqué le début du film, ce tome 2 reprend l'histoire alternative de la Seconde Guerre mondiale « telle qu'elle aurait pu être », qui se terminait fin 1940 dans le tome 1 sur une France plus que jamais combattante, et dirigée par une *dream team* composée de Mandel, de Gaulle, etc. La suite reprend le scénario sans transition, jusqu'en mai 1942. Le conflit devient, alors, réellement mondial avec l'entrée en guerre des États-Unis (le 7 décembre 1941, comme il se doit) et de l'URSS (le 17 mai 1942). Pas de surprise, les recettes du succès sont toujours là pour ce nouvel opus. On y retrouve ce mélange astucieux de données réelles, de combats haletants et de pastiches. Celui de Marguerite Donnadiou sur l'Indo vaut son pesant de « bo bun ». Et l'on regrette bien de n'avoir jamais pu voir ce *Taxi pour Pyrgos* qu'Audiard aurait écrit pour un Ventura perdu dans le Péloponnèse. En outre, les auteurs ont choisi fort heureusement

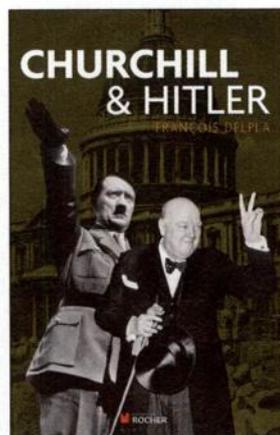
de laisser moins de place aux récits de menus combats qui plombaient l'opus précédent. La vraie faiblesse de l'ouvrage est liée à l'exercice de style lui-même : les scénarios deviennent de plus en plus hypothétiques avec l'éloignement du « point de divergence », c'est-à-dire le 6 juin 1940. Autant le tome 1 restait globalement vraisemblable, autant les auteurs doivent prendre dans cette suite des options stratégiques radicales, et du coup extrêmement discutables. L'attitude de Tokyo en fait partie. Dans quelle mesure le Japon peut-il se résoudre à attaquer en Asie en décembre 1941, alors que la Russie n'est pas encore en guerre et que la France est décidée mordicus à défendre l'Indochine ? La question est bien difficile à trancher, en vérité. Or, c'est d'elle que dépend l'attaque de Pearl Harbor et l'entrée en guerre de l'Amérique... Idem pour l'attaque tardive de l'URSS : Hitler avait-il les moyens de donner une année supplémentaire à Staline ? On peut sérieusement en douter, malgré les explications données dans une postface pratiquement aussi intéressante (sinon plus) que le livre lui-même. Mais ne boudons pas notre plaisir. Un affrontement entre *Bismarck* et *Richelieu*, quel amateur d'histoire navale n'en a pas rêvé ? ■ P.G.

L'Armée française pour les nuls

Dominique Lormier
First Éditions, 410 p., 24 €.
Avocat éloquent, inlassable et apprécié de l'armée française, notamment en 1940, Dominique Lormier se laisse glisser trop



loin sur la pente du patriotisme patriotard. La France a une belle tradition militaire, c'est certain, mais toutes ses défaites ne se résument pas à une résistance héroïque face à un adversaire supérieur en nombre. Il se trouve justement que Villeneuve avait plus de vaisseaux que Nelson à Trafalgar, mais cet épisode manifestement mineur n'apparaît qu'en chronologie. Quant à qualifier la bataille de Leipzig de « succès tactique » de Napoléon... Ne prenons pas les nuls pour des ânes. ■ P.G.



Churchill & Hitler

François Delpla
Éditions du Rocher, 574 p., 25 €.
Biographe du Führer, François Delpla a déjà consacré deux ouvrages à Churchill. Logique, donc, de raccorder les

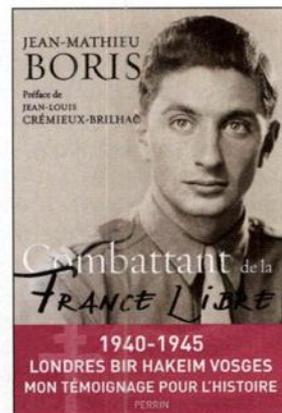
Un soldat marocain avec sa mascotte lors du défilé du 14 juillet 1952.



deux destins.

En fait, la stature du Premier Ministre britannique est telle que c'est lui qui, d'emblée, prend la vedette. L'historien dépeint avec brio un Churchill courageux et généreux, le plus grand stratège de la Seconde Guerre mondiale et de loin. C'est vrai qu'il a commis des erreurs, mais quelle vision ! Sans cet optimiste opiniâtre, plaide l'historien, le Royaume-Uni aurait jeté l'éponge en 1940. Sans ce replâtreur inlassable de la cause alliée, jamais Américains et Soviétiques (sans compter les Français) n'auraient pu s'entendre. Sans ce temporisateur lucide, l'aventure du débarquement en Europe avait bien des chances d'échouer. Impérialiste, oui, mais Churchill n'en a pas moins sacrifié une partie des intérêts britanniques pour détruire le nazisme : Hitler l'a bien senti, qui a toujours placé celui qu'il traitait d'« ivrogne fou » en tête de ses ennemis. En marge de ce portrait où

l'image du dictateur allemand joue le rôle de révélateur, le lecteur trouvera en outre une multitude de développements peu connus : sur la mission Hess, par exemple, dont François Delpla montre qu'elle n'a pu intervenir qu'avec l'aval d'Hitler, et sur les coups tordus des SS tentant d'insérer (avec quelques succès) un coin dans un consensus britannique plus fragile qu'on ne le croit. « *La politique est plus dangereuse que la guerre car à la guerre on ne peut être tué qu'une fois* », dit Churchill. Oui, mais c'est le genre de saillie qui vous assure l'immortalité. Si l'éditeur avait ajouté un index, tout cela aurait été parfait. ■ P.G.



Combattant de la France libre

Jean-Mathieu Boris Perrin, 228 p., 19 €.
Il sort de temps à autre une autobiographie qui sort du lot... Celle-ci en est. Poignante, drôle, touchante, l'histoire de Jean-Mathieu Boris est grande, pourtant : évadé de la France en ruine de 1940, engagé

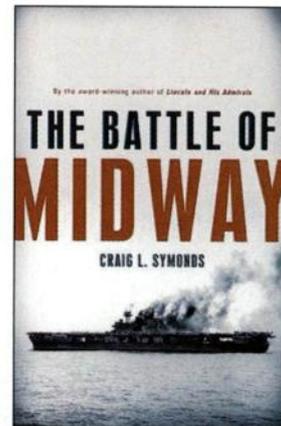
IR A JOUER

dans les FFL, artilleur à Bir Hakeim, commando dans les Vosges et en Alsace... Et toujours miraculé. Il y a de quoi être fier, mais l'auteur ne quitte jamais le ton de la modestie et d'un humour badin. Un bref mais beau témoignage. ■ P.G.

comme en témoigne l'impressionnante (et éclectique) bibliographie. Provocateur, certes, cet ouvrage est un livre de philosophie idéal : ni ennuyeux, ni incompréhensible, juste intelligent. ■ P.G.

ont été jusqu'à 180 000 à porter en effet l'uniforme bleu et à être associées à toutes les tâches : service, bien sûr, mais aussi maintenance, éclairage des bases, administration, météo, coordination des opérations, radar, calcul mathématique, pliage de parachutes... Il y a même des femmes pilotes — via l'*Air Transport Auxiliary* (ATA) —, des infirmières embarquées et des agents secrets au sein du SOE, dont plusieurs mourront en déportation... Bien illustré, vivant et bourré de témoignages, ce livre rappelle à juste titre à quel point les « auxiliaires » ont fait un boulot essentiel. ■ P.G.

The Battle of Midway
Craig L. Symonds
Oxford University Press, 400 p., 22 €.
Après les travaux novateurs de Parshall et Tully sur le côté japonais de Midway (*Shattered Sword*), il était temps de revisiter cette bataille mythique côté américain et de réaliser une synthèse, ce dont Craig Symonds, plutôt spécialiste de la guerre de Sécession, s'acquitte avec brio. C'est bref (si, si), mais il y a du nouveau : une interprétation iconoclaste du fameux « *flight to nowhere* »



qui entraîne une bonne partie des avions lancés par le *Hornet* vers... nulle part, précisément, sinon dans l'eau du Pacifique. Symonds démontre de façon convaincante que Marc Mitscher, commandant du porte-avions et futur amiral mythique, a délibérément falsifié son rapport de façon à s'absoudre du fiasco. Rien que ça ! ■ P.G.



Une histoire du bombardement



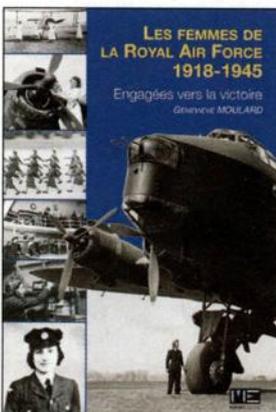
Le bombardier américain B-52 reste le symbole de la puissance de frappe aérienne de la première puissance mondiale.

Une histoire du bombardement
Sven Lindqvist
La Découverte, 396 p., 22 €.

Cet ouvrage est... un OVNI. En petits paragraphes, l'auteur mélange savamment faits historiques, expériences et réflexions personnelles, textes juridiques, extraits littéraires sur le thème, bien sûr, du bombardement. On le lit dans la foulée, ou en se promenant au gré des renvois indiqués en bas de chaque paragraphe. Cette forme extrêmement originale et personnelle ne doit pas faire oublier le fond, extrêmement riche et érudit,

Les femmes de la Royal Air Force, engagées vers la victoire

Geneviève Moulard
Marines Éditions, 366 p., 29 €.
Non, les WAAF (*Woman's Auxiliary Air Force*) n'ont pas juste servi des œufs



et du thé à Clostermann, ou attendu, transies d'angoisse, le retour du pilote aimé. Elles

LE BLOG

ACTUDEFENSE

LE JOURNAL D'INFORMATION DES FORCES ARMÉES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



Nom : Actudéfense
Sous-titre : L'information des forces armées françaises et étrangères.
Création : Juin 2009. « J'étais alors étudiant en

journalisme. Le blog m'a servi de galop d'essai et de démonstrateur de savoir-faire. Grâce à lui, j'ai eu mes premières piges, mes premières conférences de presse, de premiers liens avec les éditeurs. Bref, ça m'a mis le pied à l'étrier. »

Animation : Romain Mielcarek, 25 ans. « J'alimentais le blog seul. Mais depuis le 29 mai, j'ai inauguré une nouvelle version qui, elle, est destinée à accueillir des contributions extérieures : coups de gueule politiques, analyses de chercheurs, points de vue des ONG sur le terrain, je suis ouvert à tout. » D'où vient ce goût pour la chose militaire ? « Une fascination de gosse

pour la guerre, les lieux où l'on se bat et où l'on souffre. Tout jeune, je voulais être correspondant de guerre. C'est ainsi que, sac au dos, je me suis pointé comme une fleur en Côte d'Ivoire en 2010, quand ça bardait. Je me suis retrouvé, sans transition, seul blanc parmi des Jeunes Patriotes exaltés qui voulaient manger du Français. »

Profession : Journaliste, spécialité relations internationales et défense.

Fréquentation : 20 000 visiteurs uniques par mois. Des militaires d'une part, des curieux, des amateurs d'autre part.

Volume d'informations : À ce jour, 800 postes. Essentiellement de l'écrit et de la photo. « Dans la prochaine version du blog, j'espère pouvoir présenter une petite web-TV. »

Objectifs du blog : « En faire mon petit média, un terrain d'exercice et d'expérimentation, un espace de liberté. Je veux le faire passer du statut de blog à celui de site d'informations professionnel. »

Contact : romain.mielcarek@gmail.com



Des guerres et des hommes, idées reçues sur 25 siècles de conflits

Marc de Fritsch et Olivier Hubac

Le Cavalier Bleu, 200 p., 18 €.

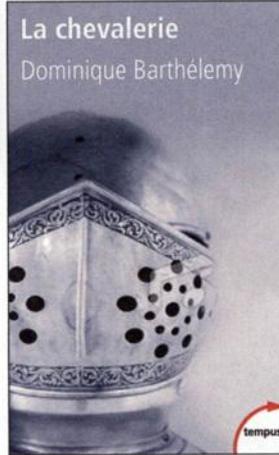
« Ce qu'il faudrait, c'est une bonne guerre », « la guerre est une chose trop grave pour la confier aux militaires », « supprimons les armées et il n'y aura plus de guerre »... Il est intéressant de voir deux ex-saint-cyriens outils en main pour affronter ces idées reçues. Même si l'on n'est pas toujours d'accord avec les options et opinions des auteurs, le résultat du démontage, avec chiffres et citations à l'appui, est toujours intéressant, parce qu'il oblige au minimum à construire un contre-argumentaire. Louable effort, donc, en dépit de conclusions parfois simplistes : « La complexité de la guerre ne permet évidemment pas de la confier aux seuls militaires, même si à l'évidence leur rôle demeure primordial. » Certes. ■ P.G.

La Chevalerie

Dominique Barthélemy Perrin, coll. « Tempus », 619 p., 12 €.

Saluons ici la réédition d'un ouvrage initialement paru en 2007 et introuvable

aujourd'hui. Saluons également le fait que cette édition en poche est considérablement augmentée et mise à jour par rapport à l'originale. Mais pourquoi « saluer », au fait ? Tout simplement parce que cet ouvrage



constitue sans doute la meilleure synthèse disponible dans notre langue sur cette institution tout à la fois sociale, politique, et militaire, et qui représente certainement l'un des symboles les plus marquants de l'Occident médiéval. Un seul regret : l'étude porte principalement sur le cas français, mais il est vrai que, pour l'auteur, c'est celui qui fut le plus « parfait ». Il en fait l'archéologie, et n'hésite pas pour cela à remonter aux lointaines origines celtiques et surtout germaniques préchrétiennes. Suit une description

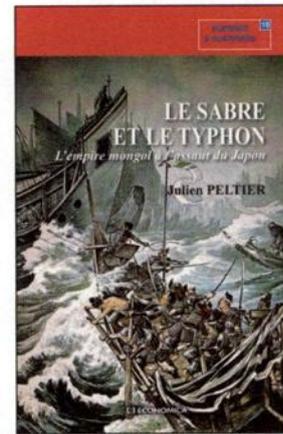
détaillée — et absolument passionnante — du processus de formation de cette institution, aux temps carolingiens. Ensuite, aux temps capétiens, la chevalerie achève sa mise en place, qui aboutira pleinement au XII^e siècle, avec la création de superstructures idéologiques et symboliques (adoubement, amour courtois, tournois, etc.). Au passage, le tournant que constitue l'épisode des croisades a une importance considérable, tant d'un point de vue idéologique (par son aspect religieux, bien sûr), que tactique (puisque les Occidentaux rencontrent alors d'autres formes de combat de cavalerie — les musulmans et les Byzantins) et même organisationnel, car naissent alors les ordres de chevalerie monastiques (hospitaliers, templiers, etc.). Une lecture qui ravira non seulement les passionnés du Moyen Âge, mais également ceux qui s'intéressent aux phénomènes d'interpénétration entre une fonction tactique (la cavalerie lourde, en l'occurrence) et des institutions socio-économiques. ■ L.H.

Le Sabre et le typhon – L'empire mongol à l'assaut du Japon

Julien Peltier

Economica, collection *Guerres & guerriers*, 188 p., 23 €.

L'invasion mongole du Japon ? Ne s'agirait-il pas là d'une étude sur l'un de ces épisodes obscurs de l'histoire mondiale dont se délectent tant des spécialistes à la limite de la perversité ? Eh bien non, pas du tout ! Il s'agit



même d'un épisode tout à fait important de l'histoire asiatique « médiévale » [entre guillemets, car il est toujours maladroit de plaquer nos découpages chronologiques sur d'autres aires

civilisationnelles que la nôtre). Et important à plus d'un titre, d'ailleurs. Ne serait-ce que parce que la légende du kamikaze (le « vent divin » qui dispersa la flotte d'invasion mongole) trouve ici son origine, et chacun sait la fortune que ce mot connaîtra... Ensuite, parce qu'il s'agit là d'un des rares exemples de très grave défaite des Mongols à une époque où rien ni personne ne semblait pouvoir leur résister [voir notre article p. 80]. Enfin, parce que nous avons là une étude sur un exemple d'opérations amphibie médiévale. On comprend d'ailleurs — et c'est ce qui relativise la légende — que l'entreprise était vraisemblablement vouée à l'échec du fait de sa démesure ; du coup, aussi bien le providentiel typhon que l'héroïsme des samouraïs qui attendaient les survivants sur les plages sont ramenés à leur juste place : ils n'ont fait qu'achever un travail déjà fort mal engagé. La comparaison avec l'affaire de l'« Invincible Armada » espagnole du XVI^e siècle vient alors immédiatement à l'esprit, et il est dommage que l'auteur n'explore que trop peu cette comparaison. Mais ce défaut n'est pas catastrophique, et il ne faut surtout pas boudier son plaisir de lire un récit de campagne très prenant, avec un véritable suspens, et fourmillant de détails techniques et scientifiques bienvenus, notamment sur la météo des mers asiatiques ! Finalement,



IR A JOUER



eut un retentissement international), elle possède une aura symbolique et romanesque digne des épopées antiques — à mes yeux, en tout cas. C'est sans doute là que l'aventure de la France libre trouve son expression la plus belle et la plus héroïque (avec l'histoire des pêcheurs de l'île de Sein...). Ce petit livre nous raconte tout cela par le menu, sans omettre de le resituer dans le contexte stratégique de la campagne de Libye et d'Égypte. L'analyse militaire n'empêche pas l'auteur de nous régaler d'anecdotes savoureuses

Bir Hakeim François Broche



ou tragiques. Mais l'un des intérêts majeurs de cet ouvrage est peut-être à rechercher dans trois annexes intitulées « Les trois énigmes de Bir Hakeim » : Pourquoi Rommel s'est-il obstiné à vouloir prendre Bir Hakeim ? ; Koenig est-il le seul vainqueur de Bir Hakeim ? ; et Koenig a-t-il voulu se rendre lors de la sortie du camp retranché ? Pour moi, l'affaire est entendue : tout Français devrait connaître le récit de cette bataille, ne serait-ce que pour savoir que ce nom n'est pas seulement celui d'une station de métro parisienne. ■ L.H.

de l'histoire de France. On y trouve non seulement une foule d'anecdotes, des plus menues aux plus improbables, mais aussi l'ensemble des faits et des analyses sur la Pucelle, y compris l'exposé des différents débats historiographiques (ce qui, en soi, est déjà passionnant). Cela permet ainsi de faire un sort aux différentes légendes (« pro » ou « anti ») qui tournent autour de ce personnage, et donc de posséder un ensemble de connaissances solides et précises. Du même coup, on a là un bon bouquin pour s'initier à l'étude de la société médiévale, mais aussi, naturellement, de la guerre de Cent Ans. Les amateurs d'histoire militaire apprécieront tout particulièrement le récit de l'intégralité des campagnes et batailles menées par Jeanne. Il va sans dire que l'ensemble est d'une lecture très facile et très agréable. ■ L.H.

Bir Hakeim
François Broche
Perrin, collection Tempus, 224 p., 8,50 €.
Je suis difficilement objectif quand je parle de cet épisode de la Seconde Guerre mondiale. Même si cette bataille reste mineure, ne serait-ce que par sa taille (encore qu'elle

Nous avons reçu mais n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

- **La Marine française dans la guerre d'Algérie**, contre-amiral Bernard d'Estival, Marines Éditions, 360 p., 29 €. Une présentation des missions de la marine et de l'aéronavale, assez méconnues il faut bien le dire, s'agissant d'un conflit essentiellement terrestre.

- **39-45, les soldats oubliés. Ceux dont l'Histoire ne parle plus**, Dominique Lormier, Jourdan Éditions, 340 p., 18,90 €. Un pot-pourri de campagnes, de Gembloux et Eben-Emael au front du Médoc en passant par les Belges de la brigade Piron en Normandie.

- **Saint-Exupéry et la guerre**, Gilles Ragache, Economica, collection Guerres & Guerriers, 160 p., 27 €. La carrière militaire de Saint-Ex, sa vision des conflits de 1918 à sa mort, en 1944.

- **David Galula. Combattant, espion, maître à penser de la guerre contre-révolutionnaire**, Gregor Mathias, Economica, collection Guerres & Guerriers, 180 p., 29 €. Première étude historique sur un personnage à la vie mystérieuse et à l'influence croissante.

- **Les Commandos de l'affiche rouge**, Arsène Tchakarian et Hélène Kosseian, Éditions du Rocher, 300 p., 20 €. Dernier survivant du groupe d'action Manouchian, Tchakarian a mené avec la journaliste Hélène Kosseian l'enquête sur le mouchard qui a « donné » les résistants à la Gestapo. Le livre

porte surtout sur les actions puis le démantèlement du groupe Manouchian.

- **Feu sur Paris ! L'histoire vraie de la Grosse Bertha**, Christophe Dutrône, Éditions Pierre de Taillac, 200 p., 30 €. Un livre soigné et bien illustré sur une arme mythique autant qu'inefficace, si ce n'est sur un plan psychologique.

- **Sabres & armes blanches de l'armée impériale japonaise (1868-1945)**, Fabrice Wateau, Du May, 190 p., 38,60 €. Un ouvrage richement illustré, très technique.

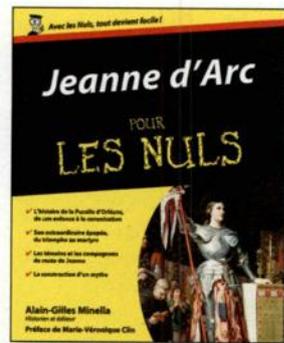
- **1914-1919, ceux qui protestaient**, Galit Haddad, Les Belles Lettres, 440 p., 35 €. La protestation contre la guerre, dans l'armée et à l'arrière.

- **Koenig, l'homme de Bir Hakeim**, Dominique Lormier, Éditions du Toucan, 368 p., 22 €. Point d'orgue aux 70 ans de la bataille de Bir Hakeim, une bonne bio de celui qui a tenu tête à Rommel au printemps 1942.

- **Afghanistan, la guerre inconnue des soldats français**, Nicolas Mingasson, Acropole, 190 p., 21 €. Le travail d'un photographe qui a suivi une compagnie du 21^e régiment d'infanterie de marine, de Fréjus à la Kapisa. Du beau travail, un témoignage fort.

- **Les Plans secrets de la Seconde Guerre mondiale**, Michael Kerrigan, Acropole, 190 p., 24,90 €. Un livre agréable et vif qui fait défiler 55 plans plus ou moins sérieux développés par les protagonistes du conflit. ■ J.L.

et par-delà cette épopée, on dispose là d'un cas d'école sur la complexité et la fragilité des grandes opérations amphibies, mais aussi d'une bonne introduction à l'étude de la guerre et des guerriers en Asie orientale et steppique en des siècles où, ne l'oublions pas, c'est dans cette partie du monde que résidait la vraie puissance. ■ L.H.



Jeanne d'Arc pour les nuls
Alain-Gilles Minella
First Éditions, 358 p., 22,95 €.
Il y a du bon et du moins bon dans cette célèbre collection, c'est bien connu. Là, nous avons affaire à du sérieux, intelligent, bien fait et d'une exhaustivité sur ce sujet à faire pâlir : faits, analyses, anecdotes, etc. Avec ce livre, vous saurez absolument tout sur celle qui reste, six siècles après, peut-être la figure la plus populaire

BD

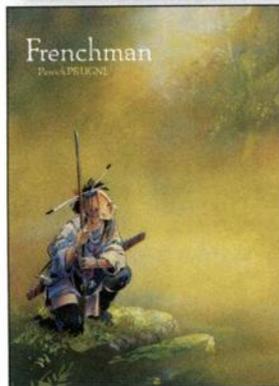
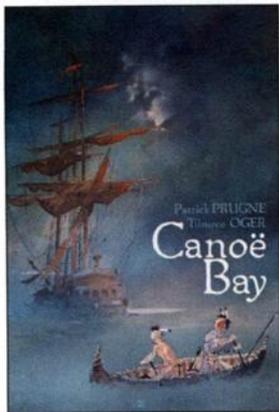
Par Stéphane Dubreil

Canoë Bay The French Man

Patrick Prugne

Éditions Daniel Maghen,
110 p., 19,50 € chacun.

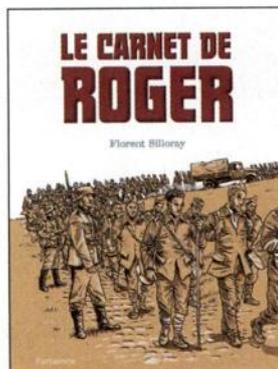
Les Éditions Daniel Maghen nous offrent deux magnifiques albums illustrés et écrits par Patrick Prugne. Les deux histoires se situent en Amérique, l'une en 1756, l'autre en 1803, époque où le continent est encore vierge, une colonie puis un pays à construire et à explorer. Et période rarement mise à profit dans la BD européenne



contemporaine. Les scénarios sont efficaces et bien ficelés (signé par Tiburce Oger pour *Canoë Bay*), complexes avec des personnages riches et attachants : Indiens, Britanniques, Français, Américains, explorateurs, pirates ou chercheurs d'or. Car si Patrick Prugne



est irréprochable sur les uniformes, les armes, tous les détails qui rendent ces histoires si crédibles, il sait aussi nous emporter dans de palpitantes aventures dignes de John Ford ou du Cecil B. DeMille des *Toniques rouges*. Mais ce qui frappe avant tout cela, c'est la forme : merveilleuse. Des dessins à l'aquarelle maîtrisés à la perfection, une minutie qui ne nuit jamais au rythme de l'intrigue. On peut regarder chaque case comme un tableau miniature. Les Éditions Daniel Maghen ont aussi pris le soin d'ajouter à chaque fin de volume un bonus : des croquis crayonnés avant mise en couleur et des planches en pleine page qu'on a envie de découper et de mettre sous cadre. ■



Le Carnet de Roger

Florent Silloray

Sarbacane, 112 p., 25 €.

Florent Silloray, connu pour ses illustrations de livres pour la jeunesse, publie un très bel album qui tisse habilement deux histoires parallèles, une quête du passé familial et le journal de captivité de Roger, son grand-père, pris pendant la débâcle de 1940. L'histoire débute à la

mort du grand-père avec la découverte d'un journal gardé depuis 1945 dans le plus grand secret. Le récit est articulé autour de vignettes monochromes quand il s'agit de Roger, en couleur quand on suit Florent Silloray. Ce document rare raconte avec détails la vie et surtout l'état d'esprit, la détresse et les espoirs des soldats français durant la débâcle puis la captivité en Allemagne. *Le Carnet de Roger* est complété par l'enquête de l'auteur. Il a parcouru les lieux décriés en France et en Allemagne jusqu'à retrouver des témoins. Ils lui ont livré leurs souvenirs ; ce qui donne plus d'épaisseur à l'histoire du grand-père, resté muet sur cet épisode de sa vie quarante ans durant. ■



IR A JOUER

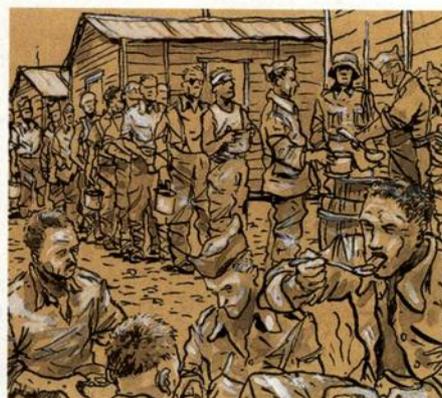
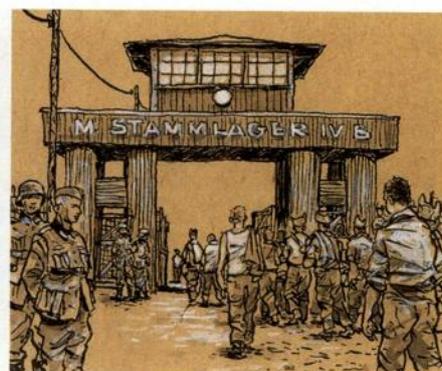
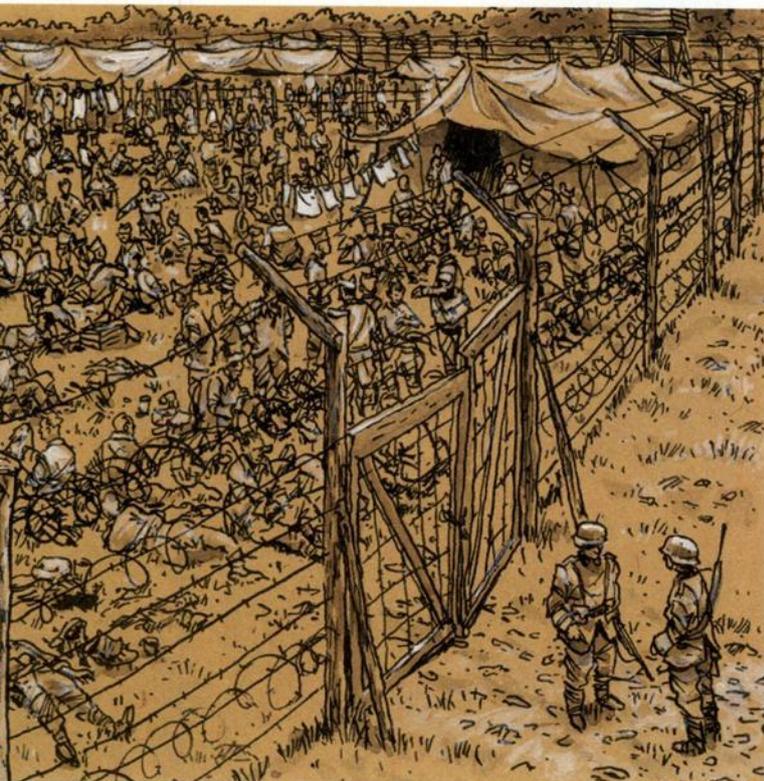


EDITIONS DANIEL MAGHEN

L'Ambulance 13, tomes 1 et 2

Cothias, Ordas, Mounier
Éditions Grand Angle,
48 p., 13,90 €.

Attendu impatiemment, le tome 2 du cycle 1 de la série *L'Ambulance 13* vient de sortir. Nous pouvons enfin savoir ce qu'il advient du sous-lieutenant Boulteloup, médecin militaire courageux que nous avons laissé alors qu'il cherchait les blessés dans le *no man's land* en 1916. Exceptés quelques moments un peu trop mélodramatiques,



EDITION SARBACANE

ce deuxième opus tient toutes ses promesses. Les auteurs font un réel effort de réalisme, les personnages sont forts et bien campés, la fin surprenante sans excès. À lire absolument. Petite curiosité, cette série est recommandée par le Service de santé des armées et le Service historique de la Défense pour qui la BD est devenue manifestement un vecteur nouveau et intelligent pour transmettre et produire de l'histoire. ■

DVD

Par Pierre Grumberg



La Charge de la Brigade légère

De Tony Richardson, avec David Hemmings, John Gielgud, Trevor Howard, Vanessa Redgrave.

DVD et Blu-ray VO/VF, Filmedia-Mep, 2012 (réédition), 20 €.

Filmées par Tony Richardson en 1968, voici toute la grandeur et la stupidité militaires britanniques à l'œuvre en Crimée, où une brigade de cavalerie entière est anéantie pour obéir à un ordre imbécile. La veste taillée par les Russes à Balaklava aux lords

Cardigan et Raglan constitue évidemment le clou du film, mais la description de l'armée victorienne (où se lit une autre charge, politique et antimilitariste) vaut son pesant de gingembre. Les acteurs sont remarquables (mention spéciale à Redgrave, double victime de l'amour et de la guerre) et les cartoons un vrai régal. « C'est magnifique mais ce n'est pas la guerre », aurait dit du fameux épisode un observateur français en Crimée. Peut-être, mais quel spectacle! ■

Okinawa (The Halls of Montezuma)

De Lewis Milestone, avec Richard Widmark, Karl Malden, Jack Palance.

DVD et Blu-ray VF/VOST, Filmedia, 2012, 15 €.

Le titre original, tiré de l'hymne des marines, semble on ne peut plus clair. Pourtant, ce n'est pas un clip de recrutement pour les « cous de cuir » que tourne en 1951 Lewis Milestone, l'extraordinaire réalisateur d'À l'Ouest rien de nouveau. Au contraire, dès le début, les choses sont claires :



c'est un film sur la peur. Les héros sont malades, littéralement, de trouille, à l'image du lieutenant Anderson (Widmark)

forcé d'avaler les pilules de Doc (Malden) pour ne pas dévaler ventre à terre. Bref, un film humain sur les effets ravageurs de

IR A JOUER

la guerre et de la haine. Peu importe que la trame du scénario soit un brin invraisemblable (des roquettes ont bien été utilisées par les Japonais, pourtant, mais semble-t-il à Iwo Jima), le pinceau de Milestone accroche particulièrement bien sur les gueules d'acteurs sur mesure. Avec le solide coup de main des marines (le film est tourné à Camp Pendleton, la base du corps près de San Diego) et un recours généreux à de vraies images d'époque, le spectacle est assuré et tous les boulons sont en place. La gueule béante du LST, les dessous d'un char Sherman... Vous n'avez jamais vu ça. ■



Ici-bas

De Jean-Pierre Denis, avec Céline Sallette, Éric Caravaca, Maud Rayer.

DVD VF, Pyramide Vidéo, 2012, 20 €.

En 1943, sœur Luce (Sallette) trahit le maquis où officie le père Martial (Caravaca), dont elle est l'amoureuse déçue... En dépit de dialogues parfois maladroits, le film emporte l'adhésion. D'abord, grâce à la force et l'originalité d'une histoire fondée sur des faits réels. Ensuite, et surtout, grâce à l'interprétation miraculeuse de Céline Sallette, écartelée entre la foi, l'amour et la guerre. Ajoutons-y folie,

martyr, meurtre, suicide... Bref, tous les thèmes de la tragédie grecque, transposée dans l'univers de la Résistance et servis par une actrice dont la performance frise celle de la Signoret de l'*Armée des ombres*. Carrément! À côté de Céline Sallette, tous les autres ont l'air pâles, même Éric Caravaca pourtant crédible en prêtre qui doute, ou le trop rare Jacques Spiesser en évêque. ■

Red Gallion, la légende du corsaire rouge (Zwölf Meter ohne Kopf)

De Sven Taddicken, avec Ronald Zehrfeld, Oliver Bröcker, Matthias Schweighöfer.

DVD et Blu-ray VF/VOST, Condor Entertainment, 2012, 20 €.

Ne pas se fier au titre et à la jaquette



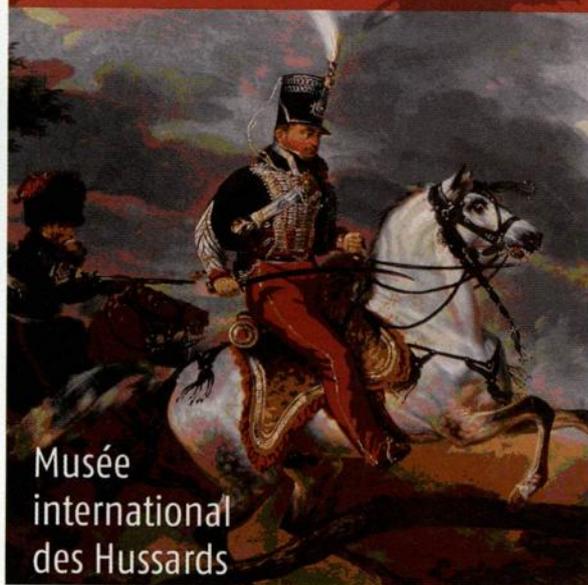
mensongère, bidonnés par l'éditeur pour exploiter le filon *Pirate des Caraïbes*. Pas de galions ici, mais de gros cogues hanséatiques, poursuivis sur les mers du Nord par les pirates Klaus Störtebeker (ce qui signifie en gros « ma choppe cul sec ») et son lieutenant Gödeke Michels autour de l'an 1400. L'affaire, rigolarde et autoparodique, ne réinvente pas la poudre, mais le thème est original. ■



CONDOR ENTERTAINMENT

EXPO

MUSÉE MASSEY



Musée international des Hussards

Nouvelle charge du Musée des Hussards !

Jardin Massey, Tarbes (Hautes-Pyrénées).

Renseignements : www.tarbes-tourisme.fr ;

Tél. 05 62 44 36 95, Entrée : 2,50 à 5 €.

Après quinze années de fermeture et une complète rénovation du bâtiment et des collections, le musée Massey, Musée international des Hussards, a fait peau neuve en cette année 2012. Riche de 17000 objets, ce nouveau lieu offre une vision précise sur l'un des phénomènes militaires les plus insolites et les plus séduisants. Les nouveaux espaces permettent de découvrir la grande épopée des hussards, de 1545 à 1945. Organisé de manière chronologique, le parcours met en valeur les qualités historique et esthétique des uniformes. Ainsi, cent cinquante mannequins et bustes, une collection iconographique de dessins et de peintures, de nombreux équipements spécifiques racontent l'histoire mouvementée des hussards de trente pays différents. ■ S.D.

THÉÂTRE

De Gaulle-Pétain, la confrontation

Pièce d'Alain Houpillart, avec Jacques

Le Carpentier et Olivier Till.

Jusqu'au 12 août 2012, au Théâtre des Mathurins, 36, rue des Mathurins, Paris 8^e. Renseignements : www.theatre-des-mathurins.com

La pièce n'est pas encore jouée à l'heure où nous mettons sous presse, mais le thème est prometteur : en décembre 1945, de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, visite Pétain, prisonnier à l'île d'Yeu. Les deux, qui se connaissent fort bien, abordent les raisons de leurs choix respectifs pendant la guerre qui vient de s'achever. Une façon originale et pédagogique de revenir, en éclairant ces deux personnages, sur les ombres et les lumières de cette période difficile. ■ P.G.

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

Game of Thrones

Supports : PC, PS3 et Xbox 360

Éditeur : Focus Home Interactive

Prix : de 40 à 60 € environ.

Alors que sort *Le Bûcher d'un roi*, le treizième tome de la série, et que la saison 2 de la saga télévisée vient de débiter aux États-Unis, il est logique que les jeux vidéo s'emparent eux aussi du phénomène *Trône de fer*, né de l'imagination de l'Américain George R. R. Martin. Dans ce jeu de rôle fantastico-médiéval pour PC, PS3 et Xbox 360, l'histoire se déroule pendant le premier livre de la saga, juste au moment où Jon Arryn, la Main du roi Robert Baratheon, vient d'être retrouvé mort à Port Réal. Deux quêtes principales, conçues par Martin en personne, sont proposées : celle du personnage de Mors, frère juré de la Garde de Nuit, et celle d'Alester, le prêtre rouge qui cherche à se racheter. À l'image des romans, les histoires de nos deux héros sont contées alternativement, chapitre après chapitre. Le joueur découvre ainsi,



à mesure qu'il progresse dans le jeu, des lieux et des personnages bien connus de la saga : le Mur et sa région, Châteaunoir, Donjon Rouge, Jeor Mormont, Cersei Lannister ou encore Varys. Le système de combat, original, évolue au gré des compétences de nos deux héros et du choix de la classe que vous déciderez de leur attribuer : danseur d'eau, mercenaire, ranger, R'hllor, Magnar, chevalier Fieffé, chevalier Erran ou Zonan. Deux sets d'armes complémentaires viennent étoffer l'équipement du joueur afin de choisir la meilleure tactique

durant les affrontements, très nombreux et spectaculaires : bouclier et épée pour les joutes en mêlées, arc à longue portée pour les combats à distance. Un dernier mot sur le graphisme, splendide : épaulé par le moteur d'animation Unreal Engine 3, il offre des textures, une modélisation des décors, des animations des personnages et des lumières du plus bel effet. Ainsi, au premier coup d'œil, les fans sont immédiatement plongés dans les lieux mythiques de la saga. Du grand spectacle! ■

Sniper Elite V2

Supports : PC, Xbox 360 et PS3

Éditeur : 505 Games

Prix : De 40 à 60 € environ.

Après de nombreuses productions sur les conflits contemporains et futurs (*Battlefield 3*, *Call of Duty Modern Warfare 3*, *Crysis 2*, *Prototype 2*, etc.), revenir à ses premières amours, la Seconde Guerre mondiale, apporte

(si l'on peut dire) un peu de fraîcheur dans l'univers des jeux de tir et d'action. Ainsi, dans *Sniper Elite V2*, suite de *Sniper Elite* sorti en 2005 et vendu à plus de 100 000 exemplaires en France, le joueur se paye un petit voyage au cœur de Berlin afin de stopper le programme des missiles V2. Au cœur du conflit qui oppose Soviétiques et Allemands, il est invité à participer à une vraie partie



IR A JOUER



UIG ENTERTAINMENT

M60 Tank Platoon

Support : PC
Éditeur : UIG Entertainment
Prix : 30 € environ.
Disponible uniquement en téléchargement (www.gamersgate.com),

opérations de 1981, 1984 et 1987 au cœur de l'Iran, l'Irak, l'Afghanistan et l'Angola. Que l'on choisisse d'être pilote ou membre d'équipage, différentes missions sont proposées. Il s'agit principalement d'organiser les attaques et de gérer les unités mobiles sur le terrain, armées de T-62 soviétiques et M60 A1 américains. Développé par Graviteam, un studio russe, *M60 Tank Platoon* offre de belles surprises, à commencer par le graphisme, en haute définition, ainsi qu'un environnement totalement destructible où chaque tir modifie la topologie du terrain. Les plus téméraires se lanceront dans l'éditeur

de cache-cache. Se faire discret, analyser l'environnement afin de trouver la meilleure position et réaliser un tir parfait est obligatoire si l'on veut progresser dans le jeu. Une étude des lieux indispensable qui vient s'ajouter à la nécessaire prise en compte du vent, de la gravité et de la force de pénétration de



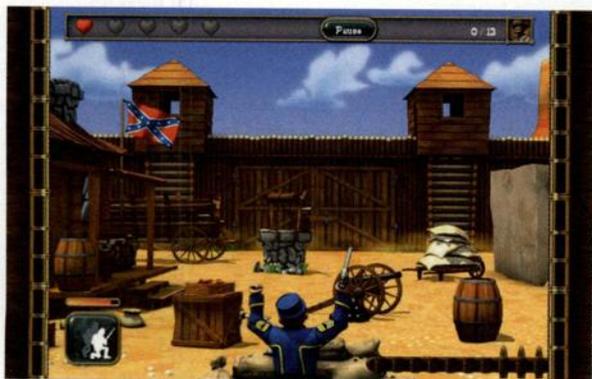
505 GAMES

la balle dans l'air. Dans ces conditions, aligner un soldat n'est jamais simple ! Ultime récompense pour les tireurs d'élite, la « Kill Cam » : on suit la balle de la sortie du canon jusqu'à sa cible. Aussi sanglant que spectaculaire... ■

Les Tuniques bleues : Nord et Sud

Supports : iPad, iPhone, Mac et PC
Éditeur : Anuman Interactive
Prix : 5 € environ.

les ennemis. Mais cette version offre bien sûr son lot de nouveautés. Outre le graphisme et les bruitages, retravaillés, nous avons droit à des séquences de jeu inédites, notamment lors de l'attaque des forts. Le jeu de stratégie laisse alors place à un jeu de tir tout ce qu'il y a de plus classique, certes, mais bien réalisé. Et agréable à prendre en main. Nostalgie, quand tu nous tiens... ■



ANUMAN INTERACTIVE



UIG ENTERTAINMENT

M60 Tank Platoon colle le joueur aux commandes d'un simulateur de char afin de « revivre » les

de niveaux qui permet de créer ses propres conflits dans l'environnement de son choix. ■

A venir...

Vert de rage

Spécialiste des adaptations de jeux de plateau traditionnels en jeux vidéo, le studio parisien Cyanide prépare activement la sortie de *Of Orcs And Men*, leur prochain jeu de rôle et d'action. Le joueur incarne un Orc, cette créature à peau verte, dont le rôle consiste à assassiner l'Empereur humain pour sauver l'honneur et la survie de sa race...

Oh, my Gods !

Sorti il y a deux ans, le jeu de stratégie en temps réel *Civilization V* se voit offrir une nouvelle extension intitulée *Gods and Kings*. Elle sera disponible le 22 juin prochain et devrait mettre les fans en ébullition puisqu'elle marquera le grand retour de la religion et de l'espionnage. Trois scénarios seront proposés : Moyen Âge, chute de l'Empire romain et époque victorienne. L'été sera chaud.

Caesar's salad

Le développeur Longbow Games, à qui l'on doit le wargame *Hegemony: Philip of Macedon*, revient sur le devant de la scène avec son nouveau jeu : *Hegemony Rome: The Rise of Caesar*. On quitte les guerres du Péloponnèse pour suivre de plus près les guerres romaines et la montée en puissance d'un certain Jules César. ■

A JOUER

WARGAMES

Par Frank Stora



Le wargame explore le temps

La revue trimestrielle *Against the Odds* (en anglais) propose dans chaque numéro un dossier approfondi sur un événement historique accompagné d'un jeu complet avec carte et pions prédécoupés. Le tout, d'excellente tenue, est accompagné d'articles plus brefs — étudiant par exemple comment des événements sont représentés par les jeux qui les simulent — et souvent d'un second wargame, de plus petit format.

Le n° 34 présente, sous le titre *Right Fierce and Terrible*, une bataille capitale mais oubliée : celle de Sluys, en Flandres. La date : 24 juin 1340. Les adversaires : Anglais menés par leur roi Edouard III contre Français (et mercenaires génois payés par le roi Philippe VI). Les connaissances du Moyen Âge se sont peut-être déjà exclamés : mais c'est la bataille de l'Écluse ! En effet. Il s'agit de la première bataille de la guerre de Cent Ans, et c'est

une bataille navale. Les Anglais ont gagné, grâce (air connu) à la puissance de leurs arcs longs et au fait que les armées françaises, Hue Quiéret et Nicolas Béhuchet, auraient négligé l'avis de l'amiral génois Pietro Barbavera.

Il est peu connu que, jusqu'à cette victoire, la Manche était plus souvent traversée par des raids français allant piller les ports anglais que par des armées anglaises partant porter la guerre sur le sol français ! En lisant le dossier de *Right Fierce and Terrible* (traduction anglaise d'une expression employée par le chroniqueur Jean Froissart), on apprend une foule de choses méconnues sur le début de la guerre de Cent Ans et les balbutiements de la guerre navale hors Méditerranée. La belle carte décrit

l'estuaire d'une rivière flamande, le Zwin, près de la ville de Sluys. Les pions vivement colorés représentent

les chevaliers et hommes d'armes, mais aussi les cogues, nef et autres embarcations d'alors. Dépaysement

garanti ! Les règles, assez complexes, font que *Right Fierce and Terrible* n'est pas à conseiller aux novices. Il est vrai qu'il faut simuler les mouvements navals à la voile et à la rame contre ou avec le vent et le courant, mais aussi les mouvements des hommes d'armes sur les bateaux, les tirs d'arcs et d'arbalètes, les abordages... Le but est de réduire le moral adverse en tuant ses combattants et en capturant ses navires. Il est incontestable que les Anglais ont gagné. Ce qui est plus original, c'est que les récits de la bataille divergent grandement. Le plus fameux, celui de Froissart, est loin de faire l'unanimité — il est vrai que le chroniqueur n'avait que 3 ans au moment des faits et que son récit n'est donc qu'un oui-dire, au mieux. Les historiens modernes qui tentent de

Scramble ! *



Les jeux de bataille aérienne sont très appréciés, surtout quand ils portent sur la période 1939-1945. Depuis quelque temps, la série *Wings of War - Deuxième Guerre mondiale* a innové, avec un jeu adapté de leur série *Première*

Guerre mondiale, offrant une façon simple de gérer les mouvements simultanés des différents avions. Au jeu de base est venue s'ajouter toute une gamme de figurines d'avions au 1/200, très finement moulées et décorées (un peu chères, mais facultatives pour jouer). Bref, un excellent jeu qui n'avait qu'un défaut : son éditeur (la maison italienne Nexus) avait cessé son activité ! Mais le jeu vient de renaître, sous le titre à peine différent *Wings of Glory* (Ares Games) — seul véritable changement. Dans le même genre, il faut citer *Angels 20***. Ce jeu d'Avalon Hill, sorti depuis quelques mois, est lui aussi un jeu de figurines d'avions. Les dites figurines, vendues dans des boîtes au contenu aléatoire, sont plus grosses (au 1/100), mais moins fines. Quant aux règles... Moins fines elles aussi, elles ne sont toutefois pas sans qualités. Les mouvements des avions se font en alternance (et non en simultané), mais l'altitude des appareils est mieux gérée. Le hasard joue un très grand rôle, non seulement pour le tir, mais pour les mouvements : tous les avions sont capables des mêmes manœuvres, mais tel avion a plus de chances de réaliser telle manœuvre que tel appareil d'un modèle différent et ayant un pilote plus ou moins expérimenté. Parions que, de toutes façons, l'ensemble des amateurs de jeux aériens seront tentés. ■

* « À vos avions, décollage immédiat ! »

** Mot code de la RAF signifiant « altitude 20 000 pieds » - 6 500 m environ.



reconstituer le fil des événements se heurtent aussi au fait que le lieu du combat lui-même a disparu, puisque toute la zone a été gagnée sur la mer et que l'estuaire a fait place à des champs cultivés ! Quelle formation les Français avaient-ils adoptée ? Leurs bateaux étaient-ils vraiment enchaînés les uns aux autres ? À quelle heure et de quelle direction les Anglais sont-ils arrivés ? Dans quelle formation ? Combien de temps

la bataille a-t-elle duré ? Nous n'en savons rien, en tout cas rien de sûr ! C'est ici que le wargame se transforme en outil à explorer le temps. L'auteur du jeu, Jeremy White, propose en effet six scénarios correspondant à différentes hypothèses historiques (plus un septième, qui simule ce qu'aurait pu donner la bataille si les Français avaient suivi l'avis de Barbavera). Selon les résultats des parties, les joueurs peuvent éclaircir ce qu'il s'est vraiment passé en ce mois de juin, il y a presque sept siècles, sur la côte flamande. ■



QUIZ

Connaissez-vous les Gaulois ?

Par Bastien Gilles



Ces guerriers gaulois des III^e et II^e siècles av. J.-C. portent les « braies » (pantalons) typiques des Celtes, ainsi que les boucliers allongés adoptés par les Romains. Le rapace qui orne le casque de fer (inspiré d'un modèle trouvé en Roumanie) battait des ailes quand le cavalier chargeait.

1 pt
1) Quel chef de guerre gaulois saccage Rome en -390 ?

- a) Vercingétorix.
- b) Brennos.
- c) Eporédorix.

1 pt
2) Quelle célèbre phrase prononce-t-il lors du versement de la rançon payée par les Romains ?

- a) *Vae Victis!*
- b) *Alea jacta est!*
- c) *Tu quoque, mi fili!*

1 pt
3) Quelles volailles empêchent l'assaut des Gaulois sur le Capitole en -390 ?

- a) Des dindons.
- b) Des canards – c) Des oies.

2 pts
4) En quelle année Delphes est mise à sac par les Celtes ?

- a) En -50 – b) En -279 – c) En -310.

1 pt
5) Quel peuple celte du Morbihan César combat-il en mer en -56 ?

- a) Les Bituriges.
- b) Les Allobroges.
- c) Les Vénètes.

2 pts
6) Laquelle de ces trois divinités gauloises est du domaine de la guerre ?

- a) Sequana – b) Taranis – c) Esus.

2 pts
7) Qu'est-ce qu'un ambacte ?

- a) Un guerrier au service d'un noble.
- b) Un ambassadeur éduen.
- c) Une amphore de fabrication gauloise.

2 pts
8) À combien s'élèvent les pertes romaines à Gergovie ?

- a) 300.
- b) 700.
- c) Plus de 1 000.

1 pt
9) Que signifie « Vercingétorix » ?

- a) Grand roi des guerriers.
- b) Empereur des Gaules.
- c) Celui qui porte la moustache.

1 pt
10) Quel peuple César vainc-t-il à la bataille de Bibracte en -58 ?

- a) Les Helvètes.
- b) Les Daces.
- c) Les Sarmates.

1 pt
11) Quelle ville, qui fut la capitale des Bituriges Cubes, César assiège-t-il ?

- a) Tartaupum – b) Gergovie.
- c) Avaricum.

1 pt
12) Quel peuple est le plus brave de toute la Gaule selon César ?

- a) Les Belges.
- b) Les Aquitains.
- c) Les Germains.

2 pts
13) Quel chef de guerre aulerque est mort lors de la bataille de Lutèce en -52 ?

- a) Dumnorix – b) Camulogène – c) Sarcovir.

1 pt
14) Les cavaliers auxiliaires que César a déployés à Alésia sont des...

- a) Germains – b) Bretons – c) Ibères.

1 pt
15) Quelle cité est faite capitale des Gaules sous l'occupation romaine ?

- a) Burdigala – b) Lugdunum – c) Narbo Martius.

Réponses : 1b ; 2a ; 3c ; 4b ; 5c ; 6c ; 7a ; 8b ; 9a ; 10a ; 11c ; 12a ; 13b ; 14a ; 15b.

Total : /20 points

Si vous avez eu moins de 10 points, nous vous conseillons *Les Gaulois en guerre : stratégies, tactiques et techniques – Essai d'histoire militaire (I^{er}/II^e s. av. J.-C.)*, Alain Deyber, Éditions Errance, 2009.

LE DOSSIER

1918, l'armée française au zénith

Apparue par une industrie innovante et productive, renommée par ses chars nouveaux, motorisée en masse, l'armée française de 1918 est l'une des dernières à avoir bénéficié de l'industrialisation — un ultime avantage décisif — au moment où les offensives répétées, lancées par Foch et Pétain, ont permis à l'armée française de vaincre après six ans de guerre. Et jamais plus elle ne le retrouvera.



Début 1918, une armée allemande déjà affaiblie

Suite à votre dossier sur l'armée française de 1918 (n° 5), je tiens à commenter la description de l'armée allemande pages 54 et 55. Vous dites dans l'en-tête qu'elle passe du « zénith à la chute ». C'est probablement vrai en ce qui concerne sa relative maîtrise de l'initiative stratégique entre mars et juillet, mais cela ne reflète pas son état réel en tant que force combattante. Pourquoi ?

Tout d'abord parce qu'une armée à son « zénith » ne stoppe pas son avance offensive pour se livrer à des pillages prolongés des dépôts ennemis tant la disette voire la malnutrition frappe ses soldats, même ceux, mieux nourris, des divisions d'assaut. Ces pillages frappent également les villes et villages français. Les caves de Champagne notamment ont, comme au cours de l'été 1914, joué un rôle dans la désorganisation d'une armée aux abois sur le plan logistique. L'armée allemande du printemps 1918 est

en outre frappée par une pénurie d'effets vestimentaires qui contraignent les soldats à s'habiller en partie d'effets français ou britanniques, là encore récupérés dans les dépôts conquis car les soldats refusent, on les comprend, de porter les uniformes prélevés, systématiquement, tant sur leurs camarades morts que sur les cadavres français ou britanniques (ces derniers à des fins de recyclage). Ce pis-aller est tellement répandu que l'OHL [Oberste Heeresleitung, commandement suprême de l'armée] est obligé, début mai 1918, de prendre des mesures pour que disparaisse tout effet pris à l'ennemi. Enfin, sur le plan psychologique, dès la mi-avril 1918, Rupprecht de Bavière constate une passivité des unités de son groupe d'armées et notamment des *Sturmtruppen* de sa VI^e armée, tant l'échec de l'opération Michael est flagrant. Les cas de désobéissance des permissionnaires dans les gares sont en augmentation. Plusieurs incidents éclatent en Bavière dès la fin mai, les soldats soutenus

par la population refusent d'embarquer dans les trains pour le front. En conclusion, il apparaît que, sous le paraître des succès initiaux de l'opération Michael, l'état général de l'armée impériale n'a rien à voir avec celui d'une armée capable de renverser le cours de la guerre. ■ **Sylvain Ferreira, Meaux**

Longue vie à l'uniformologie !

Je trouve la chronique de Laurent Henninger « À bas l'uniformologie de papa ! » (n° 6) particulièrement injuste vis-à-vis du monde des collectionneurs de militaria. S'il est vrai que vu d'un œil extérieur ce monde peut paraître un peu « bizarre », il n'en reste pas moins indispensable à la connaissance et à la préservation de notre patrimoine militaire. En effet, seul un expert en uniformologie pourra vous dater et vous situer avec exactitude une photographie d'époque montrant des militaires. Combien de fois n'avons-nous pas souri en lisant, dans des magazines d'histoire généraliste, une légende erronée situant, sur une photo, un soldat à une période

et dans une unité précises alors que la photo nous montre à l'évidence que ni l'année ni l'unité ne correspondent. Ne pourrait faire la même remarque sur l'armement ou le matériel qui font très souvent l'objet d'erreurs grossières qui finissent par discréditer l'ensemble de l'article écrit parfois par un professeur émérite.

Malheureusement, c'est souvent là que le bât blesse car l'historien classique est le plus souvent généraliste. Seul un passionné d'une période bien déterminée s'intéressera à une unité en particulier, en connaissant parfaitement l'uniformologie mais aussi l'armement et surtout son histoire. Lorsque vous passez des années sur un même sujet vous finissez par être incollable. Le rôle du collectionneur est loin d'être inutile car, sans lui, bon nombre de musées n'auraient pas grand-chose à montrer. Pensez que lors des rénovations de la salle « Deuxième Guerre mondiale », à la fin des années 1990, le musée de l'Armée aux Invalides a dû faire appel à de nombreux collectionneurs privés pour compléter ses vitrines car l'armée française n'avait même pas conservé certains uniformes et équipements de ses soldats. Un autre exemple est celui du cinéma français qui ne fait quasiment jamais appel à des spécialistes en uniformologie. Le résultat est souvent lamentable et les erreurs ne se comptent plus, cela en devient ridicule. Seul le cinéma américain a compris, depuis une quinzaine d'années, l'intérêt d'être réaliste dans les uniformes présentés car il en va de

la crédibilité d'un film. Alors Monsieur Henninger, s'il vous plaît, un peu plus d'indulgence avec les adeptes du « fétichisme et de la régression ». ■ **Laurent Berrafato, rédacteur en chef du magazine Uniformes**

Camouflage : les Canadiens ont tiré les premiers

Dans la dernière livraison de *G&H* (n° 6, p. 31), il est évoqué la question de l'origine de l'uniforme camouflé avec une première expérimentation britannique de 1847. Je me dois de citer un passage d'un livre de Jean-Marc Soyer (qui remet en cause votre réponse) — *Quand l'Amérique s'appelait Nouvelle-France (1608-1760)*, publié chez Fayard (1981). « Obligés de s'adapter à un climat et des distances inconnues, les Canadiens se spécialisent très vite dans la confection de vêtements adéquats pour la chasse comme pour la guerre. Les premiers, ils inventent la tenue camouflée. En 1666, la première campagne du régiment Carignan-Sallières contre les Iroquois est un fiasco. Le soulier à boucle, le bas serré, les culottes blanches à la française, la veste piquée et le tricorne ne résistent pas à 150 km en territoire forestier indien. [...] Après de longues "parlotes" avec ses concitoyens, Charles Le Moyne propose de changer l'uniforme du fameux régiment. Il est "obéi en tout points" par les officiers du marquis de Tracy. Talon réussit à fournir le matériel en moins de six mois. La troupe est dorénavant vêtue d'un justaucorps de drap brun à bouton d'étoffe, cravate jaune clair, couverture jaune clair rayé de brun,

ceinture de laine de couleur, à franges, toque de fourrure, mitasses, mocassins en peau de daim. La poire à poudre est suspendue à un cordon rougeâtre. De plus, chaque soldat reçoit une hache et une paire de

La grande victoire indienne oubliée

La réponse que vous apportez à la question « Y a-t-il eu d'autres victoires indiennes que Little Big Horn contre les Américains ? » [n° 6, p. 32] est, à votre choix, fausse ou incomplète.

En effet, la victoire la plus considérable remportée par les Amérindiens sur les États-Unis se déroula le 4 novembre 1791 près de Fort Recovery sur le territoire de l'actuel État de l'Ohio. Elle est connue sous le nom de « bataille de la Wabash » ou « massacre de la Columbia » ou encore « défaite de St Clair ».

Elle opposa (les chiffres suivants sont arrondis car ils varient un peu selon les sources) un fort contingent de 1 000 à 1 200 soldats des jeunes États-Unis commandés par le général St Clair, héros de la guerre de l'Indépendance, à un nombre équivalent de guerriers indiens issus d'une confédération de

tribus, ou de débris de tribus, comme les Miamis menés par le chef Little Turtle et les Shawnees de Blue Jackett entre autres. Les Indiens surprisent les Américains qui laissèrent plus de 700 morts sur le terrain (près de trois fois les pertes de la Little Big Horn !) et dont une cinquantaine seulement regagna ses bases sans blessure. Les Indiens ne perdirent qu'une soixantaine de guerriers. Pour en savoir plus sur ce point, et bien d'autres encore, lire le désormais classique *Le Middle Ground* de Richard White. **Jean-Louis Aymard, Saint-Léonard (87)**

Les limogeages, une œuvre collective

Je souhaiterais apporter un correctif concernant la brève, p. 31 du n° 6, sur le mot « limoger ». Joffre n'a pas décidé de destituer des généraux français suite aux batailles de 1914. La décision de renouveler le commandement avait

été prise avant guerre et l'opération était en cours depuis quelques années, modestement. En août 1914, c'est le ministre de la Guerre Messimy qui a souhaité, vu les circonstances, accélérer le processus. Il a lâché les rênes à Joffre qui, de son côté, a fait suivre la consigne par la voie hiérarchique. Au final, les limogeages sont donc une œuvre collective. Il est vrai que cette pratique connaît son pic dans les premiers mois de la guerre, mais elle se poursuit jusqu'à la fin. Quant au terme « limoger », il vient effectivement du chef-lieu



de la 12^e région militaire (RM). Il a été choisi par Messimy, le 26 août 1914, suite au débarquement de quatre officiers du 12^e corps (celui de la 12^e RM). Sur l'importance du phénomène, je ne pense pas qu'il soit prudent de donner un pourcentage : les études sont trop partielles pour se faire une idée précise du rapport des limogés à l'ensemble des généraux. Je me permets de vous

dire cela dans la mesure où je crois être le seul à avoir consulté les archives sur le sujet, restées longtemps inaccessibles (pour la rédaction de mon livre *Le Jour de deuil de l'armée française*). **Jean-Claude Delhez**

Erratum

• Dans la légende d'une photo illustrant l'article de Martin van Creveld (n° 6, p. 15), il était indiqué par erreur que la mitrailleuse au premier plan était une MG-42. Il s'agit en fait d'une MG-34... Bravo aux lecteurs qui ont eu l'œil! ■



raquettes qu'on lui apprend à attacher sur le dos avec son sac. Grâce à cette tenue qui les rend à peu près invisibles sous les halliers de la forêt sans limites, les soldats, qui ne sont pourtant pas encore entraînés à la guerre indienne, surprennent de nombreux partis indiens. ■ **Gratienne Fradet**

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : **Ernesto Mauri**.

RÉDACTION - 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour joindre la rédaction : **courrier.SVGH@mondadori.fr**

Rédacteur en chef : **Jean Lopez**, assisté de **Silvi de Almeida** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**

Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.

Comité éditorial : **Benoist Bihan, Laurent Henninger, colonel Michel Goya, Yacha Maclasha**.

Ont collaboré à ce numéro : **Nicolas Aubin, Benoist Bihan, Pascal Briost, Isabelle Delpech, Nicolas Gavet, Pascal Guy, Laurent Henninger, Pierre Jardin, Yacha Maclasha, Jean-Dominique Merchet, Maurin Picard, Laurent Quisefit, Frank Stora, Éric Tréguier, Charles Turquin, Thierry Widemann**.

DIRECTION ÉDITION - Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

DIFFUSION - Site : **www.vendezplus.com** • Directeur : **Jean-Charles Guéroult** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

MARKETING - Responsable : **Claire Leprovost. PROMOTION** - Responsable : **Sarah Bordessoules** • Chargée : **Michèle Guillet**.

ABONNEMENTS - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

PUBLICITÉ - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Francesca Colin** • Directrice de la publicité : **Valérie Leclère**

Commerciaux : **Lionel Dufour, Virginie Commun** • Assistante : **Sylvie Angerville** • Planning : **Stéphanie Guillard, Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Véronique Alex**

Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech, Anne-Sophie Chauvière, Grégory Gounse**.

FABRICATION - Chefs de fabrication : **Gregory Cervantes et Christophe Mestdach**.

Directeur financier : **Carmine Perna** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis**.

ÉDITEUR - Mondadori Magazines France. Siège social 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Président et directeur de la publication : **Ernesto Mauri**.

Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 - 24034 Cisano Bergamasco - Italie

N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0513 K 90842 • Dépôt légal : juin 2012.

Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel : **relations.clients@mondadori.fr**

Tarif d'abonnement France 1 an (6 numéros) : 29 euros • Relation clientèle, abonnés par téléphone : 01 46 48 48 96 de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h 30 (mercredi et vendredi 16 h 30) ; par courrier : Guerres & Histoire Abonnements - B400 - 60643 Chantilly Cedex. Vous pouvez aussi vous abonner sur **www.kiosquemag.com**.

Alors, soldat, la soupe est bonne?

Par Charles Turquin

— Elle est dégueulasse, mon général.

— Je ne vous demande pas si elle est dégueulasse, je vous demande si elle est BONNE!

Echantillon classique d'humour des casernes, passé de mode aujourd'hui. Mais cette saillie éculée (si j'ose dire) nous ramène à quelque chose d'essentiel : par-delà toute science stratégique et tout progrès technique, l'efficacité d'une armée tient à la solidité de ses combattants. Cela s'est vérifié au Viêt Nam, en Tchétchénie et ailleurs. Or donc, serait-il toujours vrai que « c'est la soupe qui fait le soldat » ? Voilà qui vaut d'être vérifié au fond des gamelles.

L'exemple classique nous est fourni par le brouet noir des Spartiates. Plutarque nous apprend qu'il s'agissait d'un ragoût

de porc, de vinaigre, de sel et de sang, consommé en commun au « mess » des hoplites. Curieuse tambouille assurément, trop épaisse pour y nager, trop liquide pour y marcher... et pas particulièrement délectable. Bien qu'assez sobres et frugaux, les autres Grecs s'étonnaient de ce régime militaire. Il se trouva même un Sybarite pour s'en moquer ouvertement : « *Bien sûr que les Spartiates sont les plus courageux ! Tout homme de bon sens préférerait mille morts à cette triste pitance !* » Amusant... Reste que les Sybarites n'étaient pas spécialement renommés pour leurs vertus martiales. Alors que nos gastronomes lacédémoniens, hein ? Des terribles !

Sautons quelques siècles et considérons la popote des janissaires, autres guerriers formidables. L'Empire ottoman les recrutait par le système du *devchürmé* qui consistait à rafler, parmi les populations chrétiennes des Balkans, les gamins de robuste constitution. Regroupés en casernes, ces *adjémi oghlân* (« enfants barbares ») subissaient quelques années de féroce dressage dont ils émergeaient musulmans convaincus, adeptes de la secte de Saint-Bektach, célibataires à vie, homosexuels pratiquants (tiens ! comme les Spartiates) et farouches combattants. De plus intégralement dévoués au Sultan qui leur fournissait... la solde ? Oui, sans doute. Le butin ? Parfois. Des honneurs, des promotions ? Mais encore, mais surtout ? La soupe ! La bonne soupe du Grand Seigneur !

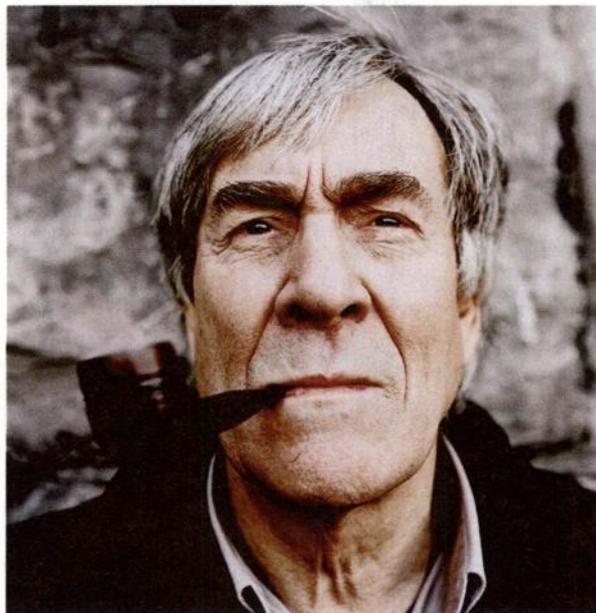
C'était ça l'important. C'est pour cela que tout colonel portait le titre de *tchorbadjibachi*, qui signifiait « premier faiseur de soupe », et arborait une louche à son haut bonnet. C'est pour cela que les grades inférieurs se désignaient par des fonctions assorties : distributeur, touilleur, aide-marmite. C'est pour cela que, lors des défilés, toute unité promenait fièrement sa grande marmite armoriée, emblème régimentaire, symbole de cohésion. Perdre cette marmite au combat était aussi déshonorant, pour ces braves, que l'eût été la perte d'un drapeau pour nos fantassins, d'un étendard pour nos cavaliers, d'un canon pour nos artilleurs. Aussi les janissaires, dans la fureur des combats, se ralliaient-ils autour de la sacrée marmite, comme nos politiciens actuels dans le tumulte électoral.

La bonne soupe nourrit la bravoure mais aussi l'arrogance. Comme tant de troupes d'élite, les janissaires se firent bientôt redouter par leurs exigences et prétentions. S'ils s'estimaient lésés, ils marchaient en cortège vers l'esplanade du Grand Sérail et, farouches, y renversaient bruyamment leurs marmites. Le message était clair : « *Nous ne mangeons plus de cette soupe-là !* » Blême de terreur, le Commandeur des Croyants (ou son vizir) comprenait qu'il lui fallait d'urgence arranger les bidons, satisfaire ses prétoriens... ou prendre la Sublime Porte de sortie ! On pourrait évoquer bien d'autres exemples, prouvant l'importance de la soupe tout au long de l'histoire militaire. De patients chercheurs nous

démontreront un jour que les soupes chinoises ont soutenu la Longue Marche, autant sinon plus que les pensées du président Mao. D'autres étudieront de vieux conflits tribaux, analyseront les consommés de manioc et les veloutés d'ignames, cherchant à déterminer si ces recettes végétariennes pouvaient conférer autant de combativité que les marmites cannibales. Le bortsch aux choux a-t-il cimenté l'admirable résistance du troupière russe... ou faut-il en créditer la vodka ? Avons-nous puisé la « *furia francese* » dans nos potages trois étoiles ? Faut-il incriminer l'ignoble vinogel dans nos mécomptes indochinois ? On attend qu'une école de polémologues culinaires viennoise réponde à ces graves questions.

En ce qui me concerne, je me satisferai d'une dernière mais décisive démonstration : le 27 juin 1905, les matelots du cuirassé *Potemkine* — escadre de la mer Noire — s'aperçurent que les carcasses de bœufs, destinées à la soupe du bord, grouillaient littéralement d'asticots. Ils s'en plaignirent avec véhémence mais le médecin-major Smirnov déclara que cette viande était excellente et qu'il suffirait si besoin de la laver au vinaigre. Un vent de révolte souleva l'équipage. Un officier menaça de fusiller ceux qui refuseraient de manger leur soupe...

Chacun connaît la suite : mutinerie, massacre, bombardement d'Odessa — et le célèbre film d'Eisenstein. À présent, changeons le scénario. Supposons que le commandant Golikov (ou le docteur Smirnov) tienne un discours conciliant : « *La soupe est pourrie ? Qu'à cela ne tienne, mes enfants, ne la mangez pas ! On va vous servir de délicieuses soupes en boîtes, de la Grand-Mère au potiron, de la Royknorr aux œufs d'esturgeon !* » Et alors l'équipage, dans un élan d'enthousiasme et de loyauté : « *Ah, là, c'est différent ! Vive notre Petit Père le Tsar ! Vive notre Sainte Russie ! Vive la bonne soupe impériale !* » C'eût été beau, n'est-ce pas ? Et si émouvant ! J'en ai les larmes aux yeux. Et vraiment, je ne comprends pas que nos marchands de soupe modernes n'aient pas encore filmé cette version-là, pour la publicité de leurs boîtes. ■



« *Le bortsch aux choux a-t-il cimenté l'admirable résistance du troupière russe ? Faut-il incriminer l'ignoble vinogel dans nos mécomptes indochinois ?* »